

L'encrier⁸⁵ *renversé*

Novelles

Des nouvelles de

SOPHIE CHALANDRE, CATHERINE DELAMARE,
MICHEL DEMAURAGE, MICKAËL FEUGRAY,
BÉNÉDICTE FOSSEY, CAMILLE HAMET,
MICHÈLE LABBRE, SOPHIE LUCAS,
MARIE-HÉLÈNE MOREAU, PATRICIA PORTMANN,
PIERRETTE TOURNIER, CHANTAL VEGA

10 €

NOUVELLES

- 5 **PREMIER PRIX : Le dossier K**
Sophie Chalandre
- 9 **DEUXIÈME PRIX : Moucharabieh**
Camille Hamet
- 13 **PRIX MARIE-SCHEMBRÉ : Rouge-à-lèvres**
Chantal Vega
- 18 **PRIX LYCÉENS : Le grand chien blanc**
Pierrette Tournier
- 22 **On ne s'attend jamais à la beauté pure**
Mickaël Feugray
- 26 **Celui qui avait un trésor**
Sophie Lucas
- 29 **Bingo**
Bénédicte Fossey
- 33 **Réunion de famille**
Patricia Portmann
- 38 **Tout en haut**
Marie-Hélène Moreau
- 41 **La main qui a touché Pavarotti**
Michel Demaurage
- 46 **Tenir le mur**
Michèle Labbre
- 51 **La chambre d'Agathe**
Catherine Delamare

3 **ÉDITORIAL**

4 **LAURIERS & CONFIDENCES**
Sophie Chalandre

55 **À PROPOS DE BOTTES**
(infos nouvellières)

58 **DANS LA RUELLÉ**
(comptes rendus d'ouvrages)

60 **ENTRE 2 LIVRAISONS**
(actualité des parutions)

63 **LISTE DES PARTICIPANTS AU CONCOURS 2019**

66 **RÈGLEMENT DU CONCOURS**
CASTRES/L'ENCRICR RENVERSÉ 2020





Pour la XXXI^e édition de notre concours, 485 nouvelles de toute la francophonie sont parvenues dans notre boîte aux lettres : 434 nouvelles de France et outremer et 51 de nos amis suisses et belges représentés en grand nombre, mais aussi d'Allemagne, d'Australie, du Congo, d'Espagne, des États-Unis, de Grèce, du Liban, de Madagascar, du Maroc, du Portugal, du Québec, de Roumanie, du Royaume-Uni, de Suède et du Togo. La présence de 18 pays dans notre concours prouve la vitalité de la francophonie à travers le monde. De l'ancrage régional à la planète francophone, le concours de nouvelles de *L'encrier renversé* touche tous les nouvellistes qui s'expriment à travers ce genre.

Après de nombreuses lectures par les différents jurys, au bout d'un long processus, la lauréate a été désignée. Il s'agit de Sophie Chalandre, auteure de la nouvelle « Le dossier K ». Ce dossier est celui d'un nourrisson handicapé auquel une jeune infirmière va s'attacher dans la froideur et l'univers racial de l'Allemagne nazie.

Le second prix a été remporté par Camille Hamet qui nous offre « Moucharabieh » : entre France, Turquie et Syrie, les réflexions et la quête d'une jeune femme dans les filets de l'État islamique. Deux textes où une femme est à chaque fois seule face au totalitarisme.

Le prix Régional, désormais intitulé « Marie-Schembré », a récompensé la nouvelle de Chantal Vega choisie parmi les 88 reçues de la Région Occitanie. Elle raconte l'histoire d'un aveugle confiné dans un appartement. Ce dernier se remémore son passé de journaliste baroudeur parmi les conflits de ce monde quand survient « Rouge-à-lèvres »...

Le prix Lycéens a distingué Pierrette Tournier pour le « Le grand chien blanc ». Rencontré par une soignante, le quadrupède la mène vers une fillette détentrice d'une tragique histoire.

Les sept autres nouvelles sélectionnées sont traversées par des thèmes très variés comme la déportation, la vie dans une cité, la rencontre, l'obsession pathologique, le couple avec ses vengeances, ses rancœurs et parfois sa lente autodestruction :

« On ne s'attend jamais à la beauté pure », se dit un jeune homme vierge en courant vers sa dulcinée...

« Celui qui avait un trésor » : Simon avait bien un trésor avec sa bille jusqu'au jour où il disparaît...

« Bingo » est le chien témoin de la déliquescence d'un couple.

« Réunion de famille », où Piotr, riche Russe dans une station alpine, a rendez-vous avec une famille qui vient de très loin...

« Tout en haut » sera la conclusion d'une balade cornélienne pour un couple de randonneurs.

« La main qui a touché Pavarotti » devient sacrée pour cet imprimeur dès qu'il touche le ténor...

« Tenir le mur » : une histoire d'amour dans une cité avec ses codes qui se confrontent à la volonté des protagonistes d'échapper à cet enfermement.

« La chambre d'Agathe », nouvelle signée de Catherine Delamare, au sommaire de la précédente livraison (*L'ER*, n° 84), avait gagné en superficie suite à un malencontreux copier-coller la dénaturant. Nous la republions dans son intégrité et renouvelons ici nos excuses à l'auteure.

Nous retrouverons dans ce numéro des auteurs bien connus des revues ou des prix. Au-delà de ceux déjà familiarisés avec le monde de l'édition, vous lirez des textes de nouvellistes qui s'essaient à leur première publication. C'est là notre vocation : s'ouvrir aux écritures nouvelles, à ceux qui n'ont jamais osé se faire publier, à ceux qui n'ont jamais donné à lire leur prose aux autres...

Si *L'encrier renversé* poursuit sa route entreprise depuis plus de 30 ans, pour continuer malgré toutes les contraintes, grâce à l'énergie de toute notre équipe, c'est pour publier des nouvelles qui n'auraient aucun lecteur sans notre travail. *L'encrier renversé* est un éditeur bénévole ne recherchant aucun profit. Notre seul objectif, c'est de publier des textes qui seraient restés méconnus, car jugés trop peu rentables pour être lus par le grand public.

Nous remercions très sincèrement tous les abonnés et lecteurs qui nous soutiennent dans cette aventure.

Nous remercions également tous les candidats pour leur participation et nous adressons nos félicitations aux auteurs publiés !

Vive le concours 2020 !

La rédaction



Lauriers & confidences

4

L'ER/Sophie Chalandre

L'encrier renversé : La nouvelle : votre distance de prédilection ou l'un des plis de votre éventail littéraire ?

Sophie Chalandre : Ni l'un ni l'autre. La nouvelle pour sa fulgurance, rien que sa fulgurance.

L'ER : Êtes-vous transgenre (blanc, noir, rose, fantastique, fantasy, S-F...) ?

S. C. : Non, conservatrice, disons fidèle au même parfum : la fiction.

L'ER : Vous êtes-vous déjà autoéditée ?

S. C. : Jamais.

L'ER : Êtes-vous ou avez-vous été une « coureuse » de grands prix (d'écriture) ?

S. C. : Non, uniquement des petits prix et au rythme d'une balade à pied : j'aime la beauté des petites choses.

L'ER : Entretenez-vous des rapports amicaux et/ou de collaboration avec certaines revues, certains éditeurs de nouvelles ?

S. C. : Non, je ne choisis pas mes amis pour leur profession.

L'ER : Animez-vous un blog, un site littéraires ? Fréquentez-vous les webforums dédiés à l'écrit ?

S. C. : Non.

L'ER : L'atelier d'écriture est-il un passage obligé ?

S. C. : Non. Un passage obligé est un tunnel dans la montagne.

L'ER : Noircir des feuillets blanchit-il vos nuits ou est-ce une activité de fin de semaine ?

S. C. : J'ignore quand j'écris. Écrire est un état, pas une activité.

L'ER : Êtes-vous tourneuse de phrases ou adepte de l'épaulé-jeté ?

S. C. : Simplement ajusteuse-tourneuse, disons une prolétaire de la nouvelle.

L'ER : Avez-vous la ponctuation scrupuleuse, insoucieuse, inventive ?

S. C. : J'ai la ponctuation scolaire (j'adore mes livres de classe de primaire), avec une admiration folle pour le point-virgule.

L'ER : Votre façon d'écrire : sobre, sèche, musculeuse, précieuse, expérimentale, synthétique, psychologisante, poétique, humoristique... ?

S. C. : J'écris comme je suis, je me ressemble et ça me va.

L'ER : Avez-vous des tics d'écriture, des marottes (usage répété ou proscription d'un signe de ponctuation, de termes, d'un temps...) ? Un thème obsessionnel ?

S. C. : Aucun, je suis épouvantablement normale.

L'ER : Dans quoi puisez-vous votre inspiration ?

S. C. : Dans rien. Je laisse faire, je laisse venir, je capitule, j'abandonne puis j'écris.

L'ER : Pourriez-vous cosigner une œuvre fictionnelle ?

S. C. : Pourquoi pas ?

L'ER : Écriture et relectures se font-elles à l'écran ou l'étape papier est-elle nécessaire ?

S. C. : L'étape papier est toujours finale, relire une dernière fois sur du papier est noble. Mais je commence sur écran comme un vil manant.

L'ER : En usant d'une métaphore, qu'est-ce qu'une nouvelle réussie ?

S. C. : Une nouvelle réussie est un coquillage dans lequel on entend la mer pour de vrai.

L'ER : Que vous inspire le fleurissement sur la Toile de l'édition numérique dite alternative ?

S. C. : Tout ce qui permet de s'exprimer est juste du moment que cela échappe au corset du marketing.

L'ER : La nouvelle est-elle suffisamment mise en lumière ? Quelles actions seraient profitables à sa promotion ?

S. C. : La nouvelle n'a pas l'air d'intéresser les lignes comptables des bilans des marchands : ils veulent du lourd. Laissons les petits de ce monde (éditeurs artisanaux, magazines spécialisés et passionnés...)

s'occuper de la nouvelle comme un art de la fugue.

L'ER : Êtes-vous grosse lectrice ? Plutôt livres papier ou « immatériels » ?

S. C. : Je ne lis que du papier, j'adore cette matière et la chose imprimée : le vélin, le papier bible, le format raisin, le carteux, le filigrane (j'ai travaillé dans le papier).

L'ER : Quel est le titre de votre recueil de chevet (tiré de la production mondiale) ?

S. C. : *Dôra Doralina*, de Rachel de Queiroz, plus tous les dictionnaires.

L'ER : Quels sont les nouvellistes de langue française (toutes époques confondues) de votre panthéon ?

S. C. : Aucun de langue française, tous latino-américains.

L'ER : Vous sentez-vous en amitié, en cousinage avec d'autres auteurs du temps présent ?

S. C. : Non, jamais. Quand je lis, je suis une exilée totale, j'aborde le nouveau monde où je ne connais personne.

Sophie Chalandre

Le dossier K

Si donc tout n'est pas excusable pour l'excuse, tout est pardonnable pour le pardon, tout hormis bien entendu l'impardonnable, en admettant qu'il existe un impardonnable, c'est-à-dire un crime métempiriquement impossible à pardonner.

Vladimir Jankélévitch

JE NE SAIS PAS dire la mort de Gerhard ni la penser. Je ne comprends pas cette rupture radicale, cette absence indicible, ce non-être si vaste, inexplicable. Je prends place au dernier rang de la grande salle de la cour d'assises et je distingue ton profil élégant et mondain. Tu es un numéro, celui de ta cellule : 373, magnolia fané aussi noir qu'un pendu. Je n'ai plus peur de toi ni des tiens qui furent les miens, je ne crois plus en ton monde qui fut mon monde, je ne redoute plus rien. Gerhard est infiniment absent. Éternellement.

Peut-être sauras-tu dire, toi, cette éternité dont je n'ai aucune idée.

J'étais infirmière, en poste depuis quelques mois à la clinique pour enfants de l'université de Leipzig quand un couple de fermiers de Pomssen franchit la grille d'entrée. Voici le dossier K, lança l'infirmière en chef à la cantonade, encadrée par la baie à carreaux antiques de la salle de pause, tête rejetée en arrière, retenant un monocle imaginaire. Intriguée, je me rapprochai de la fenêtre pour apercevoir le couple. La femme en manteau gris souris trotta en portant contre elle une couverture de laine azur roulée en chiffon. Je me souviens de ce pur bleu céleste, de cette manière insolite de tenir son fardeau, du bout des doigts, du bout des bras, le visage détourné par un subit torticolis. Notre directeur, le docteur Werner Catel, accueillit le couple de fermiers, et la couverture bleue fut déposée dans la chambre n° 12, délicat morceau de ciel sur un drap d'un blanc irréprochable. L'infirmière en chef, sur un ton aussi raide et droit qu'un bowling de jardin à la française, m'informa que je serais en charge des soins du dossier K.

J'entrai dans la chambre n° 12. La pièce, d'une sobriété de couvent, était lumineuse et blanche. Je soulevai délicatement la couverture bleue, retenant ma respiration pour mieux contrôler mes émotions. Le dossier K, peu développé pour ses 4 mois et demi, dormait. Unijambiste, privé de ses avant-bras, il semblait un pantin inachevé. Dans ce petit corps flétri, rien ne

semblait à sa place. L'incarnat de son minuscule visage était d'une étrange couleur fanée ivoire, comme un repeint tardif. Je réveillai l'enfant pour le nourrir et son cri strident me rappela celui d'un chat qu'on torture. Je calai le dossier K au creux de mon bras puis m'assis près de la fenêtre. La tétine le calma. Il est également aveugle, avait soupiré le docteur Werner Catel, et idiot.

J'évitai l'étrange vacuité de son regard de marionnette tandis que le désordre primitif de ses sursauts hâtait mes soins. J'inclinai mon visage côté fenêtre, vers l'ordonnement parfait et vaniteux du jardin.

Les jours suivants, le dossier K calma ses pleurs dès mon entrée dans sa chambre. Il s'animait quand je le changeais, son unique jambe secouée de mouvements saccadés semblant chercher l'autre manquante. Ses bras inachevés frissonnaient sous les caresses des linges nettoyeurs et je constatai que sa peau avait la douceur d'un velours de coussin. Les moments blottis dans mes bras prirent peu à peu leur temps : le dossier K semblait apprécier ma présence et mes soins. Puis un matin, son petit visage parcouru de rictus chaotiques m'offrit un lent sourire d'une tranquillité prodigieuse.

Comme s'il s'agissait d'un vice nouveau, l'infirmière en chef m'ordonna : évitez de vous attacher à lui, puis me rencontrant dans les jardins universitaires menant à la clinique avec le dossier K dans mes bras, elle insista : on ne s'attache pas à ce qui ne mérite pas de vivre, le mieux qu'on puisse lui souhaiter est une mort miséricordieuse. Elle ponctua sa phrase d'un regard vers le ciel comme on admirerait un plafond palladien. Je lui demandai s'il avait un prénom. Dossier K est suffisant, inutile d'en apprendre plus, mademoiselle. Hâtez-vous, d'autres petits malades vous attendent. J'obéis et revins à la chambre n° 12 déposer le dossier K dans son lit à barreaux de fer blanc.

Ne bouge pas, là, sois sage. Tu vois comme c'est agréable un bon bain chaud. Toi et moi sommes amis maintenant. Tu aimes que je te parle. Nos discussions sont notre secret, personne ne doit savoir. Tu sens le

Le dossier K

lait et la paille fraîche, tu es mon petit Jésus. Pauvre petit ange aux ailes brisées. Tu me souris quand je caresse ta joue, mon petit Jésus, comme tu es charmant. Tu n'es pas idiot, je le sais moi, je le sais. Viens dans mes bras, là, viens mon tout-petit. Voilà presque dix jours que je m'occupe de toi, nous nous connaissons bien désormais.

Je crois que j'ai pitié de toi. Je mens, ce n'est pas de la pitié.

Le dossier K a un prénom et je dois le connaître : cet élan interdit mais impérieux naquit un matin de pluie grasse, tiède et soufrée, une averse de juillet. Les bribes d'une discussion animée flottaient alors jusque dans le couloir. Je saisis quelques propos, quand le ton fut plus vif, dans le bureau du docteur Werner Catel, entre lui et l'infirmière en chef.

Après tout, le père lui-même insiste, et combien je le comprends, souligna ma supérieure, cet homme est fort bien considéré par le parti, il est humble mais engagé, un militant de la première heure, sa femme également. L'infirmière en chef s'emportait, plus cramoisie qu'une robe de doge. Le médecin soupira : je vous l'accorde, notre nation et notre peuple qui viennent à peine de se relever et retrouver leur dignité ne peuvent supporter ces erreurs de la nature, l'avenir de notre pays n'a pas à endosser cela. Soulager le patient, la famille et la nation est une question d'humanité. De profonde humanité ; je dirais même d'amour.

Mon petit Jésus, notre relation fait bien des progrès. Tu me souris souvent, comme un miracle, tu babilles même. Te bercer dans mes bras t'apaise immédiatement. Pauvre enfant, jamais tes parents ne te rendent visite, mais je suis là. Je t'ai offert une brassière toute neuve, te voilà magnifique. Je pourrais m'occuper de toi pour les années à venir, ce n'est pas tant de travail. Tu es attentif, réagissant à toutes mes paroles ; et ton sourire, ton sourire inouï.

J'ai parlé de toi à mon fiancé. Il me reproche d'être sotté, folle, prétend que j'ai bien trop de bonté et exige mon silence total à ton sujet. Mais la bonté est comme l'amour, n'est-ce pas, mon petit Jésus, elle ne se mesure pas. En définitive, mon fiancé pense comme l'infirmière en chef et le docteur Catel. Je suis d'accord avec eux tous : oui, notre nation a besoin d'un peuple beau, sain et fort. Mais toi tu es mon petit Jésus. J'ai peur parce que nos lendemains ne sont pas toujours ceux qu'on attendait. Je ne t'avais pas prévu. À qui confier tout cela, tous mes égards pour un oiseau définitivement blessé ? Je sais que j'ai tort et j'ai peur de ce tort. Il n'est pas bon d'avoir tort.

Hier nous nous sommes bien amusés dans le jardin universitaire. Tu as découvert les cancanements des colverts sur l'étang. Tu n'as cessé de sourire en tortillant ton unique jambe et ton front s'est perlé de la sueur des enfants qui ont trop applaudi au cirque. Nos promenades sont discrètes et feutrées, je crains qu'on nous surprenne. Je ne cesse de te regarder comme un prodige, te regarder vivre, tu es vivant, je ne quitte pas des yeux la force de ta vie, ta victoire de vivre. Je te câline dans mes bras et tu frissonnes comme une feuille d'automne. J'ai embrassé la moelleuse tiédeur de ton cou.

Dans deux jours, nous serons le 26 juillet, date de mon anniversaire. Sais-tu, mon petit Jésus, que j'ai prévu de te faire goûter du chocolat fondu sur le bout de mon index. Tu verras comme c'est bon. C'est si rare le chocolat.

Je m'occuperai en personne du dossier K aujourd'hui, ordonne l'infirmière en chef avec son habituel sourire noir, campée en solide cheminée prussienne devant la porte n° 12. Nous venons de recevoir la petite Clara, vous veillerez sur ses brûlures, c'est urgent. Bien madame, j'ai seulement dit : bien madame.

Les infirmières s'agitent en zigzaguant comme les passagers sur un pont de paquebot au premier jour de traversée : nous attendons un visiteur. Elles murmurent en gloussant : le chirurgien sera là d'une minute à l'autre. On dit qu'il est très beau. Sa fiancée est célèbre, un vrai duo de vainqueurs.

Une voiture sombre se gare le long du perron, un chauffeur en livrée militaire en descend et ouvre la portière arrière. Le chirurgien porte un costume civil très élégant, il est élancé et séduisant. Il marche en hâte vers l'entrée. Bonjour, cher confrère, suivez-moi, a dit le docteur Werner Catel, en zélé provéditeur. Le chirurgien Karl Brandt est d'une exquise beauté mondaine, éduquée, raffinée, civilisée. Ses manières sont aimables, son profil est superbe, sans mépris aucun. Ses traits sont fermes et doux à la fois et son regard bienveillant. Souriant, il dépose son pardessus et son chapeau dans mes bras plus qu'il ne me les tend, me prenant pour un charmant portemanteau. Je remarque que le revers de son vêtement porte l'insigne de métal.

J'ai pris soin des brûlures de la petite Clara tout le jour. Demain c'est mon anniversaire et je reviendrai vers toi, mon petit Jésus. Comme tu m'as manqué aujourd'hui. J'ai hâte de tes sourires. Vivement demain et ton parfum de lait et de paille fraîche. Vivement ta vie dans mes bras.

Nous sommes le 26 juillet : j'ai 23 ans aujourd'hui et le temps est radieux. J'ai apporté le chocolat dans mon sac à main. Je me hâte vers la chambre n° 12 et j'ouvre

la porte sur un ravin. Le petit lit à barreaux est propre et vide, béance blanche, métallique, et les biberons sont rangés. La lumière aveuglante du matin frappe les vitres comme des impacts de balles. L'infirmière en chef m'a précédée. Le dossier K s'est éteint hier d'une faiblesse du cœur, c'est mieux ainsi, annonce-t-elle, plus empesée qu'une idole-cloche béotienne, en me tapotant l'omoplate. Je recule, j'ai peur des impacts de balles sur les vitres et de leurs francs-tireurs. Ne rien montrer, ne pas s'affoler, je dois me calmer. Bien madame.

Dans la salle administrative, j'ai en vain cherché le dossier K, sans un tremblement, engluée dans un présent épais : cette journée semble durer depuis des années. Mon petit Jésus avait un prénom et je veux le connaître. Toujours engourdie, je me rends aux archives avec un prétexte. Je découvre enfin le dossier, signé du major général de la commission de la Santé, le chirurgien Karl Brandt, une signature aussi élégante que ses costumes.

Enfant Gerhard Kretschmar, fils de Richard et Lina Kretschmar. Le père du petit Gerhard a écrit une pétition à notre Chancelier pour que son fils handicapé s'éteigne avec l'aide du corps médical, bien qu'il sache que sa demande est illégale. Le Chancelier a ordonné à son médecin personnel et haut fonctionnaire de la santé de s'en charger personnellement. Le dossier détaille : injection létale, mais le produit utilisé ne semble pas au point puisqu'il est noté que le dossier K a mis plus de cinq heures à s'éteindre. Tétanisée, je n'ai aucune réaction, pas de larmes. Je connais enfin son prénom. Il s'appelait Gerhard, mon petit Gerhard, il était mien et j'étais sienne. D'autres malades m'attendent. Personne ne doit savoir.

Le 28 juillet eurent lieu les obsèques du petit Gerhard Kretschmar au cimetière luthérien de Pomssen. Je démissionnai quelques jours plus tard pour un poste d'infirmière au très réputé institut psychiatrique du diaconat de Westphalie à Bielefeld. Gerhard me manquait et le docteur Karl Brandt hantait tous mes sommeils. Gerhard, ton prénom, sublime et vitale obsession, je n'avais que cela de toi : ton prénom. Et cette béance inconsolable taillée en crochet de boucher comme un point d'interrogation acéré.

Deux ans après mon engagement, une commission médicale fut diligentée à notre institut psychiatrique car notre directeur, le pasteur Friedrich von Bodelschwingh, manquait ouvertement de volonté zélée dans l'établissement de listes de sélection de malades mentaux demandées par Berlin. Comme moi, le pasteur savait leur programme de mort miséricordieuse.

Afin d'infléchir les résistances du célèbre et puissant



Biographie de l'auteure

Avec plus d'existence derrière moi que devant, comme le petit cheval blanc de Brassens, je vis en région parisienne bien malgré moi. Après des études en relations internationales puis en communication, j'ai professionnellement navigué d'une destination industrielle à l'autre, en passant par l'environnement et une ultime étape dans la formation supérieure. Le tout ponctué d'exils bienvenus, voyages au plus ou moins long cours, gamine à la main, parce que ailleurs si j'y suis, j'y suis mieux.

Et puis écrire. L'écriture n'est pas pour moi un passe-temps mais un fourre-tout, une sorte de sac des vents dont je dois, selon Ératosthène, trouver le savetier qui l'a cousu pour retrouver les errances d'Ulysse. Écrire des nouvelles, par goût de la fulgurance, du tracé net, hors des limitations de vitesse et des sens interdits, parce que écrire bannit toutes les voies sans issue, toujours étonnée d'une récompense ou d'un prix, au gré de concours de nouvelles où je papillonne avec bonheur dès que j'en ai le temps. Écrire parce qu'il faut aimer les histoires, elles qui nous aiment tant, être une conteuse, comme en Orient, un jour de marché où des badauds assis seraient attentifs juste quelques moments, le temps de leur raconter un monde, leur monde, le monde.

pasteur, le chirurgien Karl Brandt lui rendit une visite officielle, cette fois en uniforme militaire sombre, vêtu comme la nuit. Toujours beau, élancé, princier.

Le regard baissé semblait fixer un plancher d'échafaud, je fus incapable de lui adresser une seule parole, je n'aurais pu que bégayer le prénom Gerhard. Le docteur Karl Brandt écouta attentivement le pasteur et observa les ouvriers handicapés à l'œuvre dans les ateliers. Le visage empreint d'une douceur inattendue, le docteur Karl Brandt déclara : votre travail avec ces personnes est remarquable, continuez. Mais la liste des cas les plus désespérés et de tous les patients juifs devra nous parvenir au plus vite.

Soulagé, von Bodelschwingh le regarda s'éloigner. Il n'est pas mauvais homme, voyez-vous, au contraire,

Le dossier K

me confia le pasteur, c'est un idéaliste voilà tout. Un fervent idéaliste. Il conclut sur un petit rire anodin : il est presque impossible de raisonner un idéaliste.

J'ai pris le train pour Nuremberg. Durant toutes ces années, tous ces jours, je t'ai porté en moi. Petite momie silencieuse, éteinte, sans moi. Tu étais le dossier K. Je suis là pour le dossier K. Je suis là pour tes sourires assassinés.

Je suis placée au fond de la grande salle de la cour d'assises. J'assiste à l'audience du tribunal militaire n° 1, je n'ai ni le droit de m'exprimer ni celui de témoigner. Je t'aperçois parmi les vingt-trois autres médecins. Tu es debout, accusé Karl Brandt, chirurgien, *SchutzStaffel* du III^e Reich, commissaire général pour la Santé et les Affaires sanitaires, médecin personnel d'Hitler, et je ne comprends pas ce que dit le procureur américain Telford Taylor. Je ne quitte pas ton visage des yeux, toujours beau, élégant et mondain. Explique-moi la mort, toi qui l'as si souvent ordonnée, car je ne sais pas, je ne sais rien. Dis-moi ce mystère : dis-moi la vie de Gerhard, dis-moi la souffrance de Gerhard, la fin de Gerhard, l'absence de Gerhard. Dis-moi la mémoire de Gerhard.

J'écoute tes arguments, soigneusement préparés et ciselés en tanagra funéraire. « L'euthanasie n'est rien d'autre qu'une manifestation d'humanité, le degré le plus élevé de l'éthique humaine, l'expression ultime de l'affirmation de la vie. »

Tais-toi, Karl Brandt, cela n'est pas ce que je suis venue entendre. Cesse de mentir, de te mentir, de tromper. Vous mentiez tous. Pourquoi le dossier K, les programmes d'euthanasie des adultes handicapés Aktion T4 et des enfants malformés des *Kinderfachabteilungen* étaient tus ? Toi, médecin, éduqué, formé, tu sais mieux que quiconque séparer le bien du mal. Un acte d'humanité ne se dissimule pas. Je n'ai ni haine ni colère, je suis brûlure. Je suis une plaie brûlante, mes yeux se consomment, tais-toi car tu n'as toujours pas compris. Tu mourras sans comprendre et je suis condamnée à me taire.

Tu as dis « non coupable », tu l'as dit au juge.

Cessez de parler de multitude, de millions, de milliers, de tonnes de cendre, de montagnes de lunettes, de chaussures et de cheveux, de troupeaux dans les trains, cessez vos chiffres et votre morbide comptabilité. Procureurs, juges, avocats, accusés, taisez vos additions et leur grandiloquence, vos fascinants adjectifs trismégistes, d'un côté comme de l'autre ; car au milieu de vos hémisphères respectifs se trouve un seul équateur, cet équateur portait un prénom. Je veux

chaque prénom. Tous les prénoms. Un par un, tué des millions de fois.

J'étais complice, nous étions tous complices, nous avons acquiescé, nous nous sommes tus, avons obéi, plié, ignoré, encouragé, participé, oui coupable, responsable, je suis cent fois coupable ; faciles, nous étions si faciles. Peu importe, aujourd'hui je suis là pour Gerhard. Seul compte Gerhard.

Le juge a prononcé la sentence. Je ne comprends pas l'anglais. Mon voisin de tribunal me traduit : le tribunal militaire n° 1 vous a jugé coupable de crime contre l'humanité... Je vous condamne, Karl Brandt, à la peine de mort par pendaison.

Quelle importance. Personne n'est capable de m'expliquer la mort de Gerhard. Moi je peux expliquer sa vie. Personne ne comprend qu'il est vainqueur de ce qu'il a vécu, personne ne le dit. Ces quinze jours partagés avec mon petit Jésus sont éternels, définitifs, ineffaçables, aussi infinis que son absence engourdie de silence, personne ne peut gommer cela, exterminer cela, tuer cela. Personne. Je suis là pour dire la vie d'un prénom.

Gerhard a été. Gerhard me souriait, dormait au creux de moi, babillait aux colverts de l'étang, frissonnait comme une feuille d'automne et j'embrassais son cou. Gerhard vivant est irrévocable comme l'est sa mort. Comme tu l'es, Karl Brandt, irrévocable comme tes actes. À jamais. Impardonnables.

Rafler leur vie, mais pas ce qu'ils ont été. Impuissants contre la flèche du temps, incapables de tuer le passé et le vécu familial de vos exterminés, de raturer le souvenir et la mémoire quotidienne de vos victimes, vous avez alors assassiné leurs rêves de lendemain et pris vos fracas pour des victoires. Entendez-les, ils sont vainqueurs, morts mais chacun vainqueur d'avoir vécu, même brièvement. Vous, artisans criminels du jamais plus, avez perdu contre vos victimes ; une seule photo d'eux, un seul prénom est une victoire à tout jamais : rien n'extermine le miracle de ce qui a été. Gerhard a été. Bref, furtif mais irréductible, pour toujours il a eu lieu, Gerhard a eu lieu pour le monde, pour moi ; Gerhard dans mes bras est votre irréversible défaite. Je me suis levée, brûlée vive, et j'ai quitté le tribunal.

Le chirurgien Karl Brandt fut exécuté le 2 juin 1948 dans la prison de Landsberg.

Le dossier K se nommait Gerhard Herbert Kretschmar, mort le 25 juillet 1939, à l'âge de 5 mois, mon petit Jésus, mon doux sourire.

Gerhard. Premier exterminé d'une interminable liste. Et le seul pour moi seule.



Moucharabieh

LA RUE, je la vois en tout petits morceaux. Morceaux de bâtiments. Morceaux d'animaux. Morceaux d'hommes.

Les mille et un petits trous de la tôle obturant ma fenêtre les fragmentent en mille et un petits bouts de couleur — peau, tissu, cheveux.

Même leurs voix, leurs voix qui débitent une langue étrangère, l'arabe, leurs voix semblent fractionnées par la tôle perforée.

Et leurs odeurs, transpiration nourriture fumée, s'entremêlent aussi confusément que les mots inconnus.

Quant aux femmes, elles ne sont que murmures et leurs voiles sombres se confondent avec le brun de la tôle : les femmes n'existent pas — à moins qu'elles ne marchent tout près de ma fenêtre, déplaçant ainsi la lumière sur le mur de ma cellule. Les rayons du soleil, habituellement droits et durs comme des flèches, ressemblent alors à des vagues, et les étoiles qu'ils dessinent sur le crêpi se disloquent un instant.

En cet instant précis ne subsistent que les souvenirs qui pénètrent mon esprit malgré ma réticence, comme la rue pénètre ma cellule malgré la tôle : en morceaux. Bribes de chanson, étincelles de musique, gouttes d'espoir, archipel d'amitié, filaments de rêverie, éclats de tendresse, carreaux de ciel, débris de journée, pépites de chocolat, fractions de seconde, pièces de puzzle, mèches de complicité, grains de voix, pages arrachées, atomes crochus — j'ai beau colmater les brèches, boucher les trous, remplir les fentes, ma vie passée afflue.

Et sur le crêpi de mon esprit certaines étoiles deviennent plus nettes, plus brillantes que les autres.

Ma chambre :

La chambre rose repeinte en bleu, avec ses vedettes de cinéma et ses joueurs de foot, les peluches cachées sous le lit quand les copines venaient échanger des potins, les bonbons offerts par l'épicière du coin, l'ordinateur flambant neuf, les piles de magazines féminins et de manuels scolaires couverts de miettes.

Des vitres :

Celle de la salle de classe. Quand je m'ennuyais, et c'était souvent le cas, les nuages venaient de très loin, chargés de chaleurs orientales, de peuples humiliés et de guerres effroyables. Si le prof se fâchait, je lui disais

que je réfléchissais, alors même que la seule réflexion qui devait m'intéresser c'était la réflexion du miroir.

Celle du bus, entre mon lycée et la maison de mes parents. Quand il avait plu, et il pleuvait souvent, de minces rivières fendaient la saleté en serpentant, s'élargissaient puis disparaissaient, laissant leurs lits derrière elles. S'il faisait beau, je devais plisser les yeux pour voir le paysage, toujours le même.

Celle de la cuisine. Quand on faisait bouillir de l'eau pour les pâtes, et ça arrivait souvent, elle se couvrait de buée et du bout de l'index je traçais des cœurs en pensant à Robert Pattinson, à David Beckham, ou encore à mon voisin — celui qui m'a craché dessus. Si la vapeur se transformait en brume, je devais ouvrir la fenêtre pour la dissiper, regrettant de ne pouvoir faire de même avec mes cauchemars.

La radio :

« ... à Damas des milliers de manifestants pour la démocratie, vent de liberté, contre la dictature : injustice prisonniers politiques tortures, révolution, répression dans le sang, guerre civile, violence toujours plus extrême du dictateur : bombardements ville martyre enfants tués tuerie massacre attaque chimique gaz toxique, des images effroyables : fosses communes corps carbonisés ensanglantés agonisants, l'indignation ne suffit pas, résistance / rébellion, rebelles / terroristes, civils assiégés orphelins crise humanitaire catastrophe : famine exode horreur et lamentation, arrivée des islamistes : ils veulent bâtir leur État sur ces ruines, terreur en Occident, nombre de ses enfants partent les rejoindre, attentats en Europe, la mort partout, de nouveaux bombardements bombardements bombardements... »

Les objets jetés à la poubelle :

Un tube de mascara — rose, à capuchon noir, une marque américaine.

Du fard à paupières, du rouge à lèvres, du blush.

Un flacon de parfum épousant les courbes d'une fille mieux faite que moi.

Des chaussures à talons hauts fabriquées en Chine.

Le collier de perles colorées que ma grande sœur avait gagné à la kermesse de l'école.

Moucharabieh

Ma grande sœur :

Son pouce sucé puis poli, verni, et dressé à tout propos sur Facebook. Le sang et les seins avant moi. Des seins plus petits que les miens. Plus faciles à cacher. Plus facile à respecter. Je suis sûre et certaine que ma sœur, elle, on ne lui a jamais craché dessus. Le filet de salive sur la taie de son oreiller le matin. Des larmes sur ses joues. Mon reflet dans ses pupilles.

Le grain de beauté sur sa tempe gauche — un gros losange aux contours irréguliers. J'ai le même sur l'épaule droite. Un été sur une plage normande dont le nom est resté coincé de l'autre côté de la tôle brune, elle repoussait ses cheveux, je retroussais les manches de mon tee-shirt, et « on dirait qu'on était des sœurs jumelles ».

Sa peau après le soleil, ses pets sous la couette, vapeur florale dans la salle de bain, antiseptique sur les genoux, pieds nus dans les baskets, pieds joints dans les tas de feuilles mortes, moisies, marron comme le caramel brûlé un hiver, fumée de cigarette expirée, robe prêtée, tachée, déchirée.

La clarinette de son rire, l'érailement juste avant les pleurs, et celui juste après le sommeil, salsa pour la fête, rap pour la frime, lime sur les ongles, démangeaisons, colère aiguë, graves reproches, secrets chuchotés, ordres criés, désordre décrié, dédain soupiré, conseils avisés.

Sa voix entrecoupée de sanglots sur mon répondeur.

Cent fois j'ai écouté le message, sans parvenir à entendre une seule phrase ; à peine quelques syllabes égarées surnageaient dans les flots de larmes et de morve. Je voudrais bien l'écouter une cent et unième fois, ce message incompréhensible, mais les hommes venus me chercher à l'aéroport d'Istanbul ont confisqué mon téléphone.

Je ne les avais jamais vus auparavant — ni en France, ni sur Internet — et ils ne ressemblaient en rien aux jeunes garçons qui me parlaient de rédemption absolue, ces figures pixélisées sous des turbans guerriers qui surgissaient de mon ordinateur après avoir remarqué sur Facebook ma solitude et ma pudeur, ma colère et mon désarroi. Les hommes de l'aéroport d'Istanbul étaient vieux, indolents, mutiques.

Ils m'ont guidée vers le parking, assise dans une voiture et conduite vers le sud. Près de la frontière, ils m'ont donné un niqab et remise à un autre homme. Cet homme-ci m'a emmenée de l'autre côté, et de l'autre côté il y avait encore un autre homme. Cet homme-là m'a trimbalée de rue en rue et de maison en maison, avant de s'arrêter dans la rue que je ne perçois plus

qu'en tout petits morceaux, devant cette maison aux fenêtres obturées par des panneaux de tôle, cette maison remplie de femmes et de filles venues trouver la rédemption en Syrie.

On y entre par une porte grillagée, toujours prestement refermée à clef : nous ne serons autorisées à nous aventurer au-dehors qu'une fois mariées à des combattants de l'État islamique. Alors nous attendons ces hommes providentiels — au détour des couloirs sombres, en faisant grincer les escaliers, étendues dans nos cellules de mélancolie, entre les murs criblés d'étoiles, sous le plafond craquelé, en allumant les feux de la cuisine, en remplissant les bassinets d'eau froide, nous les attendons. Chaque pièce de la maison est une salle d'attente dont la fonction quotidienne et particulière, qu'il s'agisse du repos, de la prière, de la toilette, ou bien du repas, n'a d'autre rôle que de tromper notre impatience. Et comme les pièces de la maison, chacune d'entre nous devient un rouage de la machinerie, un petit morceau de ce corps obèse voilé par les briques et la tôle, rongé par les épidémies et les fantasmes : la volubile Samia est la bouche de la maison, la gourmande Alix en est le ventre, l'indiscreète Sarah les oreilles, la curieuse Karen les yeux, la douce Sophie la chevelure, la jolie Meryam le visage, l'impétueuse Nusrat les jambes, la talentueuse Abby les mains, la gentille Lydia le cœur, la pieuse Adrienne le cerveau.

Le bras de la maison c'est la gardienne, et il est armé.

La dignité de cette femme dépend de notre humiliation, ses plaisirs de nos privations. Elle serait terrifiante si elle n'était pas si maladroite. Bien que sa maldresse soit possiblement encore plus dangereuse que sa méchanceté : je crois que la gardienne serait capable de nous tuer par inadvertance car il n'y a pas une heure sans que ses pieds idiots ne se prennent dans la longue robe noire, pas une heure sans que ses doigts gourds ne se blessent sur le grillage, sans que ses genoux aveugles ne se cognent contre un meuble. Et je tremble à chaque fois qu'elle réajuste la bandoulière du fusil sur son épaule. Et je recule à chaque fois qu'elle saisit un couteau avec un peu de hargne. Mais je ne pleure pas, ni sous les cris ni sous les coups. Sauf si par mégarde j'imagine ma sœur à ma place sous les coups et sous les cris...

Petite elle ne supportait même pas que notre père « fasse la grosse voix ». D'ailleurs, elle ne supportait aucune forme d'autorité. Ni celle de papa, ni celle de la maîtresse, ni celle de Dieu. Toute coercition, même la plus légère, même la plus sensée, lui paraissait un affront, une injustice qu'il fallait non seulement refuser, mais aussi venger, en se retranchant dans une bouderie qui pouvait durer des jours et des jours.

Moi, en revanche, j'obtempérais volontiers, sûre et certaine que Dieu, papa et la maîtresse ne me voulaient que du bien. Je ne cherchais pas à me protéger de leur colère, que je voyais constamment s'abattre sur ma sœur, je ne cherchais pas non plus à m'attirer leurs grâces, non : il me semblait simplement que la soumission m'apporterait la sérénité que la rébellion me refuserait toujours.

Je n'ai pourtant pas hésité à enfreindre les règles qui pesaient sur moi quand il s'est agi de venir ici.

Obéis à tes parents.

N'idolâtre personne — pas même Robert Pattinson.

Ne sois pas hypocrite.

Va à l'école.

Fais honneur à ton père.

Ne brise pas le cœur de ta mère.

Ne trahis pas leur confiance.

Ne vole pas.

Ne dis pas de (trop gros) mensonges.

Ne suis pas les inconnus.

Ici il y a autant de règles que de trous dans la tôle obturant ma fenêtre.

Et ce panneau de tôle, comment ma sœur pourrait-elle le tolérer, elle qui ne rabattait jamais ses volets ? Le confinement la terrorisait, et longtemps elle a évité de dormir dans une tente ou de monter dans un ascenseur, longtemps j'ai dû lui tenir la porte des toilettes publiques pour qu'elle n'ait pas à fermer le verrou, pousser le loquet, tourner la clef.

Moi, au contraire, je me méfie des grands espaces, des surfaces qui ne laissent pas discerner leurs contours : le désert, la mer, le ciel (pas le ciel morcelé de la ville, le ciel immense de la campagne, celui qui rend les hommes aussi insignifiants que les fillettes). Je m'en méfie tant que, sur la plage normande dont j'ai oublié le nom, je m'asseyais de façon à tourner le dos à la Manche, les fesses enfoncées dans le sable, le regard absorbé par le va-et-vient des voitures le long de la route côtière.

Je ne souffre donc pas de l'emprisonnement.

Une fois seulement j'ai voulu m'enfuir. Sous mes pieds le sol s'était mis à vibrer, d'abord doucement, à la manière d'un téléphone portable, puis de plus en plus fort, au rythme d'explosions de plus en plus puissantes dans mes oreilles, immédiatement ponctuées par les cris de la rue qui s'est instantanément vidée. L'air a semblé sur le point de se déchirer, et j'ai enfin réalisé que des avions étaient en train de bombarder le quartier, qu'ils se rapprochaient de la maison, que je devais partir et me cacher. J'ai couru à la fenêtre et enfoncé mes doigts dans les trous de la tôle que j'ai secouée de toutes mes forces. Comprenant qu'elle ne céderait pas,



Biographie de l'auteure

Camille Hamet a fait des études de lettres modernes et de journalisme avant de se consacrer à la réalisation de films documentaires. En parallèle, elle écrit des fictions, dont les nouvelles « Moucharabieh » et « Une fleur de ciste », publiée dans la revue *Fabula*. Ou encore le court-métrage *Les princes et le papillon*, sélectionné par Trégor Cinéma dans le cadre du dispositif Nouveaux talents.

je me suis précipitée dans le couloir, déterminée à me jeter contre le grillage de la porte, mais je me suis heurtée aux autres filles, qui tantôt avançaient, tantôt reculaient, pareilles à des bêtes prises au piège dans leur propre terrier : la gardienne nous avait toutes devancées et elle s'interposait entre nos corps et leur salut, le fusil appuyé contre son flanc pointé vers nos poitrines. Qu'un des avions s'approchât encore un peu, qu'un des avions se délestât au-dessus de nos têtes, et c'en était fini de nous, nous mourions étouffées sous les gravats si nous n'avions pas été tuées sur le coup ; c'en était fini de Samia, Alix, Sarah, Karen, Sophie, Meryam, Nusrat, Abby, Lydia, Adrienne et moi, mais c'en était également fini de la gardienne et, rétrospectivement, cette idée, « la gardienne préfère prendre le risque d'exploser en tout petits morceaux plutôt que de nous laisser fuir », m'épouvante davantage que le concept de ma propre fin, alors même que cette idée, si je prends la peine de l'examiner, n'a rien de saugrenu, dans la mesure où les femmes qui viennent ici de leur plein gré doivent être prêtes à mourir quand leur mission l'exige ; or la mission de la gardienne est claire, la mission de la gardienne est de nous garder enfermées tant que nous ne sommes pas mariées à des combattants.

Mariée, je serai installée dans une autre maison et celle-ci sera luxueuse, on me l'a promis. Elle aura appartenu à une riche famille syrienne aujourd'hui réfugiée en Europe, peut-être même en France. Je ne songe guère à eux, ni même à mon futur époux, qui, de

Moucharabieh

toute façon, sera aussitôt renvoyé au front ; je ne veux songer qu'à cette maison vide, à ses vastes pièces, aux pierres blondes et aux tuiles roses.

Il n'y aura pas de grillage à la porte, ni de tôle aux fenêtres, mais un élégant assemblage de bois qui lui aussi fragmentera le soleil en étoiles, et les projettera sur les murs intérieurs selon un plan géométrique plus complexe, plus mystérieux — un authentique moucharabieh, comme me l'a expliqué Samia en écarquillant soudain les yeux qu'elle avait plissés tandis que je décrivais la dentelle de bois déjà admirée sur des brochures, des affiches et des photographies — un véritable moucharabieh.

Mariée, je pourrai enfin mettre mon propre plan à exécution car je serai enfin libre de me déplacer, libre de parcourir les villes et les villages, libre d'interroger leurs habitantes, libre de chercher parmi leurs ombres indifférenciées la voix et l'odeur qui me sont chères : celles de ma sœur.

Ma sœur qui pleurait en écoutant la radio, ma sœur qui refusait d'aller à l'université, ma sœur qui restait prostrée devant son ordinateur, ma sœur qui ne faisait plus de caramel, ma sœur qui maigrissait à vue d'œil, ma sœur qui ne saignait plus, ma sœur qui pleurait en s'endormant.

Ma sœur qui a cessé de vernir ses ongles, de maquiller son visage, d'offrir sa peau au soleil, cessé de faire résonner la clarinette de son rire, les notes de salsa et les rimes rappées, cessé de me gronder, de me conseiller et de me confier ses secrets. Cessé de me regarder.

Ma sœur qui à la poubelle a jeté un tube de mascara, du fard à paupières, du rouge à lèvres, du blush, un flacon de parfum, des chaussures à talons hauts et le collier de perles colorées gagné à la kermesse de l'école, comme pour s'assurer que je ne m'approprierais pas ses affaires après sa disparition.

Sa disparition.

Maman m'a dit qu'elle était partie rejoindre les islamistes en Syrie.

C'était à notre tour de pleurer en écoutant la radio :
 « ... en route pour la Syrie de très jeunes femmes, manipulées endoctrinées embrigadées, leur très grande naïveté / très grande violence, parfois aussi violentes que les hommes, les hommes qui violent lapident décapitent, barbarie, propagande au service de la terreur, en Occident, nombre de ses enfants continuent de rejoindre l'État islamique, incompréhension, en France : la crise le chômage le désamour la désunion effet de mode la folie la mort des idéologies : communisme socialisme marxisme, la mort des valeurs : liberté égalité fraternité, détresse des familles, des familles

désesparées, à qui la faute ? le gouvernement / les jeux vidéo / Internet / la classe politique / les médias / les discriminations / le capitalisme ? une femme a accepté de témoigner sous couvert d'anonymat par peur des représailles représailles représailles... »

Entre les pelures de mandarine et les mouchoirs souillés les miettes de pain et le café moulu j'ai abandonné mascara, fard à paupières, rouge à lèvres, blush, parfum et chaussures, mais j'ai récupéré le collier de perles colorées gagné à la kermesse de l'école, et il était au fond de ma poche quand ma sœur a laissé un message incompréhensible sur mon répondeur.

Au fond de ma poche quand j'ai décidé de partir à sa recherche, de la retrouver et de la ramener chez nous, de gré ou de force, de piéger ses gourous et de les suivre jusqu'en Syrie.

Au fond de ma poche quand j'ai téléchargé une carte du pays, créé un nouveau profil Facebook, répondu aux garçons qui envahissaient l'écran de mon ordinateur, menti sur les motifs de ma colère et de mon désarroi.

Au fond de ma poche quand j'ai volé la carte bancaire de ma mère, pris le bus, le train, l'avion ; au fond de ma poche quand j'ai traversé et la Turquie, et la frontière qui prétend isoler la guerre de la paix et la paix de la guerre.

Au fond de ma poche quand je me suis docilement laissé enfermer dans cette maison aux fenêtres obturées par des panneaux de tôle, cette maison remplie de femmes et de filles venues trouver la rédemption.

Toujours au fond de ma poche, le collier pèse très légèrement sur ma cuisse tandis qu'à travers la tôle perforée je regarde la rue : ses ondulations sont de plus en plus paresseuses et ses couleurs de moins en moins vives, au fur et à mesure que le soleil décline, emportant avec lui les étoiles dont il crible encore une partie de ma cellule. Les voix des passants se font rares, basses, rocailleuses. Le graillon a enseveli les autres odeurs. Machinalement ma main rejoint le collier et je commence à marmotter des prières païennes en égrainant ses perles : vert, rose, bleu, jaune ; vert, rose, bleu, jaune, etc. Une fois mariée et libre de parcourir les villes et les villages, je les enroulerai autour de mon poignet pour que ma sœur puisse me reconnaître malgré les voiles dérochant les traits de mon visage, ma forte poitrine et le gros grain de beauté en forme de losange sur mon épaule. Puis, dans l'avion qui nous ramènera en France, j'attacherai le collier de perles colorées à son cou.



Rouge-à-lèvres

LA RÉSIDENCE « Bon Voisin » est une petite copropriété toulousaine des années soixante. Les immeubles de quatre étages s'élèvent en quinconce sur d'anciennes terres maraîchères. Les espaces verts sont agrémentés de micocouliers. J'habite au rez-de-chaussée de l'immeuble III. Mon appartement est bien conçu, la pièce de vie est spacieuse, la cuisine bien équipée et l'unique porte-fenêtre donne sur le jardin d'enfants. Je possède peu de meubles, un buffet Art déco en noyer, une table ronde, quatre chaises et un canapé convertible qui n'a jamais encore servi de couchage. Pas de tapis, peu de bibelots et aucun cadre n'est fixé aux murs. La décoration de ma chambre qui se situe au fond du couloir est minimaliste. Un lit, un réveil silencieux sur une table de chevet *vintage*, pas de livre, pas de coussin. Mes vêtements sont rangés avec soin dans le placard.

Pour un malvoyant, les déplacements dans un espace intérieur se font à tâtons. Les cloisons et les meubles sont des partenaires fidèles, et si mon champ de vision est limité, mes doigts ont appris le langage des matériaux et des surfaces, mon nez est devenu un capteur infailible, et je m'étonne chaque jour de l'incroyable convivialité des bruits de l'immeuble. Omniprésents, ils m'ont initié à une nouvelle forme de communication et d'intégration sociale.

Je vis dans ce cocon rassurant depuis une petite année. J'ai choisi la Ville rose pour son climat et c'est dans le quartier de Rangueil que j'ai posé mes valises non pas pour la proximité du canal du Midi, ni même pour le charme des adorables toulousaines qui bordent les rues alentour, mais, plus trivialement, pour me rapprocher du centre hospitalier.

Mon installation au 124 de la Salade Ponsan s'est organisée sans heurt et ma nouvelle vie s'est emparée autoritairement de l'homme que je suis devenu, ne me demandant pas si elle convient. Était-elle tapie dans mes valises, prête à bondir à la moindre occasion ? J'ai vécu les épopées modernes et tragiques d'un journaliste de terrain. J'ai eu le visage d'un homme séduisant,

mon regard vif, ma barbe de trois jours ont fait illusion.

Aujourd'hui, le miroir ne me parle plus et j'en conclus, heureux présage, que je ne peux pas vieillir. Ainsi peu importe si ma peau s'érode pour ressembler à un mont tabulaire africain, je ne pourrai jamais en faire le constat, je mourrai donc jeune et beau. Les traits de mon visage se sont effacés emportant les marques de mon identité sociale. J'ai usé mes semelles de photoreporter pendant vingt ans. Vingt ans de voyages extrêmes, de photographies bouleversantes et de témoignages humains poignants. Aujourd'hui, je ne suis plus un lanceur d'alerte ni un passeur de mémoire, je ne suis qu'un ancien journaliste, un voisin étrange et dépendant mais, et c'est l'avantage indiscutable de mon handicap, je me réserve désormais le droit de ne plus fixer la misère sur papier glacé pour la trimballer dans des sacs, dans des avions, dans des trains blindés d'individus dont le seul but est de finir la soirée devant un écran plat optimiste, zappant lorsque l'insoutenable se reflète dans leur gratin dauphinois.

Autrefois témoin expressif des guerres et des exodes, aujourd'hui témoin discret de la sédentarité et de la cohabitation. Je suis passé d'un statut à l'autre au début du XXI^e siècle sous un ciel avec trop de soleil, bercé par une eau trop bienveillante. Lorsqu'en juillet 2000 Paul Dumouch, photographe animalier, m'a convié dans sa maison caribéenne, j'étais à l'acmé de ma carrière, gonflé par la réussite, esthète masochiste pressuré et en pleine crise existentielle. Je partageais avec Paul la passion de la plongée sous-marine. J'imaginais profiter de quelques jours de vacances pour me détendre enfin. Le 18 juillet au matin, vers 10 heures, nous avons commencé notre descente dans les tombants des Bahamas. Dès la première zone de palier, Paul a photographié les éponges qui fleurissaient sur les parois rocheuses et les gorgones mauves. Moi, j'étais fasciné par la luminescence des algues. Des mérous striés capturaient des seiches. En les avalant, ils changeaient de couleur en virant au brun-rouge. Des *Cephalopholis* paons aux aiguillons proéminents côtoyaient pacifiquement les baudroies tropicales.

Rouge-à-lèvres

Quelques balistes clowns au tempérament agressif grouillaient autour de nous. À l'abri de mes obsessions, enveloppé par l'eau séraphique et silencieuse, fuyant le chaos du monde terrestre, je pressentais que l'opportunité de désertir m'était offerte. Je pouvais tout abandonner, cesser d'être le voyeur de la misère. J'ai continué dangereusement ma descente jusqu'à l'inconscience. Une peur hallucinée tordait mes tripes et désorganisait les battements de mon cœur. Ce n'était pas courageux de fuir mais c'était courageux de s'enfoncer dans cette eau mortuaire, de préférer la disparition à la folie.

Paul a ranimé une épave humaine remontée trop vite et je suppose qu'il aurait été moins coupable d'être le complice de mon suicide.

Depuis, j'ai enterré proprement l'homme d'avant. Je ne suis ni à plaindre, ni malheureux. D'aucuns pourraient penser que les séquelles de trente jours de coma sont des raisons valables pour être déprimé. Je me suis redressé, j'ai retrouvé l'usage approximatif de mes jambes. Je m'en sors bien, je m'en sors plus humain, plus humaniste. J'ai fait de grands progrès sur ma vision du monde. Une vision manichéenne raisonnée. Je suis consensuel, à l'écoute..., en résumé, je suis un parti idéal, un gendre inespéré, un voisin serviable et un employeur généreux. Parfailie pourrait en témoigner.

Parfailie a débarqué chez moi un matin d'hiver. Parfailie, 30 ans, soleil exotique dans la froidure toulousaine. Parfailie, aide de vie précieuse et dévouée, indispensable à mon minimum vital car le handicap avait fait de moi un inadapté, un « incapable de se torcher » correctement. Ses mains expertes et secourables ont quotidiennement enfilé un gant de toilette et pansent les tavelures de mon corps. En vérité, au début, le contact de ses doigts sur ma peau manquait de chaleur humaine. Nous étions si mal à l'aise tous les deux, maladroits comme une première fois lorsqu'il s'agit de faire la connaissance du corps de l'autre plutôt que de partir à sa conquête, mais l'habitude en a fait un rituel agréable, nécessaire et sans ambiguïté. « Il faut se méfier des Blancs, ils ont le rire fragile et l'œil trouble », lui disait sa grand-mère. Avec moi, pas de risque, mon œil n'est ni trouble ni torve, il est absent. Puis les visites quotidiennes de Parfailie ont conjugué mes plats à la graine à roussir et mes petits déjeuners à la confiture de maracuja. Je ne pourrais pas rêver meilleure cuisinière, soutien moral plus amical. Grâce à cette aide de vie, mon trois-pièces est habité par autre chose qu'une loque humaine. Elle a rythmé mes journées (car comment fractionner le temps dans une vie sans lumière ?) et elle est devenue une petite mère pour moi.

Je profite également d'un colocataire. Lému, quadrupède à la forme de chat, au regard de lémurien, vivant sur le canapé, assis sur le meuble du salon, vautré dans mon lit, dispersant des poils à tout-va (Parfailie en fait tout un chapitre !). Lému, présence animale rassurante, compagnon miauteur sans complexe. Il a imposé ses lois félines, je les respecte avec délectation.

Le matin, inutile de songer à la grasse matinée. Du lundi au dimanche, la réclamation de Lému sur la gamelle vide se fait avant 7 heures. Dès potron-minet, me voici devenu le grand aventurier du bâtiment III, car il est périlleux d'accéder à la cuisine sans ambages. L'engourdissement matinal, le chat qui tricote dans mes jambes et mon impotence en sont les aléas. Verser correctement les croquettes dans la gamelle, ne pas donner de coup de pied dans la coupelle d'eau relèvent également de l'exploit. Et, tandis que l'animal se sustente, à moi de jouer de l'index. Index sur l'interrupteur de la cafetière, index sur le bouton *on* de la radio. Ouverture précautionneuse des volets. Le halo lumineux qui envahit la pièce me surprend toujours et me rend heureux. Parce que chaque chose est à sa place, je peux préparer mon petit déjeuner seul. Je réussis, un matin sur deux, à verser le café dans la tasse sans me brûler. Je prends tout mon temps pour beurrer mes tartines en écoutant la matinale et j'avoue que sans la confiture « M'amour » de Parfailie mon plateau serait un peu triste !

Dorénavant mes petits déjeuners toulousains traînent en longueur et Lému en profite pour faire une toilette scrupuleuse sur mes genoux. Vers 9 h 30, l'arrivée de Parfailie sonne le début des hostilités. « Ouste », le chat dehors, et ma pomme à la toilette ! Dans la pénombre de la salle de bain que l'ampoule électrique combat en bon petit soldat je suis nu comme un ver. Le miroir m'offre un reflet décousu de mon corps. Ma tête n'est pas tout à fait sur mes épaules, mon bassin a abandonné la racine des cuisses. J'ai l'allure d'un humanoïde gentil fondu dans l'acrylique d'une toile contemporaine. Je tâte mon ventre et mes fesses et constate quelques rondeurs nouvelles. Jamais je ne m'attarde sur mon sexe, lui et moi nous avons conclu un cessez-le-feu cordial. J'ai tiré un trait sur celui qui était fasciné par les femmes, ce brouillon d'homme qui partageait ses nuits interlopes avec des inconnues, car, alors, il n'y avait guère que dans leurs bras que je pouvais effacer l'impensable, laissant au fond de ma conscience, pour quelques heures seulement, les images des gosses au ventre gonflé.

Je passe les doigts dans ma tignasse. Je croise mon drôle de visage dans le miroir. Qu'est devenue cette

grosse veine qui barrait mon front ? Ma barbe est-elle grise ? Mes yeux toujours d'un bleu-vert céladon ?

Ma petite mère choisit mes vêtements pendant que je me rince. Les mocassins d'intérieur sont posés près du pèse-personne électronique, accessoire domestique qui ne sert strictement à rien.

Mon chat est de retour avant le repas de midi. Il reste lové à mes côtés pendant toute l'après-midi. Il disparaît au souper, réapparaît pour le coucher. Vingt-trois heures, il miaule pour que nous allions au lit. Il s'endort entre mes jambes et ronronne à chacun de mes mouvements.

C'est ainsi qu'un chat dresse son maître. Je suis au service de Sa Majesté, bienheureux, gratifié par les signes de son affection et de sa fidélité.

Parfois Parfailie décide de « me » promener. Mes baskets sont avancées devant la porte, lacées sans que j'ose m'y opposer. Lému se faufile par l'entrebâillement de la porte. Son miaulement rauque me tire un sourire. Mes petites foulées d'explorateur sur le macadam sont jubilatoires. Les rayons solaires directs, diffusés et rétrodiffusés traversent mes verres teintés. Le vent d'autan soulève des réminiscences d'odeurs. Je m'allonge sur un triangle d'herbe. Profusion de parfums terreux, perception d'un vol de vulcain. Le monde extérieur se résume immédiatement aux bouffées tièdes crachées du sol et à leur formule magique. Je deviens un vivant qui rassemble autour de lui les bruits et les mouvements élémentaires du dehors, faisant abstraction de mes peurs. Je suis dans une collecte précieuse de tout ce qui m'avait échappé dans le confinement de mon appartement. Je ferme mes paupières innocentes, je respire les vapeurs organiques de l'air, j'écoute les harmonies dissonantes des moteurs de voitures, des alarmes des engins qui reculent. Lému, couché près de moi, ronronne et me dit de ne pas avoir peur.

Comble du bonheur, c'est à l'occasion d'une de ces promenades que j'ai eu l'occasion de « distinguer », pour la première fois, ma voisine du dessus. J'ai été irrésistiblement attiré par la couleur de ses lèvres (je suppose qu'il s'agissait de ses lèvres) et de leur couleur carminée. Rouge-à-lèvres possédait ce jour-là une bouche clignotante comme un catadioptré. Je m'entendis dire que j'étais enchanté de faire sa connaissance. Que je serais heureux, en voisin du dessous, de l'inviter un de ces soirs pour partager un verre. Elle me répondit « avec plaisir », deux petits mots qui ricochèrent dans les micocouliers et boxèrent les nuages. Il n'en fallait pas davantage pour que ma vie se densifie d'un coup m'incitant toutefois à craindre le « je-tombe-trop-vite-amoureux ». En revanche je remercie la promiscuité, l'insonorisation des appartements et



Biographie de l'auteure

Études et diplôme dans l'imagerie médicale.

Ateliers d'écriture du prix du Jeune écrivain en 2006-2007-2008 avec A. Absire, G.-O. Châteaureynaud et J.-N. Blanc.

3^e prix de la nouvelle du prix du Pérégrin voyageur 2005, « L'hórreo des Asturies ».

Sélection finale du concours de nouvelles Vedrarias 2008 et 2011. Publication de nouvelles dans des recueils collectifs : « Noir dominant », *Nouvelles de Lombez*, 2006, éditions Privat ; « Six mois sur l'Atlantique », *Fées, anges, canailles et autres créatures*, 2008, éditions Rhubarbe ; « La réglisse d'Armantine », *Brèves des bords de Save*, 2009, éditions Dépêche du Gers.

Lectures publiques : piano-lecture sur les correspondances des grands compositeurs classiques. Spectacle *V'lan vla Vian*.

2009-2020 : secrétaire de la Maison des écritures de Lombez, comité de lecture pour les résidences d'écrivains. Coorganisatrice du concours de nouvelles « On va pas en faire un roman » de Lombez.

Jurée du prix du Livre Inter 2017.

Rouge-à-lèvres

Parfailie qui m'annonça dès le premier jour dit que la mamzel' était jolie. Nul obstacle donc pour faire de Rouge-à-lèvres l'objet d'un fantasme, d'un voyeurisme auditif. Je vis quotidiennement avec elle dans l'appartement du dessous ! Ouverture des volets. Descente d'eau dans les canalisations. Cliquetis de talons dans l'escalier. Démarrage de sa Renault 5... Lorsqu'elle était partie j'étais seul, l'obligé de rien, tout tremblant dans ma coquille, imaginant notre premier rendez-vous.

Bien entendu, les présentations avaient eu leur importance. Je ne pouvais pas jouer la carte de la séduction. Je ne désirais absolument pas susciter la pitié et, si je n'avais aucune idée de son passé, le mien était quelque peu indigeste. Je n'ai donc pas évoqué mon *curriculum vitae* en forme d'alphabet...

A comme Arles. Déclat photographique à 20 ans. Stages. Premières confrontations à l'image du réel. J'ai foncé dans le clair-obscur abstrait des débuts, les magazines n'attendaient qu'une chose : que j'ouvre le robinet à images.

C comme Ceylan. 1980. Ceylan, ancien nom du Sri Lanka, île de 66 610 kilomètres carrés. Quinze jours dans les plaines gangétiques. Quinze jours de clichés en rafales. Rencontre à Jaffna, péninsule qui s'ouvre dans le détroit de Palk, d'un tisserand tamoul. Portrait d'un visage à la peau foncée, aux ongles creusés, aux poignets fuyants. De retour à Paris, *Recueil de paroles tamoules* est remarqué. Contacts, propositions intéressantes, tout m'était encore possible.

F comme Falkland. Guerre des Malouines. J'ai photographié les déchargements des mitrailleuses 7.62, des missiles SS11 destinés aux hélicoptères Westland Scout. Lumière bleutée. Ressenti du vide austral. Absence de limite terrestre. Sarabande de treillis dont les ombres laissent, au crépuscule, des empreintes mortifiées. Quarante-huit heures pour repérer Billy Ronnie O'Sullivan, sous-officier dans les communications. Quand il braillait, il ressemblait à un chien dégénéré. J'ai vendu son portrait à un journal du soir. Quatre-vingt mille O'Sullivan dans les kiosques pour me payer mon premier chopper, une Suzuki GS 750 L. J'étais un garçon dans le vent. J'avais le courage de mes audaces.

L comme Liban. C'est là que tout a réellement commencé. Jusque-là, c'était presque gentil. 1982, année maudite. Septembre dans la forêt de Arz el-Rab, l'écorce des cèdres était rêche, la futaie haute, craquante et lumineuse. Le feuillage bruissait sous les soubresauts venteux, la résine collait comme du caramel cuit. Mais les cèdres du Liban racontaient aussi une autre histoire. Beyrouth-Ouest. Sabra et Chatila

et ses pellicules photographiques d'abominations. Rwanda, Soudan... Je peux y replonger et, comme ce peintre aveugle, Eşref Armağan, capable de reproduire exactement les couleurs d'un paysage confiné dans ses souvenirs, je peux me souvenir parfaitement.

Y comme Yukiko. Dernier reportage en 1999 chez les *hibakusha*, Japonais rescapés d'Hiroshima. Ils m'ont laissé explorer leurs cicatrices, des peaux de serpent zébrant le papier brillant. Clichés pour parler de l'après-néant..., preuves dermiques qu'il y a un après. Mais avant, avant le néant, comment était le ciel ?

Comment était-ce avant que le voile ne se soulève, découvrant les chairs cramoisies, la blancheur de la lymphe, le sang séché sans gouttelette.

C'était comment juste avant que le sol ne s'embrase et se soulève ?

Avant que les glottes s'ouvrent sur des cris de bête et que les peaux se décollent ? Le ciel s'était-il drapé des premières vapeurs orange ?

Les racines des liquidambars et des ginkgos avaient-elles subi l'infime aspiration vacillante du flux magnétique ? Les montagnes avaient-elles détecté le corps étranger trouant l'espace ? Avaient-elles baissé la tête pour ne pas voir ?

En bas, la ville était humaine et vivante. Rien pour annoncer. D'homme à homme, on ne se dit rien, l'assassin ne prévient pas du coup dans le dos.

Yukiko avait sûrement embrassé sa mère avant de partir à l'école. Pouvait-elle imaginer qu'en haut, dans l'avion, dans une soute exiguë, l'explosif bouillonnait.

Où était Dieu au moment précis du deuil ?

En bas ?

En haut ?

Au-dessus des ginkgos ?

Près du pont ? Ou bien dans le baiser de Yukiko ?

Alors que je m'étais fait tout un drame de ma première rencontre avec Rouge-à-lèvres, elle s'est avérée délicieusement simple. Pourtant, les premières minutes ont été déstabilisantes, non pas à cause du rapprochement physique, ni même à cause de tous ces infimes détails, parfum, tessiture vocale... qui ne font qu'accroître mon désir, non, ce qui a été particulièrement déstabilisant fut de parler dans le vague de son visage. Nul décodage des émotions immédiates, absence d'empathie.

Enfance dans le Gers. Parents viticulteurs. Poste de secrétariat de direction dans un grand labo, bars à salsa, célibat récent et douloureux. Le parallèle avec ma propre vie était difficile à faire.

Ma seule histoire d'amour s'appelait Claire. Hôpital de Khartoum, 1987. Je revenais d'un long périple, deux semaines à Djouba, dans le sud du Soudan, ravagé

par la famine, la sécheresse et les fièvres endémiques, j'avais remonté la grande plaine marécageuse, s'étalant de part et d'autre d'un Nil blanc rougi par les bestiaux crevés de faim. De là j'avais regagné, à contre-courant de l'exode, les plateaux arides du Darfour et de Kordofan dominés par les pics Nouba.

Cotonniers et acacias poussaient sur un humus humain. En œil de diable, mon Leica s'était saturé des ombres noires des Baggaras, des chameliers bejas, des Dinka et des Nuer. Mosaïque ethnique pour cimetière pictural.

Parvenu enfin à Khartoum, j'étais en manque de quinine, allongé à même le sol de l'hôpital, foudroyé sur place, dans un recoin de mur nauséabond. Claire est venue vers moi, elle a ramassé le vrac que j'étais. La géhenne soudanaise avait commencé un travail de sape psychique. Pour la première fois de ma vie je prenais conscience que j'allais me faire sauter le caisson si ça ne s'arrêtait pas !

Nous nous sommes aimés dans le déni de notre folie sans condition et sans projet. Elle est rentrée en France en juillet 1989, après qu'Omar el-Bechir eut accédé au pouvoir. Je n'ai jamais cherché à la revoir. Aujourd'hui, j'ose croire que tout est différent ; je peux aimer sans faux-semblant. Le comble serait que tout ce que je veux donner se perde dans le vide d'un rouge à lèvres qui ne veut rien, pas plus de moi que d'un autre, d'une bouche non disposée. Et comment être certain que dans mon désir ne se concentrent pas la pauvreté de ma vie et mon incapacité physique ? Je ne pourrais jamais avoir la preuve que même sous les feux de la rampe, en éclairage plein champ, j'éprouverais le même sentiment pour elle, que je succomberais de la même façon.

Lors de cette première rencontre je n'ai parlé que du désert de Sechura, des rivières andines, de l'île Cocos avec ses raies cornues géantes et ses requins-baleines, d'El Rosario au Mexique, de ce sanctuaire aux papillons monarques agglutinés sur les branches des arbres trois mois durant. J'ai tu les machettes rwandaises, les membres amputés. Rouge-à-lèvres ne devait pas recevoir l'image du monde volé en éclats. Elle méritait le plus beau. J'aurais tant voulu lui dire que dans la longue série des beautés contemplées, elle était la première...

Comme l'annonce la journaliste sur France Inter, nous sommes le 21 septembre 2001. Dix heures. Aujourd'hui, Rouge-à-lèvres doit m'apporter quelques livres audio. Je l'attends de pied ferme, fébrile comme un adolescent, d'autant plus que Parfailie est en vacances et que je dois me débrouiller tout seul. Une serviette de toilette autour de la taille, je sors de la salle de bains en sifflant. J'ai très envie de thé. J'attrape un

mug dans le buffet, évalue l'emplacement de la casserole en inox dans le tiroir coulissant, laisse couler un peu d'eau à côté avant de la remplir.

Dix heures et quelques, je pointe l'index sur l'allumage automatique de la gazinière. Je n'ai pas le temps de regretter de n'avoir pas encore acheté de micro-ondes pour chauffer l'eau du thé et je n'ai pas l'occasion de poser la petite casserole sur la flamme. Aucun geste ordinaire ne m'est permis ce matin.

Les dix heures et quelques sont soufflées par une explosion qui me propulse sous la table. Les placards se décrochent du mur, le buffet se renverse, les carreaux de la fenêtre sont déflagrés. Je crois que cela vient de chez moi. Fuite de gaz ? Étincelle ? Je suis à quatre pattes, ma serviette n'est plus autour de mes hanches. Je n'ai mal nulle part ! Aucune sensation de brûlure sur les mains ou sur le visage. Et puis, pourquoi ce silence ? Sourd ? J'appelle. Je hurle ? Mes cris, oui, j'entends mes cris. Pas sourd ! Je ne suis pas sourd ! Je hurle plus fort ? Quelqu'un m'entendra. Mes mains sont encore cramponnées aux pieds d'une chaise. Personne ? Tous morts. Seul rescapé ? Mes repères sont déchiquetés. Peux pas sauver ma peau... Je ne veux pas mourir !

Inspiration. Poussière mais pas d'odeur de gaz. Rassurant. Je m'oriente. Je suis dans la cuisine, donc près de la porte d'entrée. Je tente de ramper dans le couloir. Impossible, la table est sur le passage. Assis, dos au mur, mes mains balayent le sol. Trouver la serviette pour me couvrir. Débris de verre. Entaille. Je porte l'index à ma bouche. Sang. Je recommence à gueuler comme un dingue. Cela ne sert à rien. Personne ici. Les voisins travaillent, les gosses sont à l'école. Je tente de me mettre debout. Mes jambes ne me tiennent plus. Dans ma gorge, un goût métallique. Des larmes. Des hoquets.

Et puis enfin une voix.

Une voix qui bouge tout le temps.

« Où es-tu ?... Réponds-moi !... »

Des pas dans le couloir.

— Je suis là, là, dans la cuisine ! »

Rouge-à-lèvres me dégage. Sa bouche fuchsia fait comme une ventouse sur la mienne. Nous sommes sous le plafond à demi effondré, couchés sur le col jonché de débris de verre. Pas besoin de mon Leica. Elle me dit AZF, blessés, morts... Je vois. Je vois que le Toulouse a le ventre ouvert, que des corps remplissent des ambulances, que la poussière efface les contrastes. Je vois, elle pleure et nous faisons l'amour pour la première fois.

Le grand chien blanc

DEUX SEMAINES de congé ! Deux grandes semaines pendant lesquelles elle va pouvoir ranger la maison, mettre de l'ordre dans les placards, s'occuper du jardin. Deux semaines pour oublier l'hôpital... Oublier le petit Rémi qui meurt doucement de sa leucémie... Kevin, Lisa-Lisette... Et tous ceux qui lui arrivent cassés, amochés, meurtris... C'est drôle, elle n'est jamais mélancolique quand elle est avec eux. Au contraire, elle rit, elle raconte des histoires, elle invente des jeux rocambolesques : on se demande où elle va les chercher. Bref, elle est gaie et les enfants l'aiment bien. Mais quand elle s'éloigne, elle pense à eux avec une infinie tristesse. Elle pense aux mères aussi, à l'angoisse des mères qui l'implorant du regard en silence, comme si elle pouvait, elle, la femme à la blouse blanche, accomplir le miracle qui ferait reculer la maladie. Est-ce pour cette raison qu'elle n'a jamais souhaité avoir d'enfant ? Pour échapper à l'appréhension de les voir souffrir ou de les perdre ? Pour cela sans doute, et aussi pour d'autres raisons, plus obscures, qui l'ont fait opter, à 17 ans, pour des études d'infirmière en pédiatrie. Et puis, parmi les hommes qu'elle a connus, aucun ne lui a paru vraiment digne de paternité...

« Bonnes vacances ! Repose-toi bien ! N'oublie pas de décrocher le téléphone ! » Les dernières paroles de ses collègues tournent encore dans sa tête quand elle gare sa 206 grise dans la petite cour devant chez elle. Il est un peu plus de 7 heures et demie du matin. Déjà, les écoliers du quartier chahutent sur la route du collège ou du lycée. Au bout de la rue on entend les éboueurs... Bientôt, les femmes, dont on dit bien à la légère qu'elles ne « travaillent pas », ouvriront grand leurs fenêtres pour secouer les draps et les couvertures... Bref, la petite ville se met en marche pour une journée ordinaire. Et Mado, l'infirmière de nuit qui vient de quitter l'hôpital, gare sa voiture dans la petite cour, en pensant au grand thé chaud qu'elle va se préparer avant de se laisser glisser dans le sommeil, et aux deux grandes semaines de congé qui s'étirent devant elle comme un cadeau.

C'est précisément au moment où elle met la clé dans la serrure qu'elle perçoit un mouvement furtif près du massif d'hortensias, et elle ne peut s'empêcher de sur-sauter quand elle voit le grand chien blanc, tranquillement assis sur ses pattes de derrière et qui semble l'attendre. Quand elle repensera à ce moment, c'est exactement la phrase qui lui viendra à l'esprit : « Il semblait m'attendre. » Ou plutôt, ce qui serait plus juste : « Il m'attendait. »

« Mais qu'est-ce que tu fais là, toi ? »

Le premier mouvement de recul passé, Mado se met tout naturellement à parler au chien. Elle a toujours aimé les animaux, ceux qui n'ont pas de chance, en particulier, ceux qu'on enferme ou qu'on maltraite. C'est comme pour les enfants finalement. Elle a choisi ceux que la vie a malmenés. Le grand chien blanc se lève tranquillement et vient lécher la main qu'on lui tend.

« Tu es perdu ? Tu n'as pas de collier ? »

D'un geste expert Mado retourne les oreilles de l'animal, qui se laisse faire sans broncher, mais ne découvre aucun tatouage qui permettrait de l'identifier.

« Chaque chose en son temps, Le Chien ! Si tu veux bien, on va grignoter un petit quelque chose, et puis dormir. On cherchera tes maîtres plus tard. »

Le mot « maître » lui a échappé. Elle ne l'aime pas, ce mot. Quand on héberge chez soi des animaux, pense-t-elle, c'est pour en faire des compagnons, plutôt que des sujets, ou des objets... Une fois de plus, elle maudit intérieurement les chasseurs qui enferment leurs chiens en dehors des périodes pendant lesquelles ils s'en servent à des fins qu'ils qualifient de « sportives »... Mais l'heure est peut-être un peu trop matinale pour partir en guerre contre la violence des hommes... Tandis qu'elle s'active dans la cuisine, met de l'eau à chauffer pour le thé et se met en quête d'un reste de rôti pour l'hôte inattendu, lui reste sur le seuil de la porte qu'elle a laissée entrouverte.

« Tu ne veux pas entrer ?... Bon ! Comme tu voudras. Au fond, ça n'est pas plus mal. Tiens ! Mange, et attends-moi là... Si tu veux... J'ai besoin de dormir quelques heures. »

Biographie de l'auteure

Actuellement retraitée de l'Éducation nationale, j'ai enseigné les « belles lettres » au lycée de Vizille (38) durant près d'une quarantaine d'années, et ce prix Lycéens pour ma nouvelle, « Le grand chien blanc », est comme un joli clin d'œil à ma carrière de prof...

Quand elle se réveille, en début d'après-midi, Mado pense tout de suite au chien, et elle est contente de voir qu'il est toujours là, devant la porte, assis à côté de l'assiette vide. Cela l'attendrit. On ne peut pourtant pas dire qu'il est beau, ce grand chien maigre, avec son pelage d'un blanc un peu jaunâtre, qui semble avoir erré dans Dieu sait quels terrains vagues, mais il a un regard très doux, un regard de bon chien, qui donne l'illusion de comprendre tout ce qu'on lui dit. Finalement, il n'est pas si urgent de lui trouver un maître, il peut bien rester un peu...

Voilà deux jours maintenant que Mado partage ses conversations avec le compagnon silencieux. Deux jours qu'elle décompresse, loin des soucis de l'hôpital, où c'est « peu » de dire qu'on manque de personnel. Elle a décroché le téléphone. Elle a vraiment besoin de se ressourcer, de casser le rythme des journées, de prolonger les grasses matinées, de se laisser aller à des siestes réparatrices. Le temps est presque printanier, mais elle n'est pas prête encore pour se mettre aux travaux du jardin. Lovée dans la chaise longue, enveloppée dans un vieux pull de laine, elle savoure les premiers rayons du soleil en feuilletant des magazines... Bienheureuse impression d'être une larve dans un cocon, ou plutôt une chrysalide parce que le mot est plus joli... De régénérer son corps fatigué par un travail qui l'épuise mais sans lequel, sans doute, elle aurait du mal à vivre...

Cependant, au soir du deuxième jour, elle se dit que le lendemain, il va falloir « faire » quelque chose, « bouger », se mettre au rangement de la maison par exemple, où un grand ménage à fond ne serait pas du luxe.

Et cette décision tombe à pic, parce que le lendemain matin le grand chien n'est pas assis comme d'habitude devant la porte, mais debout devant le portail de la petite cour, et manifestement, il exprime sa volonté de le franchir. « Tu veux sortir ? demande Mado. Après tout pourquoi pas ! » Et oubliant ses résolutions de ménage, elle chausse ses baskets, et emboîte le pas à l'animal qui semble savoir où il veut aller. Peut-être a-t-il retrouvé la trace de ses maîtres dans sa mémoire de bête ! « Bah ! On verra bien ! »

Mado habite à l'une des extrémités de la ville. Elle domine ainsi une zone de champs, de bois et d'étangs. C'est ce qui l'a séduite quand elle a acheté la maison, assez peu confortable par ailleurs, dans laquelle elle vit depuis plusieurs années. Elle se dit qu'un jour peut-être elle fera faire quelques réparations... Quand elle sera à la retraite, et qu'elle aura mis un peu de côté... Cela n'a pas grande importance...

Pour l'instant elle s'abandonne au plaisir de la marche, et, sans se poser de questions, elle suit le grand chien qui longe tout d'abord le champ de maïs, puis bifurque à gauche sur le sentier qui conduit au petit bois... Elle vient épisodiquement se promener par là quand elle a le temps. L'été, on y rencontre des promeneurs ou des familles qui viennent pique-niquer avec leurs enfants. Mais, en cette fin février, et un jour de semaine, elle ne pourra guère croiser que des joggeurs. C'est très bien comme ça, elle n'est pas en mal de conversation. Le calme et la solitude lui conviennent. Le chien trotte devant elle, et se retourne pour l'attendre quand il a pris trop d'avance. De temps à autre, Mado lance une branche dans sa direction.

« Va chercher, Le Chien !... Rapporte ! »

Mais l'animal ne semble pas avoir envie de jouer. C'est drôle comme il est sérieux ! Presque grave ! Mado se moque d'elle-même quand cette pensée lui vient à l'esprit. « Tu deviens gâteuse, ma fille ! »

En tout cas, ce qui est sûr, c'est que le chien semble savoir où il va. À aucun moment, ni sur le sentier ni dans le petit bois dans lequel il s'engage maintenant, à aucun moment il ne s'arrête pour renifler une motte, une pierre, le pied d'un arbre... « Ce chien est vraiment bizarre », pense Mado. Tiens, le voilà qui s'arrête dans la petite clairière... Il flaire le sol pour la première fois, et puis il se couche. Il pose son museau sur ses pattes de devant. Il ferme à demi les yeux. Il a l'air « triste ». Mado a failli penser « recueilli »...

« Fatigué, Le Chien ? Il est vrai qu'on marche depuis trois bons quarts d'heure... »

Cependant voilà que l'animal se lève brusquement et en aboyant. C'est la première fois que Mado l'entend aboyer. Il traverse la clairière comme une flèche et va s'arrêter pile sur la départementale qui longe le petit bois. Mado pousse un cri. Elle a eu peur qu'il ne traverse la route dans la foulée. Elle est peu fréquentée, certes, mais quelques jeunes inconscients s'amusez parfois à faire du rallye dans cet endroit un peu désert.

Le grand chien blanc

Mado se souvient qu'une petite fille y a laissé la vie l'année précédente.

Mais le chien n'a pas traversé, il s'est arrêté exactement sur la lisière d'herbe qui longe l'asphalte jusqu'à Saint-Pierre, le village le plus proche. C'est à quatre kilomètres. « Je n'en mourrai pas », pense Mado. Et puis il y a encore un bar-tabac qui fait épicerie à Saint-Pierre. De quoi faire le plein de calories pour le retour.

« Mais que ce soit bien clair, Le Chien, je n'irai pas plus loin que Saint-Pierre aujourd'hui ! »

Apparemment, il n'a pas l'intention non plus d'aller plus loin. Il s'arrête au premier lotissement du village, il y a des lotissements partout aujourd'hui, même dans les endroits les plus inattendus, et il s'assied devant le portail du numéro 3. Que faire ? Mado est un peu gênée, mais elle ne risque rien à tenter un petit coup de sonnette.

C'est un homme qui ouvre la fenêtre, et lui demande, pas très aimable, ce qu'elle veut. Et voilà que le chien grogne et montre les dents, ce qui ajoute à la confusion de Mado.

« Excusez-moi, monsieur... »

Pourquoi éprouve-t-elle toujours le besoin de s'excuser quand elle fait une démarche auprès de quelqu'un qu'elle ne connaît pas ?

« ... Je voulais savoir si, par hasard... Est-ce que ce chien ne serait pas à vous ? »

Elle s'en veut intérieurement de mettre autant de miel dans sa voix, et de conditionnels dans ses questions. Pourquoi ne pas se mettre à genoux pendant qu'elle y est ?

« J'ai pas de chien ! » répond l'homme, lapidaire.

Et elle d'en rajouter, de plus en plus mal à son aise, comme pour couvrir les grognements du chien.

« Peut-être savez-vous s'il appartient à quelqu'un du quartier ?... »

— J'm'intéresse pas aux cabots du quartier ! » répond le malappris en lui claquant la fenêtre au nez !

Ouf ! Mado est soulagée que la conversation soit terminée. Sa crainte maintenant, c'est que d'autres fenêtres ne s'ouvrent. Discretion, discretion ! Surtout ne pas provoquer de révolution ou de mini-scandale dans ce lotissement tranquille !

« Allez, viens, Le Chien », dit-elle tout bas. Mais le chien grogne et montre les dents. Elle n'a pas de laisse, pas de collier pour l'obliger à la suivre. Elle se fait presque suppliante.

« S'il te plaît, Le Chien, viens, on va réfléchir un peu plus loin... »

A-t-elle dit des mots magiques ? Ou bien l'animal a-t-il senti son désarroi ? En tout cas, il la suit jusqu'au

petit square, à une cinquantaine de mètres de la maison n° 3. Et là il s'arrête, et s'assoit sur ses pattes de derrière juste devant l'un des deux bancs mis à la disposition des promeneurs par la municipalité. C'est un endroit idéal pour réfléchir !

Mado s'assied à son tour, elle regarde le grand chien blanc, perplexe. D'où vient-il, cet étrange animal ? Et où veut-il la conduire ? Car, manifestement, c'est lui qui mène le jeu depuis le début. Il l'a laissée se reposer deux grands jours tout d'abord, et puis quand il a senti qu'elle était prête pour la marche, il l'a guidée jusqu'à Saint-Pierre devant cette maison qu'il connaît, manifestement, mais où l'on ne veut pas le reconnaître. Mado s'en veut de se laisser aller à des divagations ésotériques. Elle est plutôt cartésienne habituellement. Néanmoins, et contre sa volonté, elle sent poindre en elle comme une sorte d'inquiétude. Ce n'est pas du chien qu'elle a peur cependant. Son regard est si doux ! Sans pouvoir se l'expliquer, elle sait qu'il ne lui veut aucun mal. Mais elle a une impression un peu confuse d'un danger qui rôde, indéfinissable... Cela lui rappelle certains cauchemars de son enfance. Elle avait si peur des monstres, parfois, qu'elle bloquait une chaise sous le loquet de la porte de sa chambre, pour les empêcher d'entrer, comme elle avait vu une petite fille le faire dans un film. Cela faisait rire sa mère.

Mado n'aime pas penser à toutes ces choses du passé. Heureusement, elle voit arriver vers elle une fillette presque adolescente. Vient-elle de la maison n° 3 ? Son visage, bien qu'un peu renfrogné, est assez joli, mais elle est « fagotée comme un as de pique », dirait Martine, l'aide-soignante au langage coloré. Elle porte un jean déchiré par endroits, et un grand pull qui lui arrive presque aux genoux. À peine a-t-elle débouché dans le petit square, le chien se lève et va à sa rencontre. Il lèche la main qu'elle lui tend.

« Tu connais ce chien ? »

Pas de réponse.

« Je crois qu'il est perdu, et je cherche son maître... », reprend Mado d'un air qui se veut dégagé.

— Il a pas de maître.

La réplique a été murmurée si bas que Mado n'est pas sûre d'avoir bien entendu.

— Il n'a pas de maître ? Qu'est-ce qui te fait dire cela ?

Mado a une voix très douce. Elle a l'habitude de parler aux enfants qui souffrent.

— On l'a vu souvent dans le quartier l'année dernière... Les gens lui jetaient des pierres... Alors ma sœur et moi...

— Ta sœur et toi... ?

— On lui portait à manger en cachette un peu plus loin...

— On voit bien qu'il te reconnaît. Tu ne l'as pas vu depuis longtemps ?

— Depuis que ma sœur est... Depuis l'accident...

— Ta sœur a eu un accident ?

— Elle s'est fait renverser par une voiture... L'an dernier... En août... »

Brusquement, tout revient à la mémoire de Mado. L'accident sur la petite départementale, le jeune conducteur inconscient, et l'enfant morte sur le coup. Effectivement, c'était l'an dernier, au mois d'août. Le journal local avait donné beaucoup de détails sur cette affaire. Au cours d'un jeu en famille, après un pique-nique dans le petit bois, la fillette âgée d'une douzaine d'années avait traversé la route en courant... Une histoire de ballon qui s'échappe et qu'on veut rattraper...

L'adolescente est venue s'asseoir sur le banc à côté de Mado, et le chien a posé sa tête sur ses genoux. Il la regarde d'un air triste et doux. Ces deux-là se comprennent, c'est sûr. Ils ont des souvenirs en commun.

Comment consoler ce chagrin ? Comment mettre un peu de baume sur la blessure vive ? Il n'y a pas de recette. Après un moment de silence, Mado reprend le fil du dialogue d'une voix très douce. Elle parle de l'enfant morte.

« Je me souviens, j'ai lu son histoire dans le journal. Elle a voulu courir après son ballon... elle a traversé la route sans voir la voiture... »

La petite se tait toujours, et caresse le museau du chien. Peut-être faut-il lui parler de son père, l'homme de la maison n° 3, que le chagrin a rendu méchant ? Le chien grogne à nouveau et montre les dents. Cela permet à Mado de reprendre le fil de la conversation.

« Je ne comprends pas pourquoi il grogne... Devant chez toi, tout à l'heure, déjà... »

— C'est parce qu'il n'y a pas eu de ballon... »

Mado n'est pas sûre d'avoir bien entendu, mais la petite voix répète : « Il n'y a pas eu de ballon... Il a menti... Il m'a obligée à mentir... Et ma mère aussi a menti... Ils m'ont obligée tous les deux à mentir... »

Mado est désarçonnée. Cette gamine qu'elle ne connaît pas, qui n'est pas encore entrée dans sa vie, lui dit des « choses » terribles qui se découpent dans les silences de sa respiration suspendue, et qu'elle n'est pas sûre de comprendre. « Qui a menti, petite fille ? Est-ce ton père qui a menti ? »

« Mon père... C'est pas un père... »

Cette phrase atteint Mado comme un poignard, parce que c'est exactement en ces termes qu'elle a maudit son propre père autrefois, quand elle habitait dans le Nord, il y a très longtemps, avant de venir s'établir dans les Alpes, définitivement. Autrefois, dans une autre vie, elle parlait de monstres et de cauchemars

qui faisaient rire sa mère, mais en grandissant, elle avait exigé la clé de sa chambre, revendiqué l'internat, choisi une école d'infirmières le plus loin possible de la maison familiale...

« Il n'y a pas eu de ballon, reprend la voix brisée, mais ces jeux ridicules où il nous serrait contre lui, ces jeux dont on ne voulait plus et qui faisaient rire ma mère... Ce jour-là, Katy a voulu s'échapper, et il l'a poursuivie... Mais elle ne voulait plus jouer... Et moi non plus, je ne veux plus jouer... »

— Personne ne peut t'obliger à jouer ! dit Mado.


En tant qu'infirmière en pédiatrie, elle connaît la marche à suivre pour empêcher les hommes de faire du mal aux enfants. La route sera longue, il faudra être courageuse. « On y arrivera ! »

Tout d'abord, il faut prendre la fuite... Après, il faudra contacter l'assistante sociale, porter plainte, rencontrer un juge. Plus tard encore, il y aura un procès... « On verra... On verra... On y arrivera... Pour l'instant, il faut prendre la fuite. »

« Va préparer quelques affaires, petite... Si tu veux, je t'emmène... On va parler en marchant... Et puis on verra... On y arrivera... »

Ainsi donc, se demande Mado en regardant le grand chien blanc qui s'éloigne, tu savais vraiment où tu allais en me conduisant ici ? La petite fille, qui t'a nourri et caressé quand on te chassait à coups de pierres, avait-elle comme toi ce regard obscur et doux ? Faut-il croire aux histoires de ces âmes qui errent aux confins du monde des vivants tant qu'elles n'ont pas obtenu réparation de l'injustice qui leur fut faite ?

Tout cela n'est pas raisonnable évidemment. Mado le sait bien... Comme il n'est pas raisonnable non plus de prendre en charge l'histoire de cette gosse qu'elle connaît à peine... Mais a-t-elle le droit de laisser faire ? Que diraient ses collègues si elle leur racontait comment elle emploie ses premiers jours de congé ? « Qu'elle se met dans un joli merdier ! » commenterait Marie, avec son franc-parler habituel. Et que penseraient-elles de cette histoire de chien qui l'a « choisie » pour apaiser l'enfance meurtrie ? Celle de Katy ? La sienne ? Non, vraiment, tout cela n'est pas raisonnable. Mais si la raison consiste à fermer les yeux et les oreilles aux appels qui viennent à nous, faut-il vraiment être « raisonnable » ?

Au moment où elle voit revenir vers elle l'enfant qu'elle va prendre sous son aile, Mado s'aperçoit que le grand chien blanc n'est plus là. Inutile de l'appeler, elle sait qu'il ne reviendra pas. Il a accompli sa mission. C'est à elle maintenant de prendre le relais. 

Mickaël Feugray

On ne s'attend jamais à la beauté pure

CE SOIR, je cavale. Qu'on se le dise. J'ai rendez-vous. Ah, si mon jumeau pouvait voir ça, il serait fier de moi. Y a qu'à l'été qu'on nous accorde une vadrouille, en guise de vacances. Je l'ai dit aux copains. Tout le monde est au jus à l'institut. Je ne reste pas jouer à domicile. Ce soir, je crapahute en solitaire. Ou plutôt, en célibataire ! Ça fait jaser dans la résidence. Ça bruisse de partout. J'entends plus d'une messe basse. « T'as vu la chance, il a un rencard ! » Ça jaspine, ça confabule. Le mot passe de bouche en bouche. À la façon de le dire, certains sous-entendent des coquinerias, d'autres des jalousies. Je ne serais pas étonné que Nabil ait bavé sur mon compte, il ne sait pas tenir sa langue. Pas moyen de snober l'info. Faut dire. Ce n'est pas rien ici. C'est tellement rare que l'un de nous décampe en catimini. L'extérieur, c'est la grande inconnue. Et pourtant, je ne rêve pas. C'est bien moi qui déboule sec, comme Di Meo sur son côté gauche. Je suis le nouvel explorateur. Après Marco, Stanny et Claudius le mois dernier, c'est bibi qui s'y colle. Je prends la poudre d'escampette. Tout seul comme un grand. Montre en main. Dès 19 h 30, je décarre, ça va enfin valser pour ma pomme. J'ai eu la permission de la direction. Me voilà libre comme l'air. Même que, si ça se passe bien, je pourrai réitérer l'expérience le mois prochain. Faut que je me tienne à carreau, y a trop d'enjeux. Surtout : batifoler sans débordement. Trouver la juste mesure pour une fois. Contenir ma fougue. Et ne pas finir au poste. Ça va pas être du gâteau.

Toute la journée, j'ai lustré comme jamais mon pucelage tout neuf. Je l'ai repassé, tiré à quatre épingles, plié correctement et mis sur un cintre avant de l'enfiler. Rarement pucelage a eu pareille élégance dans l'histoire des pucelages. Le soleil de juillet m'a bien réussi. J'ai tout juste touché à mon acné. C'est à peine si l'on voit la peau percée, j'ai sophistiqué l'affaire bien en amont pour que ça sèche et repose, en bon expert de la mouclade, c'est pas trop rouge, objectivement, j'ai rarement été si beau. D'ailleurs, Barnabé l'a confirmé. « T'as rarement ! » qu'il a dit. Il ne finit jamais ses

phrases, mais on se comprend, lui et moi. C'est la seule personne avec qui je m'entende vraiment. Il me laisse toujours le dernier mot et le bénéfice du doute. Ça joue vachement dans notre complicité.

Vingt heures sonnantes, j'ai pas fait tapisserie à l'institut. Je ne tenais plus en place, besoin d'aller en ville. Ni une ni deux, je me suis pointé dans la rue de ma belle. J'ignore si c'est le trajet sous cette chaleur étouffante, ou l'émotion de la cavale, mais j'ai trempé mon tricot de peau en un rien de temps. Devant la sonnette de sa portière, ça m'a pris d'un coup. Les miquettes à zéro. La flippe au cœur. La tachycardie des sentiments. Pensez donc, une fille qui veut bien se coller à ma carcasse, tout bêtement, comme ça, c'est pas tous les jours ! C'est même le tout premier soir de mon existence. Le grand soir du grand amour. Depuis le temps que j'attends ce moment. J'aurais juste préféré connaître la nénéte en amont.

C'est Nabil qui m'a arrangé le rencard. Il adore appaier les gens, ce gars-là. Il a fait ça toute sa vie. Je crois qu'il est une sorte d'agent matrimonial, comme à la télé, sauf qu'il n'a pas de caméra pour se faire du blé en diffusant la joie. Il dit qu'il n'y a rien de plus beau que l'amour, à part, peut-être, un morceau de musique arabe comme « Zekrayat », joué à l'oud. Je ne peux présumer de rien, puisque j'ai jamais fait trempette, pas facile de comparer. Tout ce que je peux dire, c'est que l'oud, c'est sympa, mais j'en rêve pas toutes les nuits non plus. Tandis que de 3782 HK 76 si, même si j'ai jamais vu son visage, je mets le disque en boucle dans mes rêveries.

Niveau femmes, je suis pas difficile. J'aime toutes celles qui veulent. Même celles qui veulent pas. Tant qu'elles mouillent le maillot. Je suis né pour l'amour, j'ai ça en moi. Il m'a prévenu que niveau beauté, 3782 HK 76, c'est la cerise sur le gâteau des amoureux. Il m'a dit « tu vas voir comme elle est tarte, elle va te plaire ». Il sait que moi, les tartes, c'est mon dada. Pour mon anniversaire, j'ai demandé une tarte à la fraise, ma préférée de toute la vie, avec de la crème pâtissière toute jaune et du biscuit dessous. Les autres, à l'institut, ils ont droit à une deuxième tarte, le jour de

leur fête, mais j'ai un prénom trop rare pour avoir une fête dans le calendrier. Du coup, je suis bien content d'aller voir 3782 HK 76, ça rétablit un peu l'injustice des éphémérides.

Défiant les lois de l'attraction terrestre, j'ai frappé à la portière indiquée par Nabil. J'ai un peu hésité, parce que sur l'allée principale, y a plusieurs nids douillots qui se suivent. Faut pas se tromper. La loupiote était allumée. « Si tu vois une lumière, c'est le signal, ça veut dire qu'elle t'attend », qu'il a dit. Il a toujours raison, Nabil. Il connaît plein de trucs déments, comme le « record du monde par heure de sauts dans un slip », ou le « record du monde du plus grand tricot », ou le « record du monde de la plus longue distance parcourue en poussant une tondeuse à gazon ». Il est très « records » en tout genre, en fait. Même qu'il pense que ma future amoureuse peut viser un titre mondial si les copains de l'institut veulent bien s'y mettre un peu. J'ai pas su dans quel domaine. J'aurai le temps de lui poser la question, quand on fera ami-ami.

Justement. Après avoir tapoté à la portière, celle-ci a eu la bougeotte et mon cœur avec. J'ai senti que quelqu'un tentait d'ouvrir de l'intérieur. Ça a crochété, tirillé, mais surtout merdouillé. L'huile de coude ne fait pas toujours tout, il faut parfois de l'huile tout court. J'ai vaguement entendu une voix à travers la tôle. « Une seconde, c'est pas de la première fraîcheur ce bazar ! » Le loquet s'est obstiné un bon bout de temps, ça m'a permis de constater que je n'étais pas seul à patienter dans la rue, devant tout un tas de petits paradis rouillés qui mettent un temps fou à révéler leurs trésors. « Purée, va falloir que j'amène ça à réparer au garage, un d'ces quat' ! » J'allais dire à 3782 HK 76 que j'avais tout mon temps, que la direction m'avait donné la permission de 21 heures, quand, d'un coup, la révélation ! Une philosophie de la claque ! La tôle a lâché prise, moi avec. J'ai enfin pu mirer ma belle. Et quelle beauté...

Mazette ! Le carrosse m'a proposé le plus joli spectacle qu'il m'ait été donné de zieuter de toute mon existence, et pourtant, je regarde souvent M6. Si mon jumeau pouvait voir ça. Une icône. Une déesse. Une sainte. Toute neuve. Je ne m'y attendais tellement pas. On ne s'attend jamais à la beauté pure, simple, vraie. On n'est jamais préparé. On la reçoit. De plein fouet. En plein cœur. Gare aux émotifs du péricarde.

Là. Sous mes yeux conquis. Du rouge à lèvres plein les dents. Une princesse de l'amour. Mieux. Cent quarante kilos de princesse ! En résilles et bourrelets. Une vénus callipyge. Un derche énorme. Une créature digne de Rubens ou Botero. En nage, par cette canicule, suintant l'amour par tous les pores. La perfection en somme, mieux que tous mes rêves réunis. Mieux

que la finale de la Ligue des champions 1993. Ah, Nabil ne m'avait pas menti. Elle est belle comme une tarte à la fraise ! Avec de la chantilly en plus. Et du sucre glace. Et des bonbons parsemés.

La fillette m'a ouvert. Première victoire. J'ai bandé. Immédiatement. Deuxième victoire. Elle m'a dit d'entrer. Troisième victoire. J'ai demandé : « Dans vous ? » Elle m'a dit de la tutoyer. Quatrième victoire. Et d'attendre un peu, parce que le trottoir est fréquenté. Mince. Première complication. C'était trop beau pour y croire.

Du coup, je suis juste entré chez elle, parce que je suis un garçon patient et respectueux des trottoirs comme des voisins. C'était déjà énorme. Rendez-vous compte ! Elle m'a tenu la main tout le temps de grimper dans sa camionnette et d'avancer dans son corridor. Sept secondes de contact intime. Main dans la main. Elle et moi. Moi et elle. Comme un vrai couple. Je ne m'étais jamais autant risqué avec une fille. Je lui ai dit que c'était de loin ma plus longue relation, et la plus sérieuse, la plus épanouissante sur le plan personnel, la plus enrichissante d'un point de vue intellectuel et moral. Elle a répondu que ça ne l'étonnait pas. Que ça se voyait. Que ça n'avait pas dû être facile avec les filles. Mais qu'on soignait très bien l'acné maintenant. Et qu'elle me conseillera un dermatologue. J'ai dit que je préférerais faire l'amour. Elle a dit que les dermatos, c'était bien aussi, et remboursé. J'ai pas compris le fond de sa pensée, mais j'ai ressenti beaucoup d'amour. C'est tout ce qui compte.

Je lui ai tendu mon bouquet de fleurs. « Tiens, 3782 HK 76, c'est pour toi ! Elles sont toutes neuves. » J'ai une bonne mémoire des chiffres. Elle a dû me trouver effronté d'oser l'appeler par son numéro de plaque d'immatriculation, c'est tellement intime. On me le dit souvent à l'institut que je suis une tête brûlée. Elle non. Elle m'a dit de l'appeler plutôt Bernadette. BERNADETTE ! MA BERNADETTE ! Je n'avais jamais entendu plus beau prénom au monde, à part peut-être Odile, que maman portait.

Les fleurs, c'est Nabil qui m'a conseillé, moi, je m'y connais pas trop, à part la scarole et le persil. Bernadette a dit qu'elle n'avait pas de jardin dans sa camionnette. « Je pensais que ça se mettait dans un vase », ai-je argumenté, avec des pincettes, sans vouloir la prendre de haut avec ma culture. « Oui, quand elles sont coupées. Mais quand les racines pendent comme ça, avec le bulbe, mieux vaut directement les repiquer », a-t-elle majoré. Elle a l'air de vachement s'y connaître et d'avoir du vocabulaire, j'suis tombé sur une sacrée nana. « Elles viennent du cimetière », ai-je précisé, des fois que l'origine importe. « Ça se voit », a-t-elle simplement dit, confirmant qu'elle a l'œil et la

On ne s'attend jamais à la beauté pure

science des plantes. « Manquait plus qu'un rapiat ! » a-t-elle ajouté. J'en ai conclu qu'elle devait parler de l'espèce. J'étais content de l'apprendre. Faut toujours s'instruire. Je croyais bêtement que c'étaient des dahlias. Comme quoi Nabil peut se tromper.

Après avoir foutu de la terre partout, elle est allée se laver les mains par la fenêtre de la cuisine, au robinet d'une bouteille d'eau non loin. J'ai trouvé ça propre. Je le lui ai signifié. « Et toi, es-tu propre au moins ? » m'a-t-elle demandé. « Pour sûr, j'me suis brossé trois fois les dents ! Une fois pour moi, une fois pour maman, et une pour mon jumeau. » Elle m'a regardé de bas en haut, le cul sur une banquette de fortune. Je crois qu'elle n'avait pas encore eu le temps de se faire une opinion de ma personne. J'ai bien vu à son regard qu'elle mesurait l'épaisseur du bonhomme, et que ça ne pouvait être que positif. « Tu m'as tout l'air d'être un bon, toi. » Une chance qu'elle m'ait bien cerné.

J'ai de suite enchaîné sur la conversation. J'avais révisé ma fiche de questions pour se faire des amis en toute circonstance, mais, devant toute cette familiarité naturelle que provoque l'amour, je me suis finalement mis à improviser. Je ne suis pas bavard, mais je ne sais pas, là, l'ambiance, le cadre, les sentiments, son hygiène, le parfum de ses dessous de bras, je me suis tout de suite senti en confiance, la chaleur du mois d'août sûrement. « C'est drôlement cosy chez toi. On est tout de suite à l'aise, et ça sent comme à la salle de sport, j'aime bien », ai-je lancé, charmeur. « On fait ce qu'on peut. » Elle a dit ça d'une voix sensuelle, éraillée et grave, deux octaves sous la mienne, j'en ai eu le frisson dans tout le corps. Je me suis dit qu'un timbre comme ça se mêlerait très bien à de l'oud ou du hard-rock et que ça devait être ça, une voix de Bernadette, une belle tessiture de baryton, et des histoires à la pelle. D'ailleurs. À ce propos...

« Est-ce que je peux te rouler une pelle avant de te faire l'amour ? » Ce n'est pas le genre de phrase présente dans mon livre pour se faire des amis. Pourtant, ça l'a fait sourire, révélant une fois de plus le rouge sur ses canines, lui octroyant le charme fou des jeunes filles un peu maladroites. « Ben dis donc, mon chou, on peut dire que tu sais parler aux femmes, toi. » Je n'en revenais pas. Si les copains pouvaient entendre ça. C'est fou. Parfois, on a des aptitudes naturelles, des capacités insoupçonnées, là, en nous, sous-jacentes, qui n'attendent qu'un révélateur. En vrai, je l'ignorais, que je savais parler aux femmes ! C'est Bernadette qui me l'a appris ce soir-là. Si je l'avais su plus tôt, j'aurais viré mon déguisement de pucelage depuis belle lurette, pour faire Casanova comme métier.

« Allez, viens, on va passer dans la chambre. Je sens que t'en as besoin. » J'ai biglé partout autour de moi.

Je ne discernais pas trop la chambre dans cet intérieur cosy et pittoresque. J'avais repéré le coin cuisine, quand Bernadette s'est lavé les mains par la fenêtre avec la bouteille, l'entrée, quand elle m'a fait grimper dans son van, mais la couchette, non, mystère. C'est alors que ses énormes roploplos m'ont indiqué le chemin des alcôves. Dans un mouvement de danseuse étoile, son buste a doucement oscillé de la position assise vers l'horizontalité de nos anatomies. C'était là, sous mes yeux, et je n'y prêtais nulle attention, trop absorbé par les rondeurs libidineuses de ma Bernadette, deux coussins pourtant n'attendaient que la caresse de nos chairs aimantées. Sans m'en rendre compte, j'ai accompagné sa chute sensuelle du geste et du corps. On s'est retrouvés allongés, les yeux dans les yeux, prêts à se galocher, indissociables et intimes, comme Tintin et Milou.

« Je t'aime, Bernadette. » Savoir parler aux femmes donne des ailes. Plus peur de rien. Les mots fusent avec l'émotion. « Je t'aime, comme un but de Marseille au Parc des Princes. » La poésie me venait avec l'amour, tout simplement. « Je vois ça, mon p'tit bonhomme, mais la moindre des politesses, c'est peut-être de te présenter, non ? »

Hmm. Haleine contre haleine. Quels beaux instants. Sa bouche sentait bon le saucisson à l'ail. Par une parfaite maîtrise de mes pupilles, j'arrivais à ne pas zieuter son rouge aux dents, en déviant le regard sur la légère moustache qui orne la joliesse de sa lèvre supérieure. « Voilà. Je m'appelle Aléloème. C'est mon père qui a choisi mon nom de baptême, le soir où Boli a marqué contre Milan, malgré un genou dans le sac. C'est pas un prénom dans le calendrier, du coup, j'ai pas de tarte à la fraise pour ma fête, puisque j'ai pas de fête. Mais je t'ai, toi. » Elle avait l'air de saisir tous les tenants et aboutissants de mes propos, alors que j'avais bien conscience de l'abreuer d'informations fichtrement précises. Sa façon de me regarder... La douceur de ses traits... Irrésistible ! J'ai eu envie d'embrasser sa moustache. « Aléloème ! Ah oui ? C'est pas courant comme prénom. Enfin... les chiens ne font pas des chats. Quelque part, tout s'explique. » Elle a semblé touchée. J'ai tenté d'en faire autant en posant ma main sur le troisième bourrelet de sa hanche droite, ou le quatrième, il n'était pas facile de distinguer clairement où s'arrêtait l'un, où commençait l'autre. Toujours est-il que c'est à ce moment précis que les choses se sont vraiment compliquées.

« C'est deux cents.

— Deux cents quoi ?

— Deux cents balles.

— Pour quoi faire ?

— Ce que tu veux.

— Une crapette ? »

J'adore ce jeu de cartes, j'y joue tout le temps à l'institut avec Barnabé. C'est pas aussi facile qu'on se l'imagine. Les détracteurs aiment à dire que la fortune est le seul fondement de ce passe-temps, comme à la bataille, mais le hasard ne fait pas tout. Comme l'amour, faut une bonne part de chance, certes, mais du savoir-faire aussi.

« T'as dit combien déjà ?

— Deux cents.

— Et pour quoi faire ?

— Ce que tu veux. Bordel, faut tout te dire deux fois, à toi ?

— Oui. C'est parce que j'ai eu un jumeau. Mais il est mort à la naissance. Moi, ça va, le cordon ombilical n'a pas fait trop de dégâts. J'ai pu remonter le moral de mes parents, jusqu'à ce qu'ils me laissent à la Capitale, quand j'ai eu 6 ans, et que leur courage allait mieux. Mais c'est pour ça que les deux cents, j'vais pas trop pouvoir ce mois-ci, ni le mois d'après, parce qu'en fait on m'en laisse pas, d'argent, à l'institut.

— Purée. La tuile. Fallait que je tombe sur toi. T'es pas près de te déniaiser, alors...

— Ça dépend. Est-ce qu'on peut quand même faire l'amour, vu que j'ai envie ? »

Bernadette a ri. Mais alors, d'un coup, avec emphase, elle ne s'arrêtait plus. Je ne m'y attendais pas. Sa grosse voix emplissait toute la camionnette au point de la faire trembler. Ses bourrelets oscillaient avec l'irrégularité d'une mer déchaînée. Ça fleurait bon l'ail et la sueur, on se serait cru sur la Cannebière un jour de match. Quoi qu'il advienne de notre idylle, j'ai compris à ce moment de ma vie que j'avais engrangé assez de souvenirs pour toute une vie.

« Quel doux rêveur tu fais, Aléloème ! Au moins, tu me fais rire, toi ! C'est plutôt rare dans la profession. »

J'ai pris ça pour un compliment, même si je me suis aperçu que je n'avais même pas pris la peine de lui demander dans quel domaine d'activité elle bossait. J'avais d'autres priorités en tête et une trique folle. Je fouillais mes poches, en quête d'une piécette ramassée à l'institut, sur le bureau du directeur. Vingt centimes ! Sauvée ! J'avais vingt centimes dans la fouille ! De quoi me payer une histoire pour les copains.

« Et un piou sur la bouche ? C'est combien ?

— Écoute, j'embrasse pas, gamin. Bon, maintenant, va falloir que tu me laisses tranquille, j'ai du taf et une loupote à rallumer. On s'est bien amusés, mais tu ramasses tes bulbes et tu prends tes cliques et tes claques. Si un jour tu touches un billet, et que tu as consulté un dermato entre-temps, tu sauras où me trouver. Quarante piges que je stationne le long du bois de Boulogne. Pas près que ça change ! »



Biographie de l'auteur

Je me fais une haute opinion des enquiquineurs en tout genre, des impertinents à tous crins, des déconneurs, des pionniers, des dadaïstes, des athéistes, des fildeféristes, de Chaplin, des passeurs d'art, des passeurs d'hommes, des bibliothèques gratuites, des murs qui tombent, des femmes qui grimpent, des pacifistes, de Renaud Dillies, des baragouineurs d'argot, des acharnés qui entament leur 48^e régime, de la joie simple, de la folie douce, du poil à gratter, des grévistes, des gueulards, des renards, de Renaud, des fronçeurs de sourcils, des promis-c'est-mon-dernier-verre, de l'écologie à portée de tous, des bretelles, des balanceuses de soutifs, des coquines, des pralines, de l'abolition de la peine de mort, des explorateurs, de Bashung, des frondeurs, des facétieux, des donneurs de sang, des massages des tempes, des défenseurs des animaux, de la pluie, des guitares autour du feu, d'Éric Chevillard, des bousilleurs de téléphones portables, des féministes, des cyclistes, des libertaires, des sourires dans la rue, des gens de la terre, des gens de la mer, des jean-foutre, de Jean Vautrin, des votes blancs, des idées noires, des babillages de mon bambin, d'Alexandre Varlet, des militants, des antiracistes, des câlins, des téléchargements illégaux, de Nicolas Dumontheuil, des lanceurs d'alerte, des empêcheurs de tourner en rond et... des glaces à l'italienne. Saveur unique. À la fraise. Parce que c'est cro bon.

Auteur, compositeur, interprète au sein du groupe folk Bleu Nuit, parolier du groupe rock havrais Asphalte, Mickaël Feugray aime autant jongler avec les notes que les lettres.

Esthète de la forme, on peut retrouver sa prose musicale dans le recueil de nouvelles *Arthrite et cataracte*, publié aux éditions Inédits (2016), et dans *Fauché par une nuit conne* aux éditions Jazz en Velay (2019).

Écrivillon fiévreux, ses thèmes de prédilection sont la lutte contre les inégalités, le racisme, le féminisme, l'homosexualité et l'écologie, griffonnés avec une pointe. D'humour, espère-t-il.




On ne s'attend jamais...

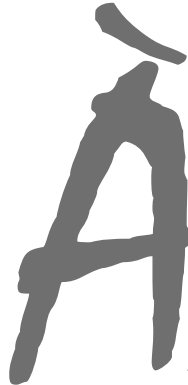
Non ! La perfidie ! L'ignoble aiguille qui vous irrite le cœur en fièvre. J'ai senti en moi un sentiment d'abandon, immense, un instinct de fuite. Je déteste qu'on me dicte quoi que ce soit. Ça se sait à l'institut. C'est pour ça qu'on ne voulait pas me laisser sortir. Ils ont pris un risque. Un sacré risque même. Je suis un effronté, moi, une tête brûlée. Faut pas me parler mal. Je suis capable de tout. Du pire. D'étrangler un frère dans un utérus. De déterrer des fleurs dans les cimetières. De voler la fortune de mon directeur. J'ai le sang chaud. J'ai pas de barrières. Aucune mesure. Je ne suis qu'émotion et instabilité. J'ai repensé à mes parents et à mon frère mort. À la Ligue des champions perdue en 91. Au départ de JPP. Aux phrases mortes de Barnabé. Au record de meurtres du livre de Nabil. C'est là que j'ai pris ma décision. Tuer. Tuer au plus vite. Tuer tout de suite !

« Puisque c'est ça, Bernadette, eh bien AUTANT SE SÉPARER ! » ai-je lancé sans trop y réfléchir. Bam, dans les dents ! Trop, c'est trop. Elle n'a rien vu venir, l'ingrate. Je m'en voulais déjà, mais dans ces cas-là, on veut faire bonne figure, on tient sa ligne de conduite. Il me fallait tuer, oui, tuer dans l'œuf cet amour naissant, avant qu'il ne me détruise à petit feu, que je le rumine une vie durant. J'ai saisi les rapiats au passage et je suis sorti de la camionnette sans me retourner, grand seigneur. Je ne voulais pas voir les larmes sur son si joli minois. Je ne voulais pas garder cette image en moi, de ma princesse, en pleurs, sur le seuil de chez elle. Sans le sou. Et sans réel amour.

Tout cela a duré vingt minutes. Les plus belles de ma vie. Je ne retiens que le meilleur. Vingt heures trente pétantes, je suis rentré à l'institut, tout auréolé de mon statut d'adulte. Une demi-heure à l'extérieur du bahut, ça avait de quoi attiser les foules. « Alors ? Raconte ! C'était... ? » m'a demandé Barnabé avant les autres. « Comme une deuxième Ligue des champions pour l'OM, avec un doublé de JPP ! » La classe.

Il ne sait pas, lui, que Jean-Pierre Papin avait déjà quitté l'équipe quand Marseille a gagné. Mais faut-il tout dire aux copains ? Après tout, laisser une part d'ombre, parfois, ça prolonge un peu plus le rêve. De Bernadette j'ai conservé le souvenir intact du grand amour, l'élégance de sa mise, son rire énigmatique, et les rapiats, repiqués dans le jardin de l'institut. Ça a bien pris, les plantes étaient toutes neuves. Comme elle. 

Celui



PEINE la porte de sa chambre refermée Michel se redressa dans son lit. Il s'assura que les pas de sa mère s'éloignaient dans le couloir avant de glisser une main dans le repli de son traversin.

Elle était toujours là.

Cette seule pensée l'apaisait. Il reposa la tête sur l'oreiller de plume en faisant rouler son trésor entre ses doigts. La garder fermement dans son poing. Pas besoin de lumière. Il savait exactement comment elle était.

Une bille parfaite, aucune aspérité à sa surface. Trop belle pour être jouée ! Il se demandait encore comment Simon avait osé l'emporter à l'école. À sa place, il l'aurait gardée précieusement, chez lui, dans sa collection. Et c'était précisément ce qu'il comptait faire. Elle avait un fond blanc comme du lait et des rayures irisées marron rappelant la robe d'un zèbre. Des comme ça, il n'en avait jamais vu. Ni personne à l'école d'ailleurs.

Lorsque Simon l'avait sortie de sa besace en cuir pour la montrer aux copains, cela avait créé un attroupement dans la cour. Mais il avait refusé de la jouer. « C'est mon père qui me l'a achetée, je la garde ! » À croire qu'il l'avait emportée uniquement pour leur faire envie...

Michel savait que ce qu'il avait fait était mal. Il avait fondu sur sa chaise lorsque Simon avait commencé à s'agiter après la récréation. « Où est-elle ? » criait-il en inspectant à quatre pattes les lattes du plancher. Et il fouillait et refouillait dans sa besace de cuir beige avec une mine désemparée. Les camarades l'aidèrent à chercher en attendant le maître, mais celui-ci intima le silence dès qu'il pénétra dans la classe et, devant l'agitation inhabituelle des élèves, leur commanda de recopier la liste complète des départements français, ainsi que leur préfecture. La tête de Simon disparut dans ses épaules. Michel garda un œil sur lui jusqu'à la fin de l'après-midi. Il avait hésité plusieurs fois, main dans sa poche, sur l'objet de convoitise, prêt à inventer n'importe quelle histoire. « Je l'ai retrouvée sous le platane » ou « elle a roulé sous le poêle, je l'ai récupérée avec un bâton ». Mais la tentation, trop forte, avait eu le dessus.

qui avait un trésor

Sa collection de billes, à lui, était ridicule. Ses parents n'avaient pas d'argent à gaspiller dans des choses inutiles. Tout à la maison devait être pratique, avoir une utilité, être râpé jusqu'à la corde, comme les vêtements rapiécés qu'il portait, saison après saison. Sa mère défaisait les ourlets des bas de pantalon pour les rallonger.

Sa première bille, c'était Dominique qui la lui avait donnée. Une vraiment pas belle, terreuse et bosselée comme le visage de son grand frère de 14 ans. Il la lui avait cédée comme on donne un os à ronger, « tiens, je n'en veux plus, je te la donne ». Mais toutes les autres, il les avait gagnées. Parce qu'il était TRÈS fort, lui, aux billes. Il n'avait pas son pareil pour donner la pichenette qu'il fallait, avec suffisamment de force mais pas trop, et remporter le pactole. Dominique s'en était mordu les doigts et, au bout de trois parties, avait refusé de jouer avec lui, en le traitant de tricheur. Mais tricheur, ça non ! Michel n'avait jamais triché.

Il avait beau fermer les yeux, il n'arrivait pas à dormir. Depuis le crucifix au-dessus de son lit, Jésus le regardait avec sévérité. Il plissait les paupières pour Lui faire croire qu'il dormait, mais le Seigneur continuait de le fixer. Il sait ce que j'ai fait, Lui. Il sait tout. C'est ce qu'a dit le curé dimanche dernier à l'église. « Vous devrez répondre de votre conduite auprès du Tout-puissant, pensez-y avant d'agir ! » En même temps, Simon n'avait qu'à pas l'apporter à l'école aussi ! Michel rabattit son oreiller sur son visage pour ne plus subir ce regard réprobateur.

Est-ce que les voleurs vont en enfer ? se demanda-t-il soudain. Il frissonna. Il n'avait pas envie d'aller en enfer. Le visage triste de Simon le hantait. Il n'aimait pas faire de la peine à un camarade. Lorsqu'il avait accidentellement fait tomber le fils du boulanger la semaine dernière, il s'était confondu en excuses devant ses larmes. Il aurait fait n'importe quoi pour le reconforter. Mais c'était dur de renoncer à cette petite merveille... Il la fit tourner encore entre le pouce et l'index. Comment la lui rendre maintenant, sans passer pour un voleur ? Sans se faire mal voir du maître et de tous les élèves ? Il commença à imaginer toute une série de mensonges pour couvrir son forfait. Mais c'était mal, ça aussi. Peut-être pourrait-il en parler à Maman ? Elle ne le gronderait pas. Mais elle le dirait sûrement à

Papa... Michel se retourna et serra fort la bille dans sa paume. Non, il devait s'en sortir tout seul...

Le lendemain, Michel arriva à l'école déterminé. Il prendrait Simon à part à la récréation, lui ferait ses excuses en le suppliant de n'en parler à personne.



Je suis actuellement sage-femme dans le sud de la France. Amoureuse des mots depuis l'enfance, il n'y a pas un moment de ma vie où l'écriture ait été absente. Les mots m'ont sauvée, les mots m'ont révélée. Écrire, c'est crier entre les lignes...

En 2015, j'ai remporté le concours de nouvelles de Pont-Saint-Esprit (30) et j'ai lancé mon deuxième roman, *Rien qu'un amour de jeunesse* en auto-édition sur la plateforme Lulu.com. L'an dernier, j'ai remporté le prix Lycéens de *L'encrier renversé*. Je participe régulièrement à des ateliers d'écriture et j'ai terminé un troisième roman qui, je l'espère, trouvera un éditeur bientôt.

Celui qui avait un trésor

Simon était un brave garçon, il tiendrait parole et ainsi Michel s'en sortirait sans trop de dégâts... Lorsque la cloche sonna, il fut étonné de ne pas voir Simon dans la cour, lui qui était toujours dans les premiers arrivés... Ses parents tenaient l'épicerie, rue de la République, et l'accompagnaient tous les deux chaque matin dès l'ouverture, avant d'aller au magasin. Il s'était fait beaucoup charrier avec ça...

À l'appel de son nom Simon n'était toujours pas là... L'instituteur fronça les sourcils, pas avec sévérité comme il le faisait quand on n'avait pas appris sa leçon, il fronça les sourcils différemment. Sans doute malade, pensa Michel. Pas de chance ! Cependant il ne parvint pas à se concentrer de la journée. Il caressait la bille à travers sa poche en se disant : « Encore un jour de plus à être propriétaire de cette merveille ! » Il ne fallait pas trop s'y habituer. Aussi, le soir venu, il renonça à la contempler comme il le faisait d'ordinaire. Mieux valait se préparer à la perdre.

Le jour suivant, Simon était toujours absent. Ce n'était pourtant pas la saison de la grippe, et les autres camarades commencèrent à se poser des questions. Jacques, le fils de l'instituteur, ne cacha pas son plaisir. Simon était un compétiteur important dans la course au tableau d'honneur et s'il prenait du retard, peut-être avait-il une chance d'accéder enfin à la première place... Dominique proposa au maître de lui porter ses leçons mais ce dernier l'en découragea. La fin de semaine arriva.

Michel commença à perdre le sommeil et faire des cauchemars. Des diables aux fourches pointues l'attiraient dans un chaudron bouillonnant... Dans sa prière du soir, il se surprit à demander le retour rapide de son camarade car il ne supportait plus la vue de cette bille qu'il n'avait pas méritée, cette bille qui appartenait à un autre. Elle lui brûlait les doigts.

Il trouvait les adultes bizarres. Maman marchait d'un pas plus rapide que d'habitude dans la rue et lui serrait la main plus fort. Avec papa, ils murmuraient dans la cuisine pour ne pas être entendus, ou s'interrompaient brutalement quand il arrivait dans la pièce. Est-ce qu'ils savaient ? Les gendarmes allaient-ils venir fouiller sa chambre à la recherche d'une preuve de son crime ? Même la concierge avait un drôle d'air... Elle ne traînait plus devant sa loge et ses géraniums manquaient d'eau.

Des rumeurs circulaient à l'école. On disait que Simon n'était pas le seul, que Samuel et Gabriel, les jumeaux, eux aussi avaient disparu. Et du côté des filles, Léa puis Myriam. Les histoires les plus farfelues se répandirent à propos d'un croque-mitaine qui s'attaquait aux enfants, et d'autres que Michel n'écoula pas. Il n'aimait pas écouter ça, ça lui fichait la chair

de poule. Simon allait revenir très vite, il le fallait. Il devait lui rendre sa bille.

L'année se termina.

Jacques eut droit au tableau d'honneur. Michel avait rangé la bille dans une ancienne boîte de sablés bretons, avec ses cyclistes du Tour de France. Il ne voulait plus la voir. Elle le narguait, lui rappelait sa faiblesse passagère et le châtement divin qui l'attendait probablement.

N'y tenant plus, le dernier jour d'école, il se résolut à aller trouver l'instituteur. Peut-être qu'il savait quelque chose, lui... Puisqu'il avait renoncé depuis plusieurs semaines à héler le nom de Simon au moment de l'appel.

L'air penaud, il s'avança jusqu'au bureau, mordillant sa lèvre inférieure nerveusement.

— Qu'est-ce que tu veux, Michel ?

— Monsieur, je me demandais si vous saviez où est parti Simon...

L'instituteur parut embarrassé par la question. Il se racla la gorge et posa le crayon de bois qu'il tenait.

— Pourquoi me demandes-tu cela ?

— Oh ! Pour rien... Enfin... C'est que je voulais lui rendre quelque chose... Vous sauriez où je pourrais lui écrire peut-être...

L'adulte se leva pour venir à sa hauteur et l'empoigna par l'épaule. Un geste enveloppant mais ferme. Il avait une lueur triste dans le regard.

— Simon est parti... Ailleurs... Quelque part où il est en sécurité avec sa famille. Ne t'en fais pas pour lui. Je suis sûr qu'il sera là pour la rentrée...

Michel avait demandé une enveloppe à ses parents. Il avait été étonné de recevoir une réponse positive de leur part. Lorsqu'il avait expliqué vouloir écrire à son ami Simon, quelque chose dans leur attitude avait changé. Maman avait sorti d'un tiroir une belle enveloppe blanche, rectangulaire, un peu fine. C'est la dernière, prends-en soin.

Il avait glissé la bille dedans et bien léché les bords en s'assurant qu'ils ne s'ouvriraient pas avec les manipulations. De sa plus belle écriture il avait écrit « Simon Lévine » et pour seule adresse : « Ailleurs ». Il l'avait regardée disparaître dans la bouche béante de la boîte postale, avec un pincement au cœur.

Au fond il l'aimait bien, Simon ; c'était le seul à être venu vers lui quand les autres s'étaient moqués de ses vêtements reprisés en plusieurs endroits. Il l'avait pris à part en lui disant :

« C'est pas grave... Regarde ! Moi aussi j'ai une pièce... Et j'ai même pas pu la choisir ! », et il avait écarté le revers de son manteau pour lui montrer une jolie étoile jaune en faisant la moue.

Bénédicte Fossey

Bingo

LDORT ENCORE, de ce sommeil paisible qui lisse tout. Ses lèvres esquissent même un sourire. Il semble heureux dans ce rêve où je ne peux pas l'atteindre.

Du pied j'entrouvre le rideau pour qu'il ait le soleil dans les yeux. Il grogne, cligne, vient se coller — faire le plein comme il dit. Je me laisse enlacer, membres mous, une algue. Pendant qu'il ronronne à mon oreille, je pense aux mille et une choses que j'aurais dû faire hier, avant-hier, avant avant, et le repousse, pressée de rattraper ce temps perdu. Un thé et je m'y mets.

— Tu prépares le p'tit déj' ?

— Si tu m'embrasses...

Le négoce commence.

Un baiser dans le cou pour éviter sa bouche — depuis qu'il ne fume plus il a mauvaise haleine —, enfin il se lève et je peux occuper tout l'espace, ce que je ne fais jamais lorsque je dors seule. Entre des draps froids, je me sens comme dans un cercueil.

Je l'entends soulever la lunette des chiottes, pisser en pointillés — la prostate, j'en suis sûre.

Avant il pissait dru sans en mettre à côté. Si encore il essayait.

Il descend, je compte les marches. À la dernière j'ouvre la fenêtre en grand. Comme chaque matin j'oublierai de la refermer, comme chaque matin il se plaindra : on est obligé de se les cailler ?

À pleins poumons j'aspire la fraîcheur bleue d'avril, m'emplis de cette énergie printanière. J'ai des ailes, vais nettoyer la cour, planter des fleurs, masquer de joli le fiasco de nos vies ; me mettre au yoga, aux amandes, à la clope électronique. Arrêter de boire.

Avant, il nous fallait une occasion particulière pour en déboucher une. Maintenant l'occasion, c'est 19 heures, le glouglou du cubi dans les verres sonnait l'angélus. Chacun devant son écran on picole, lui en bas, moi en haut, attendant qu'il m'appelle pour manger.

Il dit qu'il aime cuisiner, il a surtout peur de manquer, ce qui est le cas quand c'est moi, mais c'est rare, qui me mets aux fourneaux.

— Chatoune...

— J'arrive.

France Info et son chapelet de catastrophes résonne sur le palier. Le chien a encore pissé, ça sent jusqu'en haut des marches.

Insensible à l'odeur, il suce, le regard dans le vague, sa tartine détrempée de café. Même frais, le pain est encore trop dur pour ses dents déchaussées.

Couché contre le canapé, Bingo amorce un battement de queue en me voyant. Le souvenir de ces jours pas si lointains où il me faisait fête, jetant ses deux pattes sur mes épaules, me fout le bourdon.

— T'as bien dormi ?

— Non.

Il me tend la bouilloire, je verse l'eau frémissante sur le sachet qui sombre au fond du bol. Vingt-quatre ans de naufrage, je devrais peut-être me remettre au cacao.

Sa main cherche ma peau sous la djellaba, j'esquive, une goutte brûlante gicle sur ma cuisse.

— Aïe ! Fais gaffe, merde !

— Pardon.

Je me tourne vers Bingo. Le chien est le meilleur ami de l'homme qui ne veut pas parler.

— Viens, mon copain, viens dire bonjour !

Dans l'œil bleui par la cataracte passe un éclair. J'agite un quignon vers le museau amorphe.

— Allez, mon gros ! Un p'tit effort...

— Laisse-le, tu vois pas qu'il est mal !

Bien sûr que si, je vois, je ne vois même que ça.

Pattes raides, arrière-train bloqué, vessie en roue libre, le chien se traîne jusqu'à moi.

Je jubile, le regarde engloutir son croûton, réclamer du rabe à coups de truffe impatients sur ma jambe.

— Arrête ton cirque, merde. En plus ça schlingue.

Il gueule pour ne pas pleurer : ce vieux compagnon lui est plus cher qu'un frère.

Il aime les chiens depuis toujours. Ils l'ont consolé de son enfance où personne n'écoutait personne.

Je me souviens de ce dimanche où il m'avait traînée à la SPA. Juste pour voir.

Quand on est passés devant sa cage, Bingo a remué la queue. C'est un signe, il m'a dit. Je lui ai fait confiance. Je n'avais jamais eu de chien, ni de bête à moi. Les vaches, veaux, poules et lapins que mes parents élevaient finissaient dans nos assiettes, à quoi bon s'y attacher ?

On est repartis avec, contents comme des gosses devant un nouveau jouet. Le lendemain, seule avec lui, je faisais moins la fière. Muscles bandés, oreilles dressées, babines retroussées, il me fixait, réveillant mes cauchemars d'enfant, peuplés de loups. Il m'a fallu un certain temps pour comprendre qu'il souriait.

Bingo

J'ai tout fait ensuite pour que Bingo s'attache plus à moi qu'à lui : joué avec durant des heures, permis en son absence ce qu'il lui interdisait, le canapé, notre lit, le gras du jambon... Ça n'a pas marché. L'entêté manifestait une égale affection pour nous deux. J'ai fini par m'en contenter. Cet animal m'était devenu précieux. Souvent on m'arrêtait dans la rue pour me dire qu'il était beau, sage, bien élevé. Dans le miroir doré de ses pupilles, je devenais quelqu'un d'autre. Bingo me rendait aimable.

— Quoi, il va crever, je peux bien le gâter un peu !

Le chien se couche à mes pieds, truffe entre les pattes, paupières en mode veille.

Je suis aux anges ou presque. C'est vrai qu'il pue, une infection.

— T'es contente, t'as ce que tu voulais ?

— Tes crises de jalousie là, ça va !

Je claque la porte vitrée séparant la pièce à vivre du couloir qui nous sert de cuisine. Un jour c'est sûr, le carreau pétera.

Saint-Marc, Javel, huile essentielle d'orange. La mousse déborde du seau, comme la rage de mon cœur.

Je me venge, attaquant à coups de serpillière ses pieds nus sous la chaise.

— Ho, tu t'calmes !

— Putain de clebs ! J'le savais...

— La ferme !

Son poing sur la table fait tanguer le café dans le bol.

Il monte. Pour ne pas me le mettre dans la gueule, j' imagine. J'ai froid, me réfugie à la cuisine. Dans les assiettes empilées, les cicatrices du dîner.

Le lave-vaisselle est une arnaque. Soit on s'échine à le remplir pour le faire tourner illico, soit il faut relaver derrière. La vie est une arnaque.

Le museau de Bingo embue de compassion l'autre côté du carreau. Il est trop tard quand je comprends : le chien est en train de piétiner sa merde.

Il dort, lèvres crispées, poings serrés, un vieux petit garçon se défendant de la nuit, mais ça ne m'attendrit plus.

Que sommes-nous devenus ?

Je me revois, derrière la porte du studio place des Fêtes, guettant l'ascenseur, ventre affamé, prête à tuer quiconque le retarderait d'être en moi.

Pas besoin de regarder le réveil, au branle-bas des voisins je sais qu'il est l'heure de l'école. Ils sont cinq enfants. Antillais, beaux, débordants de vie. Kaïs, le plus jeune, vient presque tous les jours chez nous. On joue à la bataille, à cache-cache, aux pompiers, à Spider-Man... Quand j'en ai marre, je le renvoie chez lui sous prétexte qu'il est tard ou que j'ai du travail.

Quelle mère aurais-je été ?

Je me revois sur la table d'examen, pieds à l'étrier, tentant de me détendre comme l'ordonnait le professeur Weber, pendant que ses doigts émérites fourrageaient mes ovaires.

— Tout est normal. Un petit traitement hormonal devrait suffire. Si toutefois ça ne marchait pas, revenez me voir.

Il m'a raccompagnée à la porte, tendu une main molle. Au revoir, chère madame.

Chère, à 150 euros la consultation, c'était le moins que je puisse être. Weber, notre dernier recours. Sur les conseils de ma mère, j'avais consulté le père Boulin, sacristain et rebouteux à ses heures perdues. Il avait réglé ses problèmes de hanches, fait passer le zona de mon frère, et remis sur pattes une vache que le véto disait foutue. On lui donnait « à gré » comme indiquait d'une écriture maladroite la pancarte posée sur les deux planches qui lui servaient de bureau. Tandis que ses doigts roses et potelés, joints au-dessus de mon utérus, imploraient saints et anges, je me demandais si le Ciel avait des yeux et les prières un prix. Dans le doute, j'avais été large.

Le sang était revenu, aussi régulier qu'une marée.

Il y a deux ans, ma mère a été appelée à la barre comme témoin. Ce serviteur de Dieu aimait d'un peu trop près les petits garçons. Elle n'a rien dit contre lui. On n'enfonçait pas quelqu'un qui vous a soulagé.

Entre-temps, j'ai essayé le chiropracteur recommandé par l'amie d'une amie que les médecins disaient stérile, et qui était tombée enceinte un mois après, la naturopathe et ses repas de moineau (huit mois de graines et gras végétal, sans une goutte de vin pour égayer), la position des trois coussins, préconisée par mon cousin — grâce à ça, ils avaient eu deux gosses avec sa femme. Sans succès.

Les hormones du professeur Weber n'ont rien donné d'autre que trois kilos de gras dont je ne me suis jamais débarrassée. Quand je suis retournée le voir, il a parlé de FIV, je n'ai pas repris rendez-vous.

J'aurais peut-être dû.

Je me lève, évitant les lattes qui craquent, ma gueule dévastée dans la glace de la salle de bain, la perspective des heures à tuer avant le premier verre.

Que sommes-nous devenus ?

Petite, je punaisais des cartes du monde sur les murs de ma chambre. Je rêvais de voyages, d'une vie tenant dans une valise, de présent sans lendemains chagrins... Je serais la revanche de ma mère qui ne s'autorisait à être heureuse que par inadvertance, quand elle ne pouvait pas faire autrement.

J'avais cru reconnaître en lui cette légèreté obstinée que je quêtais. Il était le musicien, l'artiste, celui qui osait dire non au chemin tracé, ma rébellion par

Biographie de l'auteure

Bénédicte Fossey, 53 ans, Maisons-Alfort (94).

procuration. Entre ses bras je touchais le lointain, je n'avais besoin de rien. Juste qu'il soit à moi.

Il l'est.

Obtenir ce qu'on désire est le contraire de l'accomplissement. Un fardeau, un poids mort qui décourage de vouloir autre chose. Parfois, quand je vais chercher le pain, j' imagine ne jamais revenir, l'abandonner, lui et le reste, pour repartir à zéro. Toujours je reviens. Ne compter que sur soi pour être libre, je n'en suis pas capable.

Il est 9 heures. Hier soir, vendredi, on n'a rien fait, j'étais trop naze. J'ai dormi, pourtant je me sens toujours aussi fatiguée.

J'en ai assez.

Bingo a chié, pissé partout, et son regard plein d'amour ne suffit plus à l'excuser.

Maître et chien, pareil et même, me font croire que je tiens la laisse. Ils sont de mèche, se concertent en loucedé pour faire de moi une esclave consentante. Je paye pour deux parce que j'ai la « chance » d'avoir un salaire mais je dois en plus ramasser les merdes que son clebs ne parvient plus à contenir.

Ça ne peut plus durer.

J'ignore le battement de queue sur le parquet, ses gémissements de bête abandonnée quand, bol de thé à la main, portable dans l'autre, je sors dans la cour que je n'ai pas rangée, où je n'ai rien planté.

Tous les véto sont en vacances. Le premier rendez-vous que je décroche est fin septembre. Je ne tiendrai pas jusque-là.

L'odeur de la viande rissolant dans les oignons l'a réveillé.

— J'adore quand tu cuisines...

Il se colle, je l'embrasse avec la langue, le sens bander dans mon dos. Depuis quand je n'ai pas eu envie ? Je me reprends, les oignons crament.

Je rajoute les tomates que j'ai pris soin d'éplucher. De l'ail, de la coriandre, du cumin et du poivre, beaucoup de poivre.

— Ça sent terrible, tu sais que quand tu veux, t'assures ? Et si je nous prenais une bonne bouteille pour accompagner ce festin ?

Ce sourire. Si j'étais calligraphe, c'est ce trait que je tenterais de reproduire pour exprimer le bonheur.

Je pleure, à cause des oignons. Me serre contre ce corps qui épouse si parfaitement le mien. Comblée. Désespérée.

— Bonne idée, mon amour...

Mobilisant ce qui lui reste de forces, Bingo vient s'intercaler entre nous, réclamer son dû de caresses. Tout à l'heure, je l'ai lavé, traîné sous le jet, aspergé d'huile

essentielle. Il sent encore l'orange. Je sais qu'après je ne pourrai plus en manger, mais pour l'instant, je me repais. Se dire que cet instant est le dernier est peut-être le secret.

C'était vraiment une belle journée. On a fait l'amour et j'ai joui en même temps. Il a acheté un magnum de pommar, mon vin préféré, nettoyé les déjections du chien, qui étrangement s'est plus contenu que d'habitude, allumé les bougies.

Je suis perdue, j'ai envie de vomir, de tout lui avouer.

Il met les boulettes à réchauffer, me parle de son prochain concert. Je n'entends que le frottois de la cuiller en bois contre les parois du wok, redoute le moment où il la portera à ses lèvres pour goûter.

Je me jette sur lui, juste avant qu'elle ne franchisse sa bouche.

— Qu'est-ce qui te prend, ça va pas !

— Si on allait au resto, c'est moi qui rince.

— Pourquoi ? On est bien là, tous les deux...

— S'il te plaît, j'ai envie de prendre l'air, voir du monde.

— Et moi j'ai envie de tes boulettes.

Je chatoune contre lui, lui ôte la cuiller des mains, la repose dans la poêle.

— On s'en fout des boulettes, elles seront encore meilleures demain...

— Et le vin. Il m'a coûté une blinde.

— Comme ça, il aura le temps de chambrer...

Il soupire, je m'engouffre dans la brèche.

— En rentrant, je te refais l'amour.

— Alors...

Le « Petit Balthazar » est fermé, et le chinois désert. On se rabat sur l'italien, parce qu'ils ont une grande terrasse.

La pizza est dégueulasse. À côté de nous, un couple et deux moufflets qui n'arrêtent pas de se chamailler.

— Regarde à quoi on a échappé.

Ça ne le fait pas rire. Je commande un quatrième pichet de rosé pour digérer, le sermonne quand, pour couper court au silence, il consulte ses alertes Facebook.

Que sommes-nous devenus ?

Quatre-vingt-dix-sept euros cinquante, et une grappa diluée généreusement offerte par la maison.

Je titube, il me soutient. J'irais bien m'allonger sur les bords de Marne, attendre que passe une étoile filante, c'est la saison, pour faire un vœu, mais je ne sais plus ce

Bingo

que je veux. Alors on rentre.

Bingo s'est de nouveau répandu.

— Ça va, y en a que sur son tapis. Je m'en occupe.

Je sais pourquoi il fait ça, mais je n'ai plus envie, plus du tout.

Le chien pourrait en avoir mis partout, je m'en fous. Affalée sur le canap', j'ai atteint l'envers du nirvāna. Je n'irai pas plus loin.

Il met la couverture souillée dehors, étend une serviette propre dans la niche, essuie à tendres coups de lingette le pelage imprégné.

Ces attentions, au lieu de me rassurer — ce qu'il fait pour Bingo, sans doute le ferait-il pour moi — m'exaspèrent.

Je ne veux pas vieillir. Pas comme ça, ni avec lui qui me connaît si bien.

— J'ai la dalle encore, pas toi ?

— Non. Pas après ma pizza et les trois quarts de la tienne.

— Allez, pour goûter.

— J'ai plus faim, j'te dis. Et puis... tu m'avais pas promis quelque chose ?

On y est.

— Il est tôt, on n'est pas des poules. Viens, on boit un coup, on grignote et je te fais la totale.

En prenant les verres sur l'étagère, je me cogne, même pas mal.

— On va pas attaquer le pommard maintenant, c'est du gâchis. T'es déjà bourrée.

— Et toi t'es rabat-joie. Putain, je veux juste boire un coup, un bon coup pour une fois. Pour fêter...

— Fêter quoi ?

Ce ton glacé, ce visage fermé... Il n'est pas dupe, jusqu'à quel point ?

Je me colle à lui, sensation d'être du chocolat fondu sur du marbre, ne pas durcir, surtout ne pas.

— C'était bien, ce matin. C'était encore bien, après vingt-quatre ans ça vaut bien un petit verre !

Je perçois la détente, un début d'abandon. J'insiste, m'incruste, mon sexe quêtant le sien qui frémit.

Il m'enlace, m'embrasse, j'esquive. Mes doigts dérapent sur le magnum qui se renverse sur le plan de travail, ruisselle sur le parquet ; j' imagine les lattes, habituées à la pisserie, pour elles, ça doit être Noël. Je ris.

La bouteille est à moitié vide quand il la rattrape.

— J'en étais sûr. T'es vraiment trop conne !

— Pas grave. Regarde, tout n'est pas perdu.

Je m'agenouille pour laper le bourgogne. Sur mes papilles cet arrière-goût de poussière, nos vies.

— Allez, viens trinquer. À nos amours !

Bingo, sans doute intrigué que je m'approprie sa posture, s'est levé. Clopin-clopan, il me rejoint. Je l'attrape par le cou.

— Ah ! mon gros toutou, toi au moins, tu me comprends. À ta santé, vieux chien...

Je pèse de tout mon poids pour lui fourrer la truffe dans le pinard, il m'échappe.

— Tu me dégoûtes...

— Toi aussi.

C'est le moment idéal pour abdiquer, se prendre dans les bras, nous pardonner nos faiblesses mutuelles et mettre un terme à cette croyance réciproque que l'autre les pallierait.

Il a envie de me tuer. Ça brille dans ses yeux comme lame au soleil et cette lueur me fait du bien. On n'est plus seuls, également coupables, on revit enfin.

Il détourne le regard en premier, quitte le ring, tête basse.

Compter les marches, chiffrer la distance qui nous sépare pour mesurer le soulagement, est devenu un tic.

Je me sers un verre, éteins la lumière. Ma vie « en rouge et noir », chanson débile de ma jeunesse, à la tienne, Jeanne.

Bingo pose sa vieille tête sur mes genoux, je plonge la mienne dans ses poils qui sentaient le pain d'épice avant la pisserie. Je devrais profiter de ce moment, déposer le wok devant lui, ultime offrande. Ses coups de museau feraient tanguer la poêle et je danserais au rythme de ce tam-tam mortuaire. Me priver de qui me fait encore un peu de bien, je n'ai plus le courage...

Jeter ma mixture de Blanche-Neige, j'y pense, mais la poubelle est pleine, comme moi.

Je ne sais plus comment j'ai fini, couchée, tout habillée, dans notre lit.

Je sais juste que j'ai une putain de gueule de bois. J'ai dormi avec mes baskets, l'autre côté du plumard est vide, il y a du monde en bas.

12 h 15 au réveil, je reconnais le rire de Kaïs, l'entends qui me réclame, et lui, qui répond tendrement : « Chut, elle dort, faut pas la réveiller. »

Je me lève parce que ce petit garçon est comme une source fraîche jaillissant au milieu de nous, une eau pure qui nous lave et nous révèle. Patience et bienveillance seront désormais mon mantra, mon horizon, ma promesse du jour.

Je rince à l'eau froide mes yeux pochés, maquille mes lèvres et mes joues de rose pour cet enfant.

Je voudrais être un ange, dans le miroir je croise une dinde à qui on aurait coupé les ailes.

Le regard de Kaïs s'illumine en me voyant, ça vaut tous les Aspégic du monde.

C'est alors que je remarque l'assiette, posée devant lui, et son sourire, rougi de sauce tomate et de mort-aux-rats.



Réunion de famille

LORSQUE PIOTR TIMONSHENKO refit surface, une douleur lancinante lui vrillait les tempes. Petit animal féroce prisonnier de son crâne, le mal dévorait son cerveau, disloquait ses sens et anéantisait sa pensée. Ruisselant du plafond richement mouluré, les pendeloques cristallines d'un lustre vénitien dardaient sur l'homme leurs traits de lumière, martyrisant ses yeux et transperçant ses orbites. Des limbes où sa conscience luttait pour ne pas sombrer, Piotr percevait les notes boisées d'un parfum d'ambiance mêlées au souffle capiteux d'une fragrance féminine.

Une longue succession de spasmes lui ravagea les entrailles et, à chaque contraction, une souffrance indicible déferlait dans ses chairs. Son esprit s'arracha au chaos. Le blanc immaculé du plafond s'abattit sur lui et son mal de tête redoubla. Un liquide amer reflua de son estomac, incendiant tout sur son passage. Son regard inquisiteur examinait le moindre détail. Il tendait l'oreille, à l'affût de sons rassurants, de voix familières, mais le silence assourdissant ne lui était d'aucun secours. Où se trouvait-il ? Comment était-il arrivé là ? Il interrogeait sa mémoire, mais indifférente, elle refusait de répondre à ses supplices.

Piotr cherchait à comprendre, mais réfléchir l'épuisait. Quelle marée l'avait poussé jusqu'à cet incertain rivage avant de l'y abandonner, comme une tortue échouée sur le dos ? Il grelottait, un fourmillement suspect envahissait ses membres. Une puissance invisible rôdait autour de lui, il devinait sa présence, percevait sa menace.

Piotr devait se sortir de là. Il fallait qu'il se lève, mais il se sentait si las. Il tenta de rassembler ses forces, de contracter ses muscles, de relever la tête, de basculer sur le côté. Il aurait aimé s'asseoir, embrasser du regard le décor qui l'entourait, mais son corps n'obéissait pas. Il essaya et essaya encore, sans succès, cherchant à se libérer d'entraves que pourtant il ne percevait pas. L'angoisse le tenaillait, la panique se déversait en longues décharges dans son sang. Il voulait crier, hurler, appeler à l'aide, mais aucun son ne sortait de sa bouche désespérément close.

Le silence lui fit l'effet d'une douche froide. Il était paralysé, seules ses paupières se pliaient encore à sa volonté. Il respirait aussi, mais avec autant de difficulté

que le jour où les frères Markov l'avaient serré dans le terrain vague derrière la station-service et qu'après l'avoir mis à terre le gros Bogdan s'était affalé sur sa poitrine. Et puis il y avait cette douleur qui irradiait de son bras coincé sous lui.

Des images éparses traversaient son esprit et s'emparaient sur le marbre froid de sa mémoire. Couverte d'un épais manteau neigeux, Courchevel se prélassait sous le ciel d'un bleu hivernal. Piotr se revoyait assis à la terrasse du « Schuss Café » en compagnie de Youri et de Pavlo. Il croyait presque sentir la chaleur du soleil sur son visage.

Dans la station des Trois-Vallées, la saison touristique battait son plein. Une clientèle aussi aisée que cosmopolite prenait d'assaut boutiques et restaurants, et au pied des pistes, une foule bigarrée s'agglutinait près des remontées mécaniques. Piotr se rappelait avoir aperçu Nadejda et les garçons, silhouettes emmitouflées qui se pressaient autour de la combinaison rouge d'un moniteur de ski.

De son côté, il profitait d'une journée en compagnie de ses deux associés, une parenthèse entre hommes qui avait commencé sur le coup de midi autour de zakouski arrosés de vodka ukrainienne. Piotr saliva à l'évocation de la Nemiroff, au souvenir de ses arômes de piment et de miel qui relevaient les notes sucrées-salées des harengs, du caviar d'aubergine et des *malossols*. Au réalisme du plan fixe que lui rejouait sa mémoire se mêlait l'intuition que sa présence dans la station savoyarde ne devait rien au hasard. Certes, ses palaces luxueux offraient un cadre idéal pour des fêtes de fin d'année en famille, mais ils auraient tout aussi bien pu passer Noël aux Maldives ou à Saint-Pétersbourg. L'impression se muait en certitude. Piotr et ses acolytes avaient rejoint Courchevel pour rencontrer un de ces apparatus bon teint reconvertis en barons de l'affairisme postsoviétique. Aux premiers flocons de neige, les résidences de prestige qui s'égaillaient dans les vallées voisines accueillèrent la faune interlope des « novaritchs », transformant la Tarentaise en quartier général officieux.

Piotr bouillonnait. Des flashes insaisissables se succédaient, quand une nouvelle image se figea. Atablés au soleil, les trois partenaires dégustaient un bortsch

Réunion de famille

en compagnie d'un quatrième convive. En dépit de ses efforts, Piotr ne parvenait pas à se souvenir de son nom ou de la raison pour laquelle il les avait rejoints. Par contre, il n'était pas près d'oublier ce garçon âgé d'à peine 20 ans qui parlait ukrainien avec une pointe d'accent russe. Il possédait un nez fin qui divisait son long visage ovale à la mâchoire carrée, une épaisse tignasse blonde sous laquelle brillaient des yeux d'un bleu inquiétant et ce je ne sais quoi dans sa façon de se tenir qui rappelait à Piotr le jeune homme qu'il avait été, deux décennies plus tôt.

Ils mangeaient, buvaient et riaient fort quand l'inconnu leur avait proposé de finir la journée dans un refuge de haute montagne, un endroit extraordinaire situé dans un coin isolé de la Suisse toute proche, un établissement spécialement conçu pour les plaisirs masculins. Les prunelles scintillantes, il leur avait décrit les charmes du lieu avec une telle exaltation qu'il avait éveillé chez ses compères des appétits qui avaient bientôt exigé d'être satisfaits.

Bien qu'il fût toujours incapable de bouger, Piotr se sentait mieux. Le malaise qu'il avait ressenti à son réveil se dissipait, son cerveau sortait des brumes et peu à peu ses pensées retrouvaient leur fluidité. Les événements de la soirée émergeaient du néant et s'agençaient de façon claire dans son esprit.

Ils avaient rejoint l'héliport dans la Jeep de Pavlo et après une demi-heure de vol au-dessus des crêtes qui séparaient la France et la Suisse, une bâtisse accrochée au flanc de la montagne leur était apparue. Flanqué d'une surface circulaire où l'aéronef les avait déposés, l'immense chalet de pierre et de bois dominait la vallée.

Chaque fibre de sa chair se souvenait de la douce chaleur des cheminées, de l'odeur subtile du mélèze, de la lumière diffuse qui éclairait le chêne sombre des parquets et le schiste des murs, des tapis épais, des tentures chamarrées, des meubles aux formes géométriques et du contact froid des canapés recouverts de cuir immaculé. Dans ce décor accueillant qui invitait à la détente, s'affairaient les plus belles filles que Piotr eût jamais croisées. Aux petits soins pour leurs hôtes, elles les escortaient dans le dédale des couloirs qui desservaient vestiaires, sauna, restaurant et autres salons très privés.

Piotr se revoyait assis dans un confortable fauteuil au milieu d'un bar à l'ambiance feutrée. Vêtu d'une serviette blanche ceinte autour de ses reins, il se régala du caviar et des blinis posés sur la table basse qui lui faisait face. Un champagne hors de prix coulait à

flots et l'enivrait aussi sûrement que les effluves capiteux des belles de jour éblouissantes qui allaient et venaient. Elles étaient brunes, blondes ou rousses, grandes ou petites, sveltes ou plantureuses, toutes plus excitantes les unes que les autres pour qui appréciait leurs beautés typées.

Elle était installée au comptoir lorsque Piotr l'avait aperçue. Perchée sur un tabouret, elle le fixait de ses yeux d'émeraude. La trentaine flamboyante, elle portait un fourreau taillé dans une splendide soie chocolat qui soulignait sa silhouette athlétique et dévoilait la peau laiteuse de ses épaules. D'un bel auburn, ses cheveux bouclés descendaient en cascade jusqu'au milieu de son dos. Une frange longue et effilée dissimulait son front.

Elle était magnifique. Jamais Piotr n'avait croisé femme aussi désirable. Ou si, peut-être une fois, dans sa jeunesse, la fille des gardiens de la HLM miteuse où il avait grandi. Elles avaient en commun la délicatesse des formes, l'élégance des postures, la grâce des mouvements, l'ovale noble du visage et un grain de beauté accroché à la commissure de lèvres sensuelles. Mais la comparaison s'arrêtait là. L'une était un petit oiseau aux fins cheveux blonds et au regard délavé qui donnait envie de le protéger, l'autre était une tigresse aux pattes de velours qu'on devinait prête à sortir ses griffes, un fruit mûr gorgé de sucre qu'on rêvait de dévorer. Piotr n'avait pas hésité une seconde, il s'était levé et l'avait rejointe près du comptoir. En s'approchant, il s'était laissé envoûter par son parfum, le même parfum que celui qu'il avait senti quelques minutes plus tôt en reprenant connaissance.

Étendue sur une exubérante méridienne recouverte de satin cramoisi, Mariya contemplait son œuvre. Plus exactement, elle contemplait l'œuvre de Fiona, un personnage de femme fatale qu'elle avait créé et patiemment peaufiné. Elle sourit d'aise et s'étira, élevant au-dessus d'elle ses longs bras nus qui traçaient dans l'air de folles arabesques. Son regard gourmand parcourait l'espace, se posant parfois sur un de ces détails qui l'avaient séduite lors de sa première visite. Sitôt franchi le seuil de la vaste chambre, elle avait eu le coup de foudre pour son décor baroque, ses meubles tarabiscotés, ses dorures, ses tissus précieux, sans parler du lit *king size*, idéal pour accueillir tous les jeux, tous les plaisirs et tous leurs débordements.

Les lèvres de Mariya s'arquèrent un peu plus à la vue de la masse informe qui reposait sur le taffetas sang et or du couvre-lit. L'affaire n'avait pas traîné. Elle lui avait proposé un verre, il l'avait bu cul sec puis avait bondi sur la couche, sautant sur le matelas comme sur un trampoline, poussant des cris obscènes,

faisant virevolter au-dessus de sa tête la serviette qui, quelques instants plus tôt, dissimulait le bas de son corps. Après une trentaine de secondes de cette danse effrénée — une minute tout au plus —, il avait ralenti, titubé. Un éclair d'incompréhension avait traversé ses prunelles puis il s'était immobilisé avant de s'effondrer lourdement. Et maintenant, il était étendu comme il était tombé, sur le dos, l'échine presque droite, les membres en vrac, un bras tordu coincé sous lui dont l'épaule semblait presque démise. Avec une délectation sadique qu'elle ne se connaissait pas, Mariya n'en finissait pas de se rejouer cette scène qui aurait pu servir de modèle à une allégorie de la vulgarité. Privée de toute volonté, pensa-t-elle, la plus féroce des brutes n'est rien d'autre qu'un tas de viande inerte.

Mariya se redressa. Elle tendit la main vers le guéridon qui jouxtait la méridienne. Sur le plateau marqué se côtoyaient un paquet de Marlboro, un Zippo doré au fin décor floral, une boîte de pastilles Vichy et un flacon à demi rempli d'un liquide jaune flanqué d'un compte-gouttes. Elle sortit un bonbon de son emballage et alluma une cigarette. Elle adorait le mélange des saveurs de la menthe et du tabac blond. Elle ne fumait plus depuis longtemps, mais la veille, l'envie d'en griller une lui était revenue. Alors que des volutes blanches s'échappaient de sa bouche, elle faisait claquer nerveusement le couvercle du briquet. Ses yeux allaient et venaient fébrilement de la fiole à la pipette au bout de laquelle perlait une goutte dorée. Elle n'éprouvait pas de remords, non, mais planifier la mort d'un homme était une chose, passer à l'acte en était une autre.

Pour mener à bien son projet, Mariya avait choisi Courchevel, le rendez-vous des mafias rouges, l'épicentre hivernal de leur sale business, le théâtre idéal pour l'unique représentation du drame qu'elle rêvait de mettre en scène. Elle connaissait bien ce milieu. Elle y avait ses affinités, ses amitiés, ses réseaux et elle n'ignorait rien de ses petits secrets et de ses mauvaises manières. Elle y avait tant d'obligés qu'elle n'avait eu aucun mal à obtenir l'aide dont elle avait besoin. Tous ceux qu'elle avait sollicités s'étaient exécutés avec d'autant plus de diligence qu'elle avait su donner à chacune de ses requêtes un parfum d'innocent mystère. Disposer d'une suite au « Palais des Cimes », le lieu de débauche favori des aristocrates du crime organisé ? Quoi de plus naturel ? Des invitations au Noël orthodoxe d'un parrain respecté ? Aucun problème, à qui devait-on les envoyer ? Attirer Piotr jusqu'à ce coin retiré des Alpes suisses avait exigé de la persévérance, mais s'était révélé plus aisé qu'elle ne l'aurait cru, et quand l'Alouette s'était posée à quelques mètres de son balcon, elle avait senti le vent de la victoire se lever.



Biographie de l'auteure

D.R.

Patricia Portmann a vu le jour à la fin du baby-boom et a grandi entre sa Picardie natale et le Sud-Ouest où elle a quelques racines. Après des études scientifiques, elle s'installe en Île-de-France pour y mener une existence banlieusarde.

Méломane, elle aime tous les voyages, ceux que l'on fait à pied, à cheval ou en voiture et ceux, immobiles, que l'on entreprend au fond d'un canapé, plongé dans un bon livre en compagnie d'un chat qui ronronne.

Elle apprécie tout ce qui est noir : le chocolat, le café, les polars et les dystopies. Elle adore créer des personnages infrequentables, explorer les passions tristes, sonder la folie, la lâcheté et le courage, inventer des histoires et chercher des mots pour les raconter.

Habituée des ateliers d'écriture virtuels, elle y fait ses premières armes. Prix Thierry-Jonquet 2017, elle est l'auteur de nouvelles dont certaines ont été publiées en recueil ou en revue.

« La mue » (nouvelle lauréate du concours La Fureur du Noir/La Noiraude) publiée dans *Dur(e)s à cuire !* (recueil), éd. Terre de brume, 2015 ; « Femmes de réconfort » (nouvelle lauréate du concours de nouvelles policières de Bessancourt [95]) publiée dans *Le polar... Là-bas* (recueil), éd. Valhermeil, 2016 ; « Idée fixe » (nouvelle lauréate du concours de nouvelles policières de l'association Le 122), publiée dans *Polars et histoires de police*, éd. BOD, 2016 ; « Faux et usage de faux », prix Thierry-Jonquet de la nouvelle de l'association Toulouse-Polars du Sud, 2017 ; « Triangle » (nouvelle lauréate du concours Noires de Pau), publiée dans *Promesses* (recueil), association Noires de Pau, 2017 ; « Fils de chienne » (nouvelle lauréate du concours de la revue *Rue Saint Ambroise*), publiée dans *Rue Saint Ambroise*, n° 42, 2018.

Réunion de famille

Encore un effort, s'était-elle dit, et ce vent deviendrait tempête.

Elle avait attendu ce moment pour se préparer, par superstition, par crainte qu'un imprévu ne vienne gripper la belle mécanique qu'elle avait conçue. Elle avait pris son temps, se maquillant avec soin, revivifiant du bout des doigts ses boucles brun-roux, vérifiant que ses racines ne trahissaient pas sa couleur naturelle. Enfin, elle s'était habillée non sans s'être préalablement assurée — par habitude plus que par nécessité — que son corps était parfaitement épilé. Elle avait longuement contemplé son reflet dans la grande psyché, satisfaite de la magnifique robe de soie sombre qui moulait ses formes et dévoilait ses jambes.

Elle avait descendu avec nonchalance l'escalier qui menait au bar, chaloupant au rythme lent que lui imposaient ses escarpins vertigineux. L'après-midi avançant, la salle commençait à se remplir. Elle avait tout de suite repéré les trois hommes installés non loin de l'entrée. Ils s'empiffraient sans retenue, lampant de coûteux champagnes, riant grassement, attirant à eux les filles qui passaient à leur portée. Mariya n'avait eu aucun mal à reconnaître Piotr. Il avait vieilli, perdu quelques cheveux et pris un peu d'embonpoint, mais elle n'avait pas oublié son visage long au menton viril et ce regard glacial qui en avait liquéfié plus d'un.

Elle avait inspiré plusieurs fois, profondément, avant d'aller prendre place sur un des tabourets qui s'alignaient d'un bout à l'autre du comptoir. Elle s'était assise, croisant les jambes, s'accoudant sur le zinc, braquant ses yeux sur l'homme. Il n'avait pas tardé à la remarquer puis à la rejoindre, la démarche chancelante, la lippe torve et la prunelette lubrique. Il était bien trop imbibé d'alcool pour se livrer à un quelconque badinage et, le sentant vulnérable, Mariya s'était empressée de le ferrer. Sans détour, elle lui avait proposé de se retirer dans un endroit plus intime, et bientôt il gravissait derrière elle les marches du grand escalier qui menait à la suite. Elle voulait le piéger, elle l'avait piégé.

Mariya écrasa son mégot. Elle se leva et d'un pas assuré se dirigea vers Piotr. Elle ôta ses chaussures, posa un premier genou sur le lit et commença sa progression jusqu'au corps inerte. Arrivée à sa hauteur, elle l'enfourcha et s'assit sur son ventre, pesant de tout son poids, sans se soucier du bras tordu sous lui. Elle bascula vers l'avant, plaça ses mains de part et d'autre de son prisonnier et s'approcha suffisamment de son visage pour sentir son haleine empuantie. Elle planta son regard dans le sien et, à sa grande déception, ne trouva rien de ce qu'elle y cherchait. Elle n'y lisait ni colère, ni terreur, ni supplication. Les yeux qu'elle scrutait restaient vides, désespérément vides.

L'homme battit des paupières. La surprise transfigura Mariya. Ils allaient pouvoir communiquer. Ce serait sommaire sans doute, mais elle n'avait besoin de rien de plus.

— Tu m'entends, Piotr ? Tu m'entends, n'est-ce pas ? interrogea la jeune femme. Bien sûr que tu m'entends, poursuivit-elle, sans attendre. C'est exactement ce que m'a dit le Chimiste. Dix gouttes dans un verre de whisky et tu deviendrais aussi raide qu'un cadavre, mais parfaitement conscient. *Locked-in syndrome* il appelle ça. Et tu souffres, hein ? Ça, j'ai bien vérifié avec le Chimiste. Physiquement et psychologiquement, il me l'a assuré. Tu connais le Chimiste ? Tu sais ce qu'on raconte sur lui ? Qu'il a appris l'art d'empoisonner au goulag et qu'il expérimentait ses venins sur les *zeks*. Ce n'est pas une légende, je l'ai rencontré. Il a quitté l'armée et maintenant il vend ses services au plus offrant.

Piotr cligna frénétiquement des paupières, battant l'air de ses cils affolés.

— Alors Piotr, tu balises ? ironisa Mariya en esquissant un sourire satisfait. Tu peux, crois-moi. Au fait, tu m'as reconnue ? Non ? Allez, un petit effort.

Mariya marqua une pause, comme si elle attendait une réponse.

— Mariya. Ta petite fleur, l'amour de ta vie. Ne me dis pas que tu m'as oubliée ! railla-t-elle. Mariya, Odessa, la cité ouvrière. Vraiment, ça ne t'évoque rien ? J'habitais la loge des gardiens de l'escalier A et toi deux entrées plus loin. J'avais 16 ans et toi 18. Je te voyais tous les jours passer devant chez moi alors que j'aidais ma mère avant de partir pour le lycée. La rumeur te prêtait de mauvaises fréquentations et beaucoup pensaient que tu finirais mal. Mais tu paraissais si différent des hommes de mon entourage qui trimaient dur et courbaient l'échine. Tu rayonnais, la Providence se montrait généreuse avec toi et rien ne semblait te résister...

Piotr cilla à un rythme effréné.

— ... Là, voilà, je vois que ça te revient. Mariya. Chaque fois que tu posais les yeux sur moi, mon cœur s'emballait. On flirtait sur fond d'immeubles sinistres et de façades pisseuses, tu me promettais la lune et je m'imaginai déjà échappant à la vie terne et sans joie qui m'attendait. Le dimanche, tu m'emmenais manger des glaces sur la plage d'Arkadia. On se baignait jusqu'au crépuscule et nous rentrions dans la voiture empruntée aux frères Markov. Tu passais tes soirées à leurs tables de jeu, tout le quartier racontait que tu perdais gros et que ça finirait mal. Mon père m'interdisait de te voir, et quand il a appris que j'étais enceinte, il m'a dérouillée jusqu'au sang avant de me séquestrer dans la cave. Nous avons projeté tant de

fois de quitter l'Ukraine pour un ailleurs idéal que cette grossesse me paraissait un signe prémonitoire. Je me suis enfuie en forçant le soupirail et j'ai couru chez les Markov. À bout de souffle, j'ai poussé la porte de leur tripot. L'air résonnait de cris et du fracas du mobilier qu'on bouscule. Près des tables de poker, tu gisais par terre, le visage en sang. Le bras levé, prêt à décocher ses coups, le gros Bogdan te menaçait et hurlait des « mon fric ! » à faire trembler les murs. Un de ses sbires m'a attrapée et jetée dans la réserve. Plus tard, les frères Markov m'ont annoncé que je devais travailler pour rembourser tes dettes et ils m'ont mise au dressage dans un bordel du port. Tu sais comment on casse les putes, Piotr ? Ensuite, ils m'ont envoyée à Moscou. Ils me trouvaient trop belle pour l'abattage, paraît-il. Ils me louaient à de riches clients et moi je remplissais mon carnet d'adresses. Je suis une femme pleine de ressources, et une fois réglés tes arriérés, j'ai fait mon trou dans ce milieu. Ce n'est pas vraiment la vie dont je rêvais, tu t'en doutes. Longtemps je t'ai cru mort. Tu imagines ma surprise lorsque j'ai appris que tu étais toujours des nôtres. Et tu imagines aussi ma fureur quand le gros Bogdan a craché le morceau.

Mariya ravala un sanglot, et pour la première fois Piotr ne broncha pas.

— Tu sais, reprit Mariya soudain possédée par une rage froide, il y a un truc que j'ai bien vérifié avec le Chimiste avant de lui verser une petite fortune pour sa potion magique. Le *Locked-in syndrome*, devine quoi ? C'est dé-fi-ni-tif. Tu ne reverras jamais tes potes qui s'arsouillent en bas, ni ta femme qui ne tardera pas à se consoler dans d'autres bras, ni tes gosses qui t'oublieront tout aussi vite que leur mère. Tu vas crever ici, Piotr, aujourd'hui ou demain, ou peut-être la semaine prochaine, de soif ou d'arrêt cardiaque, ou peut-être noyé dans tes propres sécrétions. Tu entends ta respiration ? Tu entends ce sifflement rauque ? Tu es déjà bien encombré. Et tu ne peux pas tousser.

Mariya se dégagea de sa posture qui devenait inconfortable, elle en avait fini avec lui. Elle se changea, rassembla ses quelques effets dans un sac et, s'appêtant à quitter les lieux, elle eut pour Piotr une dernière attention.

— Quel dommage que je ne puisse pas te tenir compagnie ! Nos hôtes vont bien s'occuper de toi et veilleront à ce que tu ne sois pas dérangé. Ils feront savoir que tu es retenu pour affaires chez quelqu'un de très important. Quand tu ne seras plus, ils prendront soin de tes restes et tu disparaîtras à jamais. Alors adieu.

Installée dans le salon VIP de l'aéroport de Genève, Mariya attendait sagement l'embarquement de son vol pour Moscou. Absorbée dans ses pensées, elle ne vit

pas le jeune homme prendre place à ses côtés.

— C'est fait ? questionna-t-il froidement, un soupçon d'irritation dans la voix.

— Mika ! se réjouit-elle en l'embrassant affectueusement.

— C'est fait ? répéta-t-il sur un ton peu amène, coupant court aux effusions.

— Mission accomplie ! Merci encore de m'avoir rendu ce service. T'es un génie. Sans toi, je ne sais pas comment j'aurais pu l'attirer au « Palais des Cimes ».

— Bon Dieu, Mariya, ne me demande plus jamais de tremper dans tes magouilles ! C'est la dernière fois, tu m'entends ? Et puis qu'est-ce que ce type a bien pu faire pour que tu lui en veuilles à ce point ? Tu comptes me le dire un jour ?

— Il m'a vendue à un proxénète pour éponger ses dettes de jeu. J'avais 16 ans, j'étais enceinte et il m'a négociée comme un maquignon l'aurait fait pour une vache pleine, et quand mon enfant est né, il a été vendu à son tour à un couple fortuné en mal d'héritier.

— Et c'était qui exactement pour toi ce Piotr Timonshenko ?

— Ton père. Et puis arrête de m'appeler Mariya. Même si je n'ai pas pu t'élever et qu'il m'a fallu des années pour te retrouver, je suis quand même ta mère. ☹

Lencrier renversé

25, chemin de l'Arnac, 81100 Castres.

Courriels : encrier.renverse@wanadoo.fr et ngfencrier@gmail.com

<http://encrierrenverse.canalblog.com>

Directeur de la publication : Gérard Charpentier **Rédacteur en chef :** Turenne Ramanich **Comité de lecture :** Pierre Angers (Québec), Chantal Bourdoncle, Philippe Bourdoncle, Ingrid Brévilier, Dominique Bruguière, Gérard Charpentier, Martine Charpentier, Nathalie Gastou-Fauré, Anne-Sophie Micos, Cathy Pyronnet (Québec), Turenne Ramanich, Jean-Louis Rech, Marie Schembré † **Abonnements :** Gérard Charpentier **Correcteur :** Turenne Ramanich **Metteur en pages :** Boris Chauvet, 81100 Castres **Impression :** COREP, 125, route de Narbonne, 31400 Toulouse.

Lencrier renversé (sa revue et le concours de nouvelle) est soutenu par la Mairie de Castres et le Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées.

Abonnement (4 numéros) : France : 34 € ; dom-tom : 38 € ; autres pays : 43 €. Édité et diffusé par l'association loi 1901 A.D.T. créée le 20 septembre 1988. Dépôt légal à parution, achevé d'imprimer le XX 2020

ISSN n° 0988 8012, CPPAP n° 71077

Le copyright de l'œuvre appartient exclusivement à l'auteur, le copyright des autres textes appartient exclusivement à *Lencrier renversé*.

Les auteurs ont l'entière responsabilité de leurs textes et de leurs autobiographies.

Tous les collaborateurs et collaboratrices de *Lencrier renversé* (administrateurs, rédacteurs, auteurs, critiques, lecteurs, dessinateurs, photographes, jurés...) sont bénévoles.

Lencrier renversé n° 85 Printemps 2020



Tout en haut

LORSQU'ELLE LEVAIT LA TÊTE, elle voyait ses épaules, larges, la régularité de son pas et son sac à dos, impeccablement équilibré. Puis elle baissait la tête, à nouveau, à la recherche de l'air qui lui manquait tellement. Concentrée sur son souffle, elle essuyait la sueur qui lui brouillait la vue.

Ils s'étaient levés aux aurores. Tout le monde dormait encore dans le refuge et ils avaient pris soin de ne réveiller personne. Il disait qu'il fallait partir tôt. Il disait qu'il valait mieux marcher avant qu'il ne fasse chaud. Il disait, aussi, que pour pique-niquer tout en haut, il ne faudrait pas traîner.

Le jour se levait à peine lorsqu'ils s'étaient mis en route. Ils étaient partis à l'heure prévue et c'était mieux ainsi car lorsqu'ils débordaient de l'horaire qu'il s'était fixé, il était d'humeur bougonne et forçait le rythme, ensuite, pour rattraper le retard.

Lorsqu'elle était enfant, plus tard adolescente, elle adorait les vacances. Traîner au lit jusqu'à pas d'heure, passer ses journées dans un état de torpeur béat, prendre le petit déjeuner à l'heure du déjeuner et dîner tard le soir. Le temps se décalait délicieusement pendant quelques semaines. Impression d'être libre.

C'était l'une des concessions qu'elle avait faite depuis qu'elle vivait avec lui. Oubliés, maillots de bain et pile de livres pour lézarder au soleil, une jambe négligemment plongée dans l'eau de la piscine. Bonjour, chaussures de marche et chemises anti-transpirantes...

Elle aimait la montagne pourtant, l'air pur et les alpages, les sommets enneigés contemplés d'une chaise longue à l'auberge d'altitude, les balades tranquilles au milieu des marmottes, les fondues arrosées de vin blanc... Mais rien de tout cela, ici ! Juste des levers aux aurores, des marches forcées même lorsqu'il pleuvait, des pique-niques quotidiens... La seule vue d'un sandwich de pain de mie lui donnait la nausée, désormais.

Deux semaines, déjà, qu'ils avaient posé leurs valises dans les Pyrénées. Leurs sacs plutôt... Car cette année, il avait choisi l'option itinérante. Dix à vingt kilomètres de randonnée par jour, en fonction du relief, des refuges réservés pour deux jours à chaque halte — un travail digne d'une agence de voyages —, le tout avec un sac à dos préparé avec soin. Pas de superflu, rien que l'essentiel ! Couteau suisse, eau, cartes

topographiques, jumelles et crème solaire. Très important, la crème solaire, on ne se méfie jamais assez du soleil en montagne, c'est ce qu'il avait dit.

— Tu n'as rien oublié, tu es sûre ?

Sans paraître remarquer son air agacé, il avait poursuivi tout en bouclant son sac...

— ... Il faut toujours vérifier qu'on n'a rien oublié. Le temps change souvent en montagne, mieux vaut...

Elle ne l'écoutait plus. Mais si elle s'était écoutée, elle, elle aurait tout envoyé balader. On devait être si bien, au bord de la mer...

— ... as le tube de crème ?

En lui emboîtant le pas, ce matin, elle s'était demandé pourquoi elle persistait à s'infliger tout ça. Une heure plus tard, elle se le demandait encore en regardant ses épaules, au loin.

Car il était devant bien sûr. Pour être le premier à découvrir le tournant suivant, s'arrêter et l'attendre, mais sans en avoir l'air, puis reprendre sa marche dès qu'elle arriverait, haletante et en nage. Et si, par le plus grand des hasards, elle se trouvait devant, il n'aurait de cesse, elle le savait, de la rattraper, puis de la dépasser d'une démarche athlétique mais néanmoins décontractée... Ce qui l'avait au début amusée, comme l'on s'amuse d'un enfantillage sans conséquence, l'agaçait désormais de manière presque irrationnelle. Et disproportionnée, elle en était consciente. Elle se concentra donc sur le bout de ses chaussures.

Penser à autre chose.

Le chemin était raide maintenant. Essoufflée, elle ralentit le pas.

Bien sûr, elle connaissait par cœur les consignes de base pour les avoir entendues des centaines de fois. Respirer, marcher régulièrement, surtout ne pas s'asseoir. Elle devait admettre, d'ailleurs, qu'elles étaient efficaces. Pourtant, elle parvenait rarement à les appliquer à la lettre. L'histoire de sa vie... Elle n'avait jamais été une élève très disciplinée et, encore aujourd'hui, le souvenir des opportunités ratées peinait à l'assagir.

Elle se força à inspirer et expirer lentement. Le balancement régulier de ses épaules, au loin, lui donna un tempo qu'elle essaya de suivre.

C'est ce qui l'avait séduite au début. Ce geste sûr en toute circonstance, cette assurance tranquille. Elle

avait trouvé reposant de se laisser porter même si, au fil du temps, cela lui était devenu pesant. Irritant, presque. Elle était restée, malgré tout. Elle ne savait pourquoi. La peur du célibat, sans doute. La certitude que tout autre que lui aurait d'autres défauts. Pires, peut-être. La paresse, aussi. Le confort de sa vie qu'elle hésitait à remettre en question... Un mélange de tout ça, certainement. Quoi d'autre ?

Il l'attendait en haut de la côte, juste avant le tournant. Mais lorsque enfin elle arriva à sa hauteur, il reparti. Elle aurait aimé qu'il reste un peu, pourtant. Contempler avec lui le paysage étalé à leurs pieds. Partager une bouteille d'eau, un geste tendre, peut-être. Ne serait-ce qu'un regard... Il était loin, déjà.

À peine si elle l'entendit avant de le perdre de vue au détour du chemin. Il disait qu'il était tard, le soleil était haut. Il disait qu'ils avaient mis du temps, beaucoup plus qu'il ne l'avait prévu. Il disait que ce serait dommage, quand même, de renoncer maintenant. Il disait que si elle voulait vraiment pique-niquer tout en haut, il faudrait qu'elle force un peu le pas.

Mais elle ne voulait rien ! Rien du tout. Pique-niquer en haut ou en bas lui était bien égal. D'ailleurs, pique-niquer tout court ne lui disait plus rien. Elle voulait simplement s'allonger un moment, reprendre enfin son souffle, respirer l'air pur de la montagne, en écouter les bruits. Elle était épuisée.

C'est le même sentiment de ras-le-bol qu'elle avait éprouvé l'année précédente — l'année d'avant, aussi ? —, lorsqu'ils avaient passé trois semaines en montagne.

Percluse de courbatures, elle avait failli laisser tomber plusieurs fois et avait passé la dernière semaine à ruminer son départ. Deux fois, au moins, elle avait été sur le point de lui annoncer qu'elle rentrait et que, non, décidément, leur histoire n'avait pas de sens. Pas d'avenir, en tout cas. À chaque fois elle avait hésité, et puis elle s'était tue faute de trouver les mots. Trouver le bon moment. Le courage, aussi.

Ils avaient bouclé leur parcours, finalement, et ils étaient rentrés. La vie avait repris son cours. Tranquille. Bien sûr, comme à chaque fois, elle s'était promis qu'ils iraient à la mer l'été suivant, elle s'en occuperait. Mais tout s'était vite estompé, les courbatures, les sandwiches, l'inconfort des refuges, les poumons enflammés... Elle avait laissé le temps filer, pensé à autre chose, reporté à plus tard comme elle faisait toujours, jusqu'à ce que ce soit lui qui organise tout. Ils iraient à la montagne, comme l'année d'avant. L'air pur leur ferait du bien, c'est ce qu'il avait dit.

Elle savait que si elle ne réagissait pas, c'est sûr, elle passerait les cinquante prochains étés à la montagne à s'essouffler sur les chemins pierreux... Réveille-toi, se



Biographie de l'auteure

Après une carrière dans les ressources humaines, je me consacre désormais entièrement à l'écriture. J'ai débuté en 2015 par la nouvelle pour, très vite, aller vers le roman. J'écris aujourd'hui l'un et l'autre en fonction de l'inspiration, mais toujours en m'intéressant plus particulièrement à la psychologie des personnages. Outre plusieurs prix lors de concours littéraires (prix de la nouvelle George-Sand, prix Marthe-Isoire de l'académie de Nîmes, notamment), des publications dans diverses revues (*Nouvelle donne*, *Dissonances*, *Rue Saint Ambroise*) et une participation à plusieurs recueils collectifs, j'ai publié un recueil de nouvelles et trois romans aux éditions L'Harmattan. Mon prochain roman sera publié aux éditions Æthalidès.

D.R.

disait-elle sans cesse, tu ne vas quand même pas supporter ça !

Elle le regardait marcher devant elle, le pas sûr et le souffle régulier. Tellement dans son élément tandis qu'elle se faisait l'impression d'un poisson hors de l'eau, bouche ouverte et souffle court. Autant arrêter là avant que tout soit trop compliqué. Avant qu'il y ait trop d'amis, de souvenirs communs, sans parler des enfants... Le rythme immuable du quotidien s'était installé entre eux sans qu'elle y prenne garde. Les courses le samedi matin, le dîner entre amis le soir, rituel aussi répétitif qu'un dimanche en famille. L'avenir était écrit et elle se sentait vieille, déjà.

Ils étaient à mi-chemin maintenant, et bien qu'elle soit largement derrière lui, elle s'arrêta. La chaleur n'était pas forte encore — il n'était que 9 heures —, mais elle avait une soif terrible. Elle sortit sa bouteille, en but quelques gorgées puis, rassérénée enfin, elle admira le paysage. Les montagnes découpées sur un ciel sans

nuages dominaient l'horizon. Somptueuses. Elle se laissa envahir par une douce sensation de plénitude.

Elle s'apprêtait à porter à nouveau sa bouteille à ses lèvres, lorsqu'elle l'entendit la hêler.

— Ne bois pas tant ! Tu n'auras jamais assez d'eau pour finir le parcours. Je t'ai déjà expliqué qu'il valait mieux boire peu, mais souvent.

Elle ne put s'empêcher de s'imaginer un instant sur un chemin de montagne, trois enfants derrière elle, chouinant parce que ça montait trop, parce qu'il faisait chaud, qu'ils étaient fatigués... Mon Dieu, et toute l'eau qu'il faudrait transporter !

Elle rangea la bouteille et reprit l'ascension sans un mot. Pas après pas, elle se laissa hypnotiser par le martèlement de ses pieds sur le sol. Qu'est-ce qui la retenait à lui ? Malgré elle, son esprit vagabond revenait en boucle sur le même sujet. Elle listait les raisons de rester, les motifs pour partir — les trouvait si nombreux —, pesait les équilibres. Sans fin. Elle se souvenait de ses rêves. Un amour passionnel, des vacances lointaines toujours improvisées, un sac léger pour unique bagage, des siestes langoureuses... Qu'attendait-elle ? Il était encore temps.

Elle s'arrêta pour souffler.

Elle était injuste. Elle aussi, par certains côtés, appréciait le confort de leur vie. C'est juste qu'elle s'ennuyait un peu. Ils avaient à peine 30 ans, comment imaginer les cinquante suivants ? Rien de terrible, bien sûr. Il gagnait bien sa vie et il était gentil. Surtout, il semblait amoureux. Le lui disait souvent... Il pouvait être drôle, même, parfois. Elle sourit pour elle-même.

— Il faudrait que tu accélères un peu. Il est 10 heures passées.

Les jambes écartées bien plantées dans le sol, il l'observait. À cet instant, elle le détesta.

À moins que ce ne soit elle qu'elle détestait. Ce souffle court et ce pas maladroit... Oui, c'est elle qu'elle détestait d'être là. Pas à sa place, décidément. Il méritait mieux qu'elle. Alors, un peu de courage pour une fois ! Lorsqu'ils arriveraient là-haut, tout en haut, elle lui dirait que tout était fini.

Elle baissa la tête et poursuivit sa route.

La chaleur de l'été s'était installée maintenant, le relief leur fournissait peu d'ombre. L'heure suivante fut pénible. Les pieds qu'elle voyait avancer devant elle semblaient ne plus lui appartenir tout à fait. Elle perdait progressivement toute notion de temps. Toute notion d'espace. Elle n'était plus qu'un souffle, rauque, dans une gorge en feu.

Elle était loin derrière, mais avançait toujours, machinalement. Elle n'avait pas le choix. Le rejoindre en haut, tout en haut, et lui dire. Il fallait qu'elle le fasse. Alors elle continua de mettre un pied devant

l'autre, la sueur dégoulinant toujours le long de son visage et trempant sa chemise. Lui nouait toujours un foulard autour de son front.

Comment le prendrait-il ? Il ne comprendrait pas, sûrement. Lui dirait qu'on ne peut pas décider ça comme ça. Qu'elle devrait réfléchir. Ou alors, il accuserait le coup. Il s'enfermerait dans un silence meurtri, attendant qu'elle se calme, s'excuse de son égarement qu'il mettrait sur le compte de la fatigue ou d'un coup de chaleur. À moins qu'il ne la plante là, seule. Comment ferait-elle, alors ? Il portait les sandwichs et elle n'avait plus d'eau, presque...

Son pied, soudain, heurta un caillou qui la fit trébucher, sortir de sa torpeur. Il fallait qu'elle fasse attention à mieux lever les pieds, anticiper les accidents du terrain pour éviter la chute. Heureusement, leurs chaussures étaient de qualité et absorbaient les chocs.

Elle sortit sa bouteille et la vida d'un trait. Merde ! Elle allait finir complètement à sec et il restait la descente à faire après le déjeuner.

Elle resta là, quelques instants, immobile. Pas un seul bruit humain, juste le ciel et la terre. Immuables. Paisibles. Elle emplissait ses poumons d'air pur avant de reprendre sa route. Un pas après l'autre, elle avançait.

À quelle heure passa-t-elle le dernier tournant, elle n'aurait su le dire. Midi, sans doute, le soleil tapait fort. Elle l'aperçut, au bout du chemin. Plus question de reculer, maintenant.

Perché sur un rocher, au bord du précipice, il scrutait l'horizon. Aucun signe de fatigue, chez lui. À peine si quelques traces de sueur tachaient çà et là sa chemise.

Perdu dans sa contemplation, il semblait ne pas l'avoir entendue arriver. Elle regarda son dos, hésitante, et fit les derniers mètres qui la séparaient encore de lui. Il se tourna vers elle, alors, un grand sourire aux lèvres.

— Tu vois, tu es montée ! Tu te sous-estimes toujours. Moi, j'étais sûr que tu réussirais.

Il rayonnait.

— Plein de gens renoncent vu la côte, tu sais ? Je suis fier de toi !

D'un geste il attrapa son sac et resta un instant en équilibre instable avant de se rétablir.

— Tiens, je t'ai pris une bouteille en plus. Je me doutais que tu en aurais besoin.

Il la lui tendit puis, à nouveau, se tourna vers le vide.

— Regarde ce paysage ! Ce n'est pas magnifique ?

Elle s'avança vers lui. De son dos son regard glissa vers les montagnes. Le ciel. L'infinie beauté de la nature.

— Oui, tu as raison. C'est magnifique.

Elle le rejoignit sur le rocher et se serra contre lui.



La main qui a touché Pavarotti

NZE OCTOBRE.

O Je fermerai ma petite imprimerie bien plus tôt que d'habitude. Je voudrais arriver à Paris très en avance.

Je veux avoir au moins deux heures devant moi avant que l'Opéra n'ouvre ses portes. Je ferai plusieurs fois le tour du quartier, sans trop m'éloigner du palais

Garnier, pour être sûr d'y pénétrer parmi les tout premiers. Je voudrais pouvoir me promener dans les salles désertes, y être seul, comme si j'y étais chez moi, comme si c'est moi qui avais convié à une grande fête tous les gens qui viendront ce soir-là.

Je monterai d'abord tout en haut. Il n'y aura encore personne à cet étage. J'irai m'asseoir à l'une de ces places sans visibilité, traditionnellement réservées aux étudiants du Conservatoire. Il est vrai que ce que l'on voit le plus, depuis ces places, c'est le plafond de Chagall. Quant à la scène, on n'en aperçoit absolument rien.

Je me glisserai dans la peau d'un de ces jeunes musiciens venus apprécier sur le vif la direction de Karl Böhm, ou la technique de chant d'Alfredo Kraus. Je poserai sur mes genoux une partition imaginaire, et soudain, sous la baguette du chef, ce point d'orgue, qui me semblait ne pas se justifier, prendra tout son sens, alors que Kraus se permettra une petite respiration, là où la rigueur théorique devrait l'interdire, mais qui donnera à la phrase un nouvel élan tel qu'il paraîtra désormais impossible qu'on puisse la chanter autrement.

J'ai, pendant longtemps, voulu étudier la musique, et je pense, d'ailleurs, même si bien sûr cela n'est plus possible aujourd'hui, que ce désir ne s'est jamais vraiment éteint en moi. Mon père adorait l'opéra, il en écoutait toute la journée. Mais si l'art lyrique était pour lui la plus sublime des expressions humaines, il

considérerait paradoxalement que les chanteurs restent des bohémiens, des individus sans réelles règles de conduite, en tout cas vivant hors des normes que pouvait admettre le comptable scrupuleux et le chef de famille attentif et rigoureux qu'il était.

Puis je quitterai les places mal-confortables et bon marché pour aller visiter les autres étages. Au-dessous, les plafonds sont plus hauts, les pièces plus vastes, les décors plus riches. Je m'amuserai encore une fois de constater qu'ici il faut descendre pour s'élever dans l'échelle sociale. Je me glisserai dans une baignoire inoccupée pendant que l'ouvreuse aura le dos tourné.

Je caresserai le velours rouge, j'écarterai les vieux rideaux et je m'assiérai sur un fauteuil, mon fauteuil. Voilà ! Ce sera ma loge, réservée à moi seul depuis toujours. Alors, j'imaginerai toutes les représentations mythiques auxquelles j'aurais pu assister, assis à cette place, entouré d'amis choisis, ou pourquoi pas de belles femmes rencontrées quelques instants avant dans une brillante réception mondaine. Les images défilent : Jussi Björling entouré de Cesare Siepi et d'Elisabeth Söderström, pour un *Faust* de légende ; et cet autre soir, Franco Corelli et Sherrill Milnes, dans un *Don Carlo* inoubliable... Et combien de Mozart ?... *Les Noces*... *Don Giovanni*... *La Flûte*... Combien de voix sublimes ?... Dietrich Fischer-Dieskau... Elisabeth Schwarzkopf... Fritz Wunderlich... Ah ! Que de merveilles !

J'ai hérité de la passion de mon père. Dans mon imprimerie j'écoute de l'opéra toute la journée. Je suis même persuadé que j'ai choisi de travailler seul uniquement pour cela.

Par contre, j'ai peu souvent l'occasion d'assister à des représentations. Jeune adulte j'ai fréquenté le palais Garnier, le Châtelet ou l'Opéra-Comique. Puis le travail, l'éloignement de Paris, l'argent ayant du mal à

La main qui a touché Pavarotti

rentrer, ont eu raison de mon assiduité. Aussi, depuis un certain temps, la seule scène lyrique que je fréquente régulièrement, c'est mon imprimerie.

Mes yeux, mes mains sont abandonnés au travail. Mais mes oreilles, mon cœur, tout mon être intérieur sont ouverts à la musique qui remplit l'espace.

Parfois, je m'imagine partir pour des périples sans fin, je fais le tour des plus grandes salles du monde : le Met... Bayreuth... la Scala... la Fenice... la Royal Opera House... le Mariinsky... Sydney...

D'autres fois, je suis chef d'orchestre ou metteur en scène. J'impose ma vision de l'œuvre, ma relecture du livret, la caractérisation des rôles... « Écoute-moi, Alfredo, tu devrais insister davantage sur... » ; « Et toi, Elisabeth, je pense qu'il faudrait plutôt que... »

À d'autres moments encore, je monte sur scène, j'incarne avec brio les rôles les plus prestigieux, je donne la réplique à Maria Callas, à Joan Sutherland... Je suis un duc de Mantoue gouailleur et séduisant à souhait, un Don José écorché vif... Siegfried... Tristan... Tannhäuser... Faust...

C'est là tout mon univers intérieur, un grand rêve qui coule en moi, dont je suis le scénariste, mais que je compose en empruntant des rôles déjà écrits, en jouant des drames déjà joués, et en interprétant des musiques composées par des créateurs dont l'aura me dépasse.

En écrivant cela, je m'aperçois que j'explique en grande partie pourquoi je vais si peu désormais à l'opéra, au-delà de la réalité matérielle que je décrivais. Tout simplement parce que l'opéra, chez moi, appartient au rêve maintenant, qu'il ne supporte plus de se frotter à une réalité que je dois partager avec d'autres.

Voilà pourquoi j'arriverai si longtemps à l'avance : pour qu'il n'y ait pas de passage brutal du rêve à la réalité, pour que je ne sois pas plongé sans ménagement dans une foule déjà nombreuse. La foule, même aussi disciplinée et cultivée que l'est celle du palais Garnier, ça reste le monde, la société dans ce qu'ils ont de plus brutal ; c'est celui qui vous marche sur les pieds, celui qui obtient la dernière place qui restait, celui qui fait du bruit au moment le plus inopportun ; bref, celui qui vous gâche le plaisir. Je voudrais échapper à cela, être d'abord seul dans ce décor magique, y être le personnage que je rêve d'y être, puis, une fois rassasié, laisser venir à moi la réalité, lentement, sans heurt, sans cassure soudaine.

D'ailleurs, je n'ai pas vraiment décidé d'aller à cette représentation. C'est mon cousin qui s'est souvenu de ma passion pour l'opéra, lorsque le comité d'entreprise du lieu où il travaille lui a proposé des places. Je suis sûr qu'il n'a jamais mis les pieds dans une salle

de concerts, et qu'il ne connaît rien à l'opéra, même s'il a entendu parler de Pavarotti, puisque c'est son nom qu'il a repéré dans la liste des spectacles proposés, pensant que je serais intéressé. Intéressé, oui je le suis. C'est une belle aubaine. Pavarotti interprétera Nemorino dans *L'Élixir d'amour*.

Douze octobre.

Soirée inoubliable... fabuleuse ! Je n'ai pas de mots pour dire ce que j'ai vécu.

Je suis arrivé très tôt, comme je l'avais prévu. Les derniers étages étaient déserts, j'ai trouvé une loge inoccupée où je me suis assis, et j'ai laissé rouler mes rêves. Dix minutes plus tard, j'ai quitté la baignoire et mes pensées pour gagner ma place au premier balcon.

Peu après, à l'heure pile comme cela se passe toujours ici, la lumière s'est éteinte, et je me suis senti rassuré de retrouver les rituels immuables : le premier violon qui vérifie l'accord de l'orchestre, les applaudissements qui accompagnent l'arrivée du chef, son bref salut d'un coup de tête, avant de tourner le dos au public, et d'un coup de baguette faire naître la magie lyrique.

Le temps n'existait plus, je n'existais plus, j'étais tout entier dans la musique, dans les voix, dans l'action. Et je me suis trouvé tout à fait stupide de me priver ainsi de tels moments en restant enfermé dans mon système.

La mise en scène était habile, pleine de vivacité, occupant tout l'espace, avec des grands mouvements de la foule des choristes ; sans doute pour contrebalancer le quasi-immobilisme de Pavarotti trop handicapé par son poids. Mais qu'importe ! Sa voix, elle, ne souffrait d'aucune imperfection. Quelle souplesse, quelle puissance !

Quand, à la scène 2 du second acte, il a entamé « Una furtiva lagrima » j'étais suspendu à ses lèvres et j'ai senti sur ma joue couler la larme furtive, pendant que je respirais au même souffle que lui. À peine eut-il lâché la dernière note de la romance que le public s'est levé et que l'opéra s'est mis à trembler sous les tonnerres d'applaudissements. Je sentais que je pouvais battre éternellement des mains. Et comme les acclamations ne diminuaient pas, le Tenorissimo, d'un geste et d'un sourire, a signifié qu'il avait compris notre désir et qu'il allait se plier avec plaisir à notre exigence trépidante.

La harpe a égrené ses arpèges, le basson a joué le thème... Et Pavarotti nous a gratifiés d'une deuxième exécution de la romance.

Ce fut un double plaisir, celui d'avoir profité deux fois de cette splendide interprétation, et celui d'avoir vu mon désir exaucé. Car, forcément, il n'y avait que

mon désir que Pavarotti avait entendu, et il avait choisi de me faire ce cadeau.

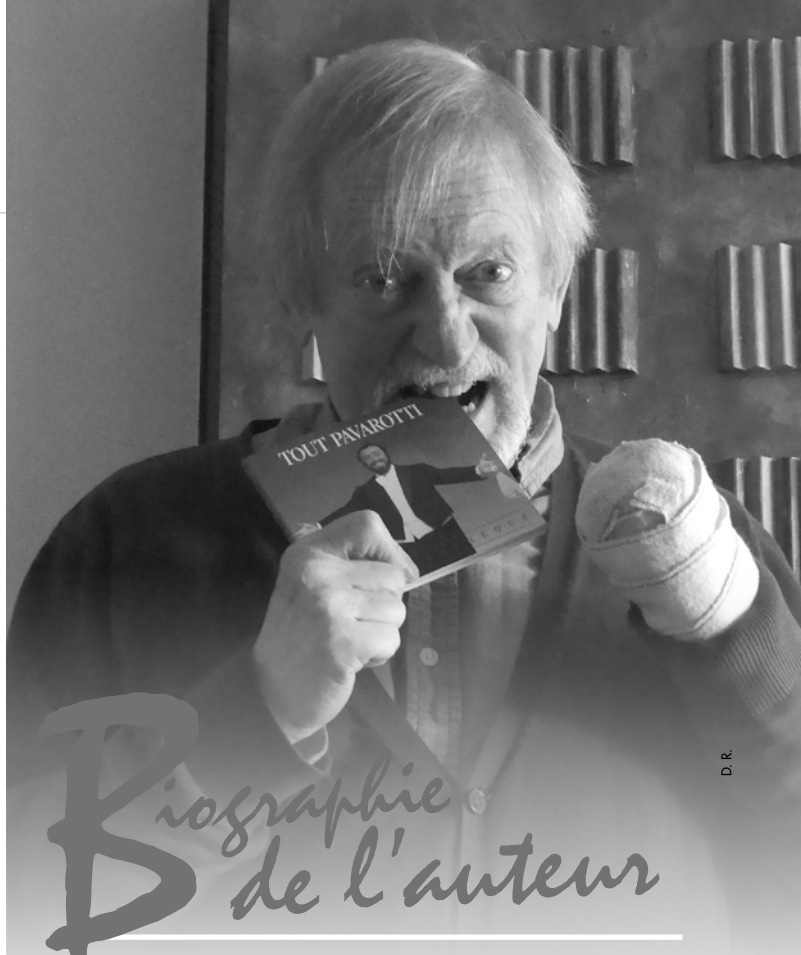
Plus tard, lorsque Adina eut enfin accepté d'épouser Nemorino, et que tout le monde eut chanté les bienfaits de l'élixir miraculeux, je me suis mis à applaudir comme un enfant, en frappant des mains de toutes mes forces, et en riant aux larmes. Je n'ai pas hurlé « bravo ! », comme tous les autres spectateurs, car j'en suis incapable, mais il y avait un grand trou dans ma gorge qui le criait muettement.

Puis il a bien fallu m'arracher à mon siège. En descendant l'escalier, j'ai été bousculé par un couple visiblement pressé, et j'ai compris à deux mots qu'ils se disaient qu'ils allaient essayer de voir Pavarotti dans sa loge.

Je leur ai aussitôt emboîté le pas, et je me suis trouvé soudain au milieu d'un petit groupe de passionnés qui avaient tous le même objectif. Tous ensemble nous avons fait le tour du palais Garnier, pour nous engager dans l'escalier qui mène aux loges. En montant ainsi, j'ai remarqué qu'ils avaient tous à la main, qui un programme, qui une photo, à faire dédicacer. Évidemment, je n'avais pas prévu cette éventualité et je n'avais rien à lui tendre tout à l'heure. Mais si, j'avais mon billet, qui ferait l'affaire, et qui en plus rappellerait la date et le numéro de la place que j'occupais pendant ce merveilleux moment. Je pensais déjà au souvenir, alors que l'essentiel était ce que j'allais vivre dans un très court instant en le voyant en chair et en os. Et même, sans dédicace, c'était beaucoup.

Le petit groupe compact est arrivé devant la loge, au moment précis où Pavarotti en sortait. Il avait bien une tête de plus que moi, paraissait un peu plus vieux. Mais j'ai très vite compris qu'il n'avait plus ni maquillage ni le petit toupet qui, sur scène, cachait sa calvitie. Il était pressé, donnait des directives en anglais et en italien à des collaborateurs restés dans la pièce. J'eus l'impression qu'il essayait de s'en extraire en faisant un énorme effort. De fait, il avait beaucoup de mal à marcher.

Les photos, les programmes se sont tendus, se sont agités sous son nez, mais il semblait ne pas les voir. Il voulait sortir, semblait pressé, et le petit paquet fanatique paraissait presque lui faire peur. J'étais tout près de lui, je lui ai tendu timidement mon billet, et au lieu de le saisir, il a attrapé ma main et s'est appuyé dessus comme s'il se fut agi d'une canne. J'ai alors raidi à l'extrême mon bras pour me transformer réellement en un bout de bois solide, sur lequel il pourrait s'appuyer sans crainte, et nous nous sommes engagés



Des années à exercer la psychologie auprès d'enfants psychotiques et autistes, la plume réservée à la rédaction d'articles spécialisés. Puis l'envie de m'évader dans des fictions, n'oubliant pas pour autant ces temps passés dans les profondeurs torturées de l'âme humaine. Ce sont ainsi quelque cent cinquante nouvelles qui ont vu le jour.

Aujourd'hui elles sont regroupées dans plusieurs recueils comme : *Pour Goncourt changez à Bonne Nouvelle*, qui rassemble de courtes explorations dans le cœur des hommes et dans ce qui le préoccupe : la mort, le néant, l'enfer, la folie, l'envie, l'idéal, le couple ou la sexualité ; *Ciel ! des mythes au logis d'Hélène !*, qui revisite les mythes fondateurs de notre civilisation ; *Il faut que Genèse se passe*, une relecture du Livre des origines, origine de l'homme et de la femme, et donc de la masculinité et de la féminité, mais aussi origine de la civilisation et de l'humanité. Dieu aurait-il fait des erreurs ? Ou est-ce nous qui n'avons rien compris ? *Pas de nouvelles bonnes nouvelles*, une vision différenciée du monde actuel et une défense de la Culture pour lutter contre la barbarie, venue de partout et celle qui existe en soi ; *La politesse du désespoir*, recueil dédié à l'humour, ce sirop de l'esprit qui fait passer toutes les pilules amères que notre nouvelle société nous force à avaler.

dans le couloir en direction de la sortie. Ses admirateurs, quelque peu déçus, se sont écartés pour nous laisser passer.

Il marchait péniblement, continuait à lancer des ordres à droite et à gauche, et moi je tentais de lui dire

La main qui a touché Pavarotti

toute mon admiration en anglais et en italien. Jamais il ne m'a regardé, mais moi je le dévorais des yeux.

Arrivés au bout du couloir, une porte s'est ouverte, il m'a serré un peu plus fort la main, puis l'a lâchée, et d'un coup a disparu derrière la porte qui s'est refermée sur mon nez. Le petit groupe des inconditionnels s'est alors précipité dans l'escalier pour tenter de le rattraper à sa sortie de l'opéra. Je les ai suivis. Arrivé à la porte principale, j'ai pu le voir déboucher par une autre issue, monter dans sa voiture et disparaître dans la nuit. Plusieurs mains se sont agitées pour lui dire adieu.

J'ai regagné mon véhicule. Une fois assis au volant, mon premier réflexe a été d'allumer la radio. Mais je l'ai éteinte aussitôt. J'avais dans les oreilles un trésor que je ne voulais pas contaminer.

J'ai revu chaque scène. J'avais l'impression que j'aurais pu décrire les visages de tous les choristes et des solistes. La voix de Pavarotti ne s'éteignait jamais ; « *Una furtiva lagrima* » m'arracha encore des larmes et des frissons. Je sentais sur ma main la pression de la sienne. Je l'ai regardée : la main qui a touché Pavarotti. Plus question de la laver ; il est hors de propos que je risque d'effacer le précieux souvenir. Je l'ai retirée du volant et j'ai fini le trajet en conduisant d'une seule main.

Treize octobre.

Ce matin, j'ai repris le travail un peu plus tôt pour rattraper les quelques heures que je m'étais octroyées hier. Quand j'ai voulu mettre de la musique, le choix a été difficile. Je n'avais pas de version de *L'Élixir* chantée par Pavarotti. Écouter un autre opéra me semblait impossible. J'ai balancé un long moment. Cela m'énervait de ne pas arriver à me décider, d'autant que le travail attendait. J'ai tourné en rond, et encore tourné, et puis j'ai pris la première œuvre qui me tombait sous la main. J'ai enfin pu me mettre au travail, mais ma colère n'a pas décliné.

Après le repas je me suis senti mieux. Quand je suis retourné à l'imprimerie, je me suis dit qu'il fallait que je garde un souvenir de la veille. J'ai posé ma main sur la photocopieuse et j'en ai fait plusieurs clichés. J'ai trouvé un cadre au bon format et j'ai réalisé un petit cartouche dans lequel j'ai écrit : « La main qui a touché Pavarotti ».

Quand j'ai pris le cadre pour y mettre la photocopie, j'ai constaté qu'il ressemblait à un écran de télévision. J'ai placé ma main derrière.

« Bonjour, madame la main. (— [...]) Mademoiselle ? Excusez-moi, mais vous devriez savoir que dans le monde du spectacle on reste demoiselle toute sa vie. (— [...]) C'est vrai. Vous avez raison, mademoiselle.

Dites-moi, il vous est arrivé quelque chose d'extraordinaire hier soir...

— En effet, j'ai vécu un moment inoubliable : j'ai rencontré la main d'*il signore* Luciano Pavarotti, *il Tenorissimo*.

— Juste rencontrée ?

— Non non. Elle m'a serrée contre elle.

— C'est un signe ?

— Oh oui ! Un signe du destin. Voyez-vous, j'ai toujours voulu faire carrière dans le spectacle. Cette main qui me serre, c'est la main de Dieu qui me tire hors de la foule, qui me distingue des autres, qui m'invite à un avenir glorieux.

— Alors, votre vie va changer ?

— C'est certain. Le succès m'attend.

— Eh bien ! Bonne chance, mademoiselle la main. »

J'ai encadré le cliché et je l'ai accroché au mur. Je me suis dit que maintenant que ma main était célèbre je devais en prendre soin, ne pas la salir, ne pas la contaminer, ne pas la blesser. C'était pour rire, bien sûr. Mais quand même... après ce qui venait de se passer, elle méritait bien un traitement de faveur. J'y ai donc fait très attention, mais cela m'a gêné dans mes gestes habituels tout le restant de la journée.

C'est un jeu. J'arrêterai demain.

Quatorze octobre.

J'ai des gestes d'évitement. Ce matin, j'ai pris une tasse, et quand j'ai constaté que je la tenais de la main « qui a... », elle s'est ouverte d'un coup, laissant tomber la tasse, qui bien sûr s'est brisée. C'était comme si ma main était soudain douée de réactions propres. Je dis bien « comme si... », j'insiste, je ne vais pas croire que ma main a une vie autonome.

... Plus tard.

J'ai dû m'arrêter un peu cet après-midi. Je pense que j'ai trop bu au déjeuner. En temps ordinaire, je ne bois que de l'eau. Je n'ouvre une bonne bouteille que le week-end, et encore se répartit-elle sur les quatre repas. Mais aujourd'hui, j'avais envie d'un verre de vin. J'ai donc dérogé à mes habitudes et j'ai même largement dérogé, puisque j'ai fini la bouteille. Les conséquences ne se sont pas fait attendre : j'ai complètement saboté le travail que j'avais commencé. Cela m'a mis dans une rage folle. J'ai envoyé valser tout ce que j'avais sous la main.

J'ai dû sortir prendre l'air. J'ai marché longtemps, puis je suis rentré et me suis allongé un peu.

Quinze octobre.

La nuit a été difficile. J'ai douloureusement payé mon excès de boisson. Je me suis réveillé avec une épouvantable nausée et un sentiment d'angoisse et de

haine, l'impression que quelque chose de terrible allait arriver. Et je n'aurais pas été outre mesure surpris de recevoir une lettre recommandée m'annonçant je ne sais quel problème d'argent ou je ne sais quel compte à rendre à la justice.

J'ai travaillé sans enthousiasme. Surtout, je ne savais que faire de ma main. Elle me gêne, je n'arrive plus à m'en servir comme avant, avec naturel, en oubliant ce qui s'est passé. Je touche tout du bout des doigts, j'évite d'exposer la partie où... enfin... bref, je fais attention. Cela n'est plus drôle. Et même ça m'inquiète. C'est vraiment un comportement imbécile de ma part, un jeu d'enfant auquel je suis incapable de renoncer.

Je m'en suis voulu toute la journée de cette puérité ridicule. Et puis j'ai tout reporté sur ma main, comme si c'était elle qui était responsable. Encore une fois, j'insiste, je dis bien « comme si elle était responsable... ». Je sais très bien que tout cela n'est qu'un jeu. Demain j'y mettrai un terme.

Dix-huit octobre.

J'ai bien réfléchi. Le fait d'avoir rencontré Pavarotti constitue pour moi un événement considérable et je veux en garder le souvenir impérissable. C'est tout à fait normal. Or, je n'ai pas pu obtenir son autographe et je n'ai même pas acheté le programme de la soirée. Il ne me reste, en fait, qu'une trace invisible sur la main, une sensation, une impression intangible. Et toute la question est : comment faire pour matérialiser cela ? La photocopie que j'ai encadrée, et qui trône dans mon atelier, ne me suffit pas. Certes, on voit ma main, mais on ne sent pas ce qu'elle a vécu, ce dont, désormais, elle est marquée pour toujours. Je pense qu'il existe un meilleur moyen de mettre en valeur mon trophée. Pour l'instant, je n'ai pas de bonne solution.

J'ai donc décidé, en attendant de trouver, et pour tout garder intact, de porter un gant de caoutchouc. Ce n'est pas idiot. Cela me permet d'attendre sans rien abîmer et sans que je sois gêné dans mon travail ou dans ma vie quotidienne.

Dix-neuf octobre.

Le gant pose des problèmes. La peau ne respire pas. Elle transpire beaucoup sans que je puisse la laver. Cela devient très sale et il est clair que je suis en train de détruire mon trophée.

Vingt octobre.

J'ai fabriqué, avec du carton et de la résine, une espèce d'étui pour ma main. Un peu comme deux coquilles Saint-Jacques reliées entre elles. J'ai prévu suffisamment de petits trous pour que l'air circule. Je

pense que ce dispositif est parfait, même si, bien sûr, il me gêne quand même dans ma vie quotidienne. Mais je n'ai toujours pas trouvé une solution qui me satisfasse pleinement et il est clair que je ne peux moralement pas abîmer ce souvenir si précieux. Je dois, par tous les moyens, le garder intact.

Vingt-trois octobre.

J'ai fait un choix qui me semble être le meilleur : l'inclusion sous résine. Je ne vois pas quelle autre solution peut offrir autant de garanties de conservation de mon bien, tout en offrant l'avantage de le voir, de l'admirer.


J'ai donc acheté tout ce qui est nécessaire pour réaliser cela. J'ai trouvé un petit moule rectangulaire d'une taille parfaitement adaptée à ma main. J'ai préparé la résine en y ajoutant un peu plus de catalyseur qu'il n'est nécessaire, pour qu'elle prenne plus vite. Je me suis même collé contre le radiateur pour accélérer encore le séchage.

Il y a eu un instant un peu douloureux. Je ne pouvais pas savoir que le mélange se mettrait à chauffer autant au moment de sa solidification. Cela m'a brûlé, m'a tiré, mais ça y est, c'est passé. J'ai au bout du bras un bel objet, un surprenant trophée : ma main dans un bloc de résine transparente. Encore qu'il m'arrive de me demander si c'est toujours ma main. Je suis de plus en plus d'accord pour dire qu'elle ne m'appartient plus vraiment, qu'elle est une partie de Pavarotti qui s'est installée en moi. Elle est une relique, comme extérieure à moi, quelque chose que Pavarotti et moi partageons, et qui ne peut donc être ma seule propriété.

Vingt-six octobre.

J'ai appelé le service des urgences. Je leur ai dit que je venais de me blesser très grièvement avec mon massicot, que je ne pouvais plus bouger et qu'il fallait donc qu'ils envoient tout de suite une ambulance.

C'est vrai que ce massicot est une machine dangereuse. Comme tous les appareils de ce gabarit, il peut trancher l'équivalent de plusieurs livres en épaisseur, et c'est pour cela qu'il dispose d'une sécurité pour éviter tout accident. Mais, comme certains collègues, j'ai depuis longtemps désactivé la sécurité qui oblige normalement à appuyer sur deux boutons en même temps, avec les deux mains donc, pour commander la descente de la lame. Ainsi je peux manœuvrer la machine d'une seule main, ce qui est bien plus pratique, mais donc bien plus dangereux.

J'ai avalé une forte dose de tranquillisant et d'antalgique. Je guette par la fenêtre. L'ambulance ne devrait plus tarder à arriver. Dès que je la verrai je glisserai mon poignet sous la lame et j'appuierai sur le bouton. 

Tenir le mur

— **Q**A VA ALLER, maman, grommelle Karim entre ses dents. Le dos tourné, sa mère maltraite les malheureuses tasses à café qu'elle rince tant et plus, arrache le torchon suspendu au crochet, marmonne des « bien sûr, bien sûr » que Karim devine plutôt qu'il n'entend. C'est mieux comme ça ; inutile de voir les larmes ou le visage crispé dans l'effort pour les contenir. Exaspéré par l'amour maternel, il tente de reprendre la parole mais n'y parvient pas.

Arrivé la veille au soir, il est rassasié de cette présente tendre et inquiète, déjà il ressent la même sensation d'enfermement, le même effroi qu'à l'adolescence, cette hantise obsédante que sa vie ne s'arrête ici, dans ce puits de béton qui noyait tous ses rêves.

Il se souvient qu'enfant il étouffait, que même Noureddine renonçait à le dérider. Noureddine le costaud, le va-t-en-guerre qui protégeait le timide Karim faiseur de devoirs, inventeur d'histoires dont ils étaient les héros...

La panique le saisit avec une telle violence qu'il se lève d'un bond et sort en claquant la porte, abandonnant sa mère et ses larmes. Partir avant que la rage lui fasse péter les plombs, avant le retour du père surtout, le grand sec au visage sévère, le père qui clamait partout que son fils avait un travail, un vrai, la voix forte, le regard fier... Comment lui annoncer un autre CDD consommé vite fait bien fait, des CV en aller simple avec retour à Pôle emploi ?

Sitôt sur le palier, des odeurs de couscous surgissent et l'enveloppent, il entend Marco chanter l'Italie de sa voix rauque de fumeur, alors il marque une pause, ferme les yeux sur cette enfance qui cette fois lui arrache un sourire ; elle a des parfums de cumin et de pâtes carbonara, elle est pleine de rires, de cris d'amitié et de coups de gueule. Il hausse les épaules et poursuit sa descente.

Son enfance est finie.

Cette fois il va revoir son ami, le revoir vraiment, pas en pointillés ou même à reculons comme les autres fois ; et puis rester ici, vivre avec eux.

Comment sera-t-il accueilli ? Il refuse d'y songer. Trois pas dans le hall.

Leila est planquée derrière la cage d'ascenseur. Il ne faut pas qu'on l'aperçoive, surtout pas son frère, ses copains, sa mère, son père, ses amies... En fait, personne.

Elle guette Karim depuis plus d'une heure, avec un cœur qui bat comme des castagnettes tant elle est émue à l'idée de le retrouver. Éternelle amoureuse au point d'en perdre la tête comme autrefois, lorsqu'elle le filait en douce, guettant un sourire, rêvant d'un mot tendre, obsédée par le doute : « Karim est-il amoureux de Leila ? »

— Karim !

Il sursaute :

— Leila... Que fais-tu là ? Ton frère...

— Je te guettais. Laisse Nour là où il est... Je sais que tu es arrivé hier soir.

Coup d'œil rapide et méfiant vers l'extérieur, puis Leila sourit, guette un signe, un mot qui ne vient pas ; se souvient brusquement de sa fierté farouche, dès lors chuchote très vite, ignore ce qu'elle espère, réalise qu'elle n'a rien prévu, pas envisagé ce silence navrant, ce sourire indécis, énigme entre plaisir et agacement. Alors raconte sa vie, ses projets, à plusieurs reprises répète « tu comprends ? », ses yeux brillent, les fossettes se creusent, chaque fois elle attend la réponse, toujours la même, « bien sûr, Leila, je comprends », et poursuit à toute vitesse, comme si le temps manquait à tout confier, comme autrefois ses chagrins de gamine et plus tard ses passions.

Elle rougit souvent, et le jeune homme, soudain troublé, se souvient des mains sur son blouson en cachette du grand frère, de son air éperdu, presque suppliant, et que plus tard, il l'avait évitée, surtout ne pas céder à cet amour qu'elle offrait dans un abandon candide et plein d'espoir, cet amour qu'il refusait en attente d'un travail, un vrai. Et chaque fois il repartait.

Il prend conscience qu'il n'a pas écouté ses derniers mots, tout à ses souvenirs. Elle répète :

— Je suis infirmière, j'ai un contrat. Je pars après-demain.

— ...

— Loin, précise-t-elle.

Stupéfait, il la dévisage.

La brunette le fixe, sereine, presque dure soudain. Elle affirme qu'elle veut des arbres, la nature, le calme, ne plus étouffer entre ces barres d'immeubles, on ne voit pas le ciel, elle veut la lumière, refuse qu'on lui dise ce qu'elle doit faire ou pas, comment elle doit vivre, ni quelle doit être la longueur de sa jupe...

Et elle répète « tu comprends ? ».

Qu'espère-t-elle de Karim ? Le sait-elle seulement ?

Il répond bêtement oui, qu'il est heureux pour elle, ce métier, ces projets...

Elle l'interroge, et certainement, se dit-il, elle a réfléchi et voulait me voir sans que son frère le sache.

Des questions précises ; son métier, ses projets, le chômage. Elle ne s'attarde pas. Sa gueule de Maghrébin, son prénom, l'adresse calamiteuse, Leila sait tout cela ; tout le monde ici connaît les barricades qui enferment la cité, mais Leila est en guerre, l'espoir en étendard, et prétend qu'en province on ignore tout ça, insiste : tu pourrais créer ta boîte, tu pourrais...

Un répit dans les mots ; c'est trop, se gronde-t-elle, quelle audace, et de quoi je me mêle ? Pourtant elle persiste, animée d'une sorte de fièvre, ses yeux dans les siens, et Karim l'écoute discourir qu'il a un diplôme, de l'expérience, avec tous les CDD empilés les uns après les autres !

Elle rit ! Elle rit alors qu'il pleurait de cet empilement précisément.

— C'est une chance, ajoute-t-elle, tout ce que tu as appris, rends-toi compte !

Karim hausse les épaules, ébauche un sourire, « on se voit demain ? » et sort d'un pas rapide, sans se retourner, laissant Leila abasourdie, plantée dans l'ombre, abandonnée dans un recoin du hall, mortifiée de cette indifférence alors qu'elle espérait...

Qu'espérait-elle ? Avoir rêvé de baisers, d'amour et de passion comme une ado, se dit-elle, non mais quelle gourde ! Pas même curieux du lieu vers lequel elle émigre... Plaquée contre le mur, lèvres tremblantes, elle essuie rageusement quelques larmes qui filent à travers les paupières, ferme un instant les yeux pour tenter de comprendre une telle candeur.

Karim est le seul qui l'ait jamais troublée. Depuis l'enfance, puis cette adolescence cloîtrée entre des murs, prisonnière d'un père comme d'un garde-chiourme ; il la faisait rêver, invitait le monde dans la cité, ouvrait des horizons que son frère, d'emblée, excluait de leur vie, et pour le suivre sur ces chemins inconnus, elle avait travaillé et s'était mise à lire. Les livres la sauvaient, mais dans chaque voyage, à travers chaque ligne, chaque conte, elle entendait Karim.

Leila se redresse. C'est vrai qu'elle a retrouvé l'émotion intacte, les frissons dans le corps, l'envie de le



Biographie de l'auteure

Études scientifiques universitaires à Bordeaux. Ultérieurement, formation professionnelle en informatique à Bordeaux. Passionnée d'éducation, je suis devenue enseignante par vocation, spécialisée par la suite dans l'enseignement d'élèves en échec scolaire, après avoir exercé diverses professions par nécessité. Le goût de l'ailleurs m'a fait voyager, sac au dos, pour un tour du monde en 2003 puis 2010. Je puise dans les voyages le rêve et l'imaginaire qui nourrissent mes peintures et mes écrits, car si j'intègre dans mes toiles et mes nouvelles mon amour de la nature, j'aime avant tout traduire les sentiments, les émotions, les atmosphères. J'ai toujours écrit, que ce soit un journal, des poèmes à l'adolescence, quelques mots sur des feuilles éparses, des tentatives de romans planquées dans des tiroirs... Mais ce n'est que depuis 2015 que je me consacre vraiment à l'écriture.

Distinctions littéraires : édition du recueil *Ainsi vivent les femmes*, chez L'Harmattan, 2019. Suite à des concours littéraires ou des appels à textes : lauréate du prix Albertine-Sarrazin 2018 (Valflaunès [34]) ; 3^e prix Association littéraire internationale des arts et lettres de France 2018 ; sélectionnée au concours de *L'encrier renversé* 2017 (parution dans la revue littéraire en mars 2018) ; sélectionnée au concours du Festival du livre de Pont-Saint-Esprit (30) et du Gard rhodanien, novembre 2017 ; 3^e prix du Salon du livre de Thénac (17) 2017 ; sélectionnée au concours Nouvelles de Malestroit 2017 (parution dans le recueil *Au fil du canal*, éditions Stéphane Batigne) ; 2^e prix du concours de nouvelles 2016 de la Ville de Talence (33), association littéraire girondine, La Manufacture de mots (parution dans le recueil). Éditions Jacques Flament : recueil *La folie*, 2016 ; éditions Bordulot : recueil *Quinze au bord du Lot*, 2016 ; revue littéraire *La lampe de chevet : Les histoires de La lampe de chevet*, 2016 ; revue littéraire *Le traversier* : « À haute voix », 2016.

Par ailleurs : illustratrice du recueil de poèmes *Pierres d'encre* 2017 édité par l'association Le Temps des rêves. Illustratrice de la couverture du recueil *Ainsi vivent les femmes*.

Tenir le mur

toucher, de se blottir... Mais le Karim aperçu n'est plus que l'ombre de lui-même, accablé de dégoût et de fureur rentrée, et alors elle explose :

— Se faire jeter comme une gamine, c'est pas vrai !

Et songe brusquement qu'il peut la trahir, confier ses projets à Nour, ce frère plus possessif qu'un père ou un mari...

— Faire confiance aux mecs, rugit-elle soudain, mais je suis carrément con !

Elle se précipite.

La cité déserte avale Karim qui fuit tête baissée vers le lieu de rendez-vous, parfaitement décidé à reprendre cette vie de cafard qu'il rejetait avec vigueur. Dans le même temps le visage de Leila se dessine devant ses yeux, il ricane, pas méchamment non, une moquerie tendre, on pourrait dire paternaliste avec leurs trois années d'écart. Quelle rêveuse, songe-t-il, elle va déchanter, un contrat bidon pour dépanner, et on la verra bientôt, la petite Leila, penaude comme moi, aigrie comme moi...

Il se redresse. Tiens, ricane-t-il, je n'ai pas la casquette pour planquer mon regard, j'en aurais bien besoin. Et pendant qu'il rase les murs tagués, ternes, sales, Karim songe à sa mère. La veille, elle conta par le menu les infractions multiples commises par Noureddine, Kévin, Marco et les autres. Un inventaire à la Prévert : smartphones dérobés, vols de véhicules, de scooters, recels et trafics de drogue, menaces et violences, clameurs et insultes — « on va tous vous niquer, sale céfran qui pue... ».

Craignait-elle qu'il ne décide de les rejoindre ?

Oui, Karim va les revoir. Comme si, à nouveau, l'ancienne complicité pouvait renaître. Un brutal besoin d'amitié le tenaille et rejoint la colère contre cette société qui ne veut pas de lui... Pourquoi ne pas vivre comme eux ? Avec eux ? D'expédients, de petits boulots, de n'importe quoi...

Autrefois il faisait partie de la bande. Un peu à l'écart, traité d'intello, de peureux, accepté grâce à Nour toujours à ses côtés, lui aussi tenait le mur. Malgré l'écœurement, la sensation d'échec, de naufrage même... Que faire d'autre ici, sinon tourner en rond comme des enragés, emmerder les autres, et puis se bagarrer, voir les plus grands dealer, tirer un gros coup sur le joint, expirer, tout oublier, ne plus sentir l'angoisse de l'avenir, ne plus voir la noirceur de la vie, les dégâts de la drogue...

Et puis un matin, raillé par ses amis, il avait choisi l'école. Il n'était pas trop tard.

Le voilà sur les lieux.

Les lieux de rien.

Le même rien que dans son enfance aux désirs d'évasion, comme s'il était simple de fuir ce monde rétréci, recroquevillé sur lui-même. Il est d'ici ; il n'aime rien ici. La chaleur écrase un air devenu immobile, écrase Karim, enfant de cité, du bitume, enfant de ces blocs que vient cogner un soleil désespéré de ricocher sans fin sur un écran de murs.

Voir sans être vu. S'il était possible de s'incruster dans le béton, il le ferait. Pour l'instant, il se contente de se tenir coi dans l'angle de l'immeuble et les observe. Noureddine joue au meneur, la tape dans la main du premier jeune qui passe, quelques mots à l'oreille, fixer un rendez-vous peut-être.

Le cerveau de Karim fonctionne mille fois plus vite que les pas qui l'entraînent vers eux. Pourtant il entend le silence devenu glacial à son approche, devine les insultes, et plus la distance s'effrite, plus ses pensées se font confuses, désordonnées, il s'interroge, doute, qu'a-t-il à faire avec ceux qui tiennent le mur depuis si longtemps ? Malgré sa peau brune, ses cheveux en boucles serrées, sa gueule de Maghrébin en fin de compte, il se sent différent ; et pourquoi auraient-ils changé ? L'âge les aura aigris, rendus revanchards, haineux, plus efficaces encore dans leurs désirs de nuire. Une brume confuse l'envahit tant les propos perçus écorchent et cisailent. Bientôt il est tout proche, entend les sourires narquois, les répliques débiles, « wesh ma gueule ! » lui arrache une grimace. Mais le voilà maintenant absorbé dans le groupe, le clan, la bande. « Voilà l'intello », se moque Mohammed, hilare, et qui insiste : « Tu t'es fait lourder ? » ; alors il hausse les épaules, subit la nullité des sarcasmes. « Ça fout quoi ? » interroge un Kévin déjà défoncé tant la voix est pâteuse, et les phrases assassines : « C'est pas qu'on t'a trouvé trop basané ? » Et c'est bien Noureddine qui ironise, Noureddine son ami...

S'obliger à sourire, à mentir, dire « c'était pour un an. Je vais chercher, je trouverai », alors qu'il n'y croit plus et que déjà il triche, s'humilie.

— Tiens ! En voilà une autre qui cherche, se marre Kévin.

— Laisse ma sœur tranquille, je m'en occupe, grogne Noureddine, l'air mauvais.

Karim s'étonne de voir arriver Leila, toujours vêtue de la même jupe courte et petit chemisier que tout à l'heure. Est-ce une provocation ? Elle est de taille à défier ce frère tyrannique. Mais non. Atterré, il comprend qu'elle doute de lui, de son silence, craint qu'il ne divulgue son secret, et à présent le fixe durement, puis enfin sur un signe de tête, sourit.

Aussitôt, Noureddine se redresse, agressif :

— C'est comme ça que tu t'habilles ? File à l'appart' ou tu prends la rouste de ta vie !

Et le temps s'accélère.

Stupéfait, Karim écoute la non-réponse d'un petit bout de femme au regard paisible. Leila sourit, les joues rosies par le mensonge lorsqu'elle s'adresse à lui :

— Karim ! Ça fait longtemps, qu'est-ce que tu deviens ?

Réplique féroce de Marco, ravi de démolir l'ex-héros de la cité :

— Au chomdu, le Karim, ça t'épate, hein ? Le bouffon du collègue au chomdu !

Noureddine, fou de rage.

— Je t'ai dit de filer ! T'as l'air d'une pute ! hurle-t-il à Leila.

Mais elle ne bronche pas, répond qu'elle est majeure, qu'il n'a pas d'ordre à lui donner, et Karim se surprend à sourire tant elle fait face avec une sorte de flegme qu'il lui envie presque.

Est-ce le sourire qui irrite le frère ?

Subitement, le poing de Noureddine se détend, droit vers Leila. Karim l'intercepte :

— Ça va pas, non ? s'indigne-t-il.

— Toi, l'intello, tu me lâches, compris ? rugit Noureddine, ici c'est chez moi...

Le coup part. Violent. Leila s'affale en gémissant sous les ricanements.

Karim se précipite.

Un éclair au soleil. La lame d'un couteau sous le menton, le frère, hideux de haine. Le silence envahit le petit groupe. Karim remarque alors la montre en or, les chaussures dernier cri, le blouson de cuir... Leur univers s'est transformé, il n'en fait plus partie, même pour palabrer du temps qu'il fait, du père ou de la mère.

Rien d'autre qu'un étranger.

Du coin de l'œil, il voit Leila se relever doucement et s'éloigner, évite de la suivre des yeux, repousse doucement le manche du couteau :

— Calme-toi, Nour, tu déconnes...

La réplique hargneuse :

— Tire-toi d'ici, t'es plus des nôtres, tire-toi !

Le couteau glisse à nouveau dans la poche du blouson.

Noureddine suit Leila, la rattrape, la saisit par le bras, elle se débat, crie, il resserre sa prise, la pousse dans la voiture, appelle Kévin qui se précipite. Aussitôt, les autres se défilent sans un regard pour Karim, pétrifié de honte et d'écœurement.

Lourd d'incertitude et de désarroi, il s'interroge. À quoi bon revoir Leila ? Lui, le loser, étranger où qu'il aille, lui qui n'a rien d'autre à offrir à une femme qu'une déprime et le chômage...

Désormais, la poisse l'enveloppe comme une gangue.

Mais le lendemain, après une nuit à cauchemarder, il lui faut savoir ce qu'elle est devenue.

L'inquiétude le ronge, alors il se rend chez les parents. C'est la mère qui ouvre, intriguée puis furieuse. Leila ? Me parle plus de ma fille, elle a disparu, fugué je sais pas où, je la connais plus...

Des mots qui le repoussent autant que le corps épais de la femme en travers de la porte. Il insiste, dit qu'il a vu Noureddine, la veille, saisir Leila par le bras... Mais qu'est-ce que tu racontes, tu crois quoi ? Elle est avec un homme sans doute, t'as vu comme elle s'habille ? Nour, il dit que c'est une traînée...

Elle claque la porte.

Cette fois, Karim comprend ; il sait ce qu'il doit faire et marche à présent à grandes enjambées vers l'ami d'enfance, l'ancien confident, presque un double tant ils se soutenaient ; il marche pour le défier, rien ne l'arrêtera. Nour est-il au courant du départ de Leila ?

Cet ancien compagnon devenu homme au couteau, de quoi est-il capable ? Il a lu la folie et la haine dans les yeux de ce frère jaloux de soumettre une sœur en révolte. Karim craint la séquestration. On a déjà vu ça dans la cité. Son ancien ami ne vit plus chez ses parents et Karim ignore l'adresse d'un logement acquis, à l'évidence, avec l'argent de la drogue. Sans doute est-ce là qu'il a enfermé Leila, et personne ne caftera, pas même les enfants dans leurs pattes à longueur de temps, comme autant d'antennes pour prévenir des flics. Nour est le chef de bande, avide de son pouvoir. Et de quel trafic s'agit-il ? La drogue, ou pire encore ? Il a lu pas mal de choses depuis son départ ; on parle de prostitution organisée...

— Où est Leila ?

Aussitôt la gueulante :

— De quoi je me mêle ? T'as rien pigé ou quoi ? Faut te faire un dessin ? Tu crois que ma sœur, elle va se tirer toute seule comme ça ? Personne pour la surveiller ? Tu crois ça ? Barre-toi !

C'en est trop pour le sage Karim devenu fou et qui se jette sur lui, le déstabilise, harponne sa chemise, tire vers lui le visage d'un copain devenu l'ennemi, et ils cognent, renforcent leurs prises sur les pantalons, les chemises, et cognent, cognent sans arrêt, détruisant une amitié forgée au cours d'années de solitude, saccageant quelque chose dont ils ignorent le nom, et tout en se gueulant dessus chacun a conscience que c'est la fin de l'amitié. Nour le repousse, le bourre de coups de poings en hurlant des insultes, mais Karim résiste, s'accroche, vomit sa détresse, se venge sur son ami des moqueries, des sarcasmes, de cette société qui le refuse, de son père humilié, de ses désillusions, il recule, prend de l'élan, fonce violemment, de toutes

Tenir le mur

ses forces, sur Nour qui s'écroule...

Deux secondes.

Et quand Nour se relève, penché en avant, rictus aux lèvres, il brandit le couteau...

Jamais le jeune caïd n'a éprouvé une telle panique. Face à lui, le compagnon de toujours devenu l'homme à abattre. Impossible. Mais il s'agit d'honneur, de réputation, de son rôle de chef, de sa vie enfin... A-t-il le choix ? Peut-il, doit-il, se risquer aussi loin dans cette guerre de l'ombre ? D'un côté la prison, de l'autre se confondre avec les vulgaires cafards de la cité...

— T'as gagné, Nour, t'as des outils que je n'ai pas.

Karim est terrifié ; il sent que tout peut advenir, là, dans ce soleil qui éclabousse un béton devenu lumineux, aveuglant, dans cet espace de vide où soudain plus rien n'a de sens que la vie et la mort.

Il faut stopper l'escalade de haine.

Et Nour ne peut perdre la face. Karim a suffisamment vécu dans la cité pour savoir qu'inspirer la peur est primordial, que si Nour est vaincu, il n'est plus rien dans la rue. Il coule. Et avec lui, Leila. Quant aux parents de Karim, le groupe entier leur empoisonnerait l'existence.

Noureddine, toujours penché en avant, effrayant, effrayé...

Karim doit trouver une échappatoire.

Soigner le langage, égarer l'adversaire, et on verra bien...

— Putain, Nour, ta sœur je la kiffe, je veux l'épouser, tu peux pas piger, toi ? Ça te laisse froid, l'amour qu'on a tous les deux ?

Et c'était bon.

Karim vit Nour, stupéfait, se redresser, le fixer comme un revenant, et terminer par un gros rire, couteau plongeant dans la poche, un gros rire soulagé, contagieux...

— Et tu pouvais pas dire ? T'es con ou quoi ? Mon frère tu seras !

Puis soudain méfiant :

— Tu vas pas me niquer, hein ? Tape sur l'épaule. On va voir la mère, le père, tu leur dis, on fixe la date.

Nour le toise un instant :

— Après, je vais chercher Leila.

— Comme tu voudras.

Karim est paniqué. Jamais il n'a parlé mariage à Leila, rien ne dit qu'elle sera d'accord. Elle se veut libre et il impose un mariage ! Il sent ses tripes se nouer, pour un peu il fuirait ! Puis se rassure ; Leila est amoureuse, il l'a lu dans ses yeux, et sans doute l'est-il aussi.

Chez les parents, on parle de date, de fête, on rit beaucoup. Leila a des bleus partout, des cernes violacés,

mais toujours cet air crâne qui l'avait tant ému. Elle le fixe intensément, visage fermé. Un échange de regards silencieux, au milieu des autres comme des badauds qui soudain font silence devant cette joute muette. Leila tait son départ, et confus, déboussolé, Karim tente dans son regard de faire passer ses remords. Peu à peu, le visage de Leila se détend, et malgré les coups, la brutalité, ce projet imposé qui froisse sa fierté, Leila sourit, heureuse...

— Tu l'aimes, ton Karim, hein ! s'exclame la mère.

Karim fantasme. Et si c'était Leila son avenir, sa chance de repartir avec au cœur et au corps une tonne de courage à offrir, la hargne de se battre, ne pas baisser les bras, le bonheur de lire dans ses yeux noirs la confiance qu'elle lui offre...

Le lendemain, étranglé de fureur, humilié, Nour se pointe chez Karim.

Brutalement.

Deux coups sur la porte et sa présence envahit l'espace.

— Elle s'est barrée !

Leila a disparu.

Sans doute à l'aube naissante, quand la cité, enfin figée dans le sommeil, laisse un espace de liberté.

Le grand frère comprend, face à l'air ahuri de Karim, que le fiancé s'est fait rouler, qu'il ignore tout de la fuite. Alors, son honneur retrouvé, hilare, il tend le bout de papier trouvé sur la table de la cuisine, et sort en claquant la porte.

Un papier où quelques mots parlent d'indépendance.



Numéros encore disponibles : Nous avons en réserve des numéros de *L'ER* qui feraient à n'en pas douter la joie de nombreux lecteurs. Ces exemplaires sont vendus à prix d'ami, soit (pour la France) 5 € l'un, 8 € les deux, 10 € les trois (frais de port compris). Les n°s 69, 81, 82 et 84 sont vendus 10 € (pour la France). (Voir bulletin de commande et d'abonnement p. 54.)

N° 56 – Concours 2005 : *La clôture*, M. Duru ; Prix Lycéens 2005 : *L'effet Fred*, A. Fanet ; *Zapping*, É. Fouassier ; *Transit*, H. Paris ; *Un passe-temps*, S. Stern ; *Les feux de l'amour*, C. Audebert ; *Fait d'hiver*, Y. Le Meur-Rollet ; *Poussière*, S. Socquet-Juglard ; *Les vacances*, J.-P. Delebecq ; *La cuiller*, C. Lamy.
N° 63 – Concours 2010 : *La mémoire du vent*, É. Potdevin-Marin ; *Intimes convictions*, D. Chappey ; *Des promesses, du vent*, É. Pacchiano ; *Vieilles canailles*, A. Vocanson ; *La dame qui passe*, J.-C. Perier ; *Roméo, pourquoi pas ?*, D. Delatour ; *La douleur des blés*, G. Bernay ; *La chevelure de Bérénice*, P. Dulieu ; *S'il reste des mots*, S. Bourguignon ; *Des roses éternelles*, J.-M. Palach ; *La rose apatride*, M.-C. Haguet.

N° 65 – Concours 2011 : *Le trésor des Leoni*, A. Vocanson ; *Tacet*, C. Jacques ; *Le rossignol et la burqa*, S. Aussenac ; *Le chevalier*, M. Pontacq ; *La Crécelle*, D. Boillot ; *Noël*, M. Fèvre ; *L'armoire sur la tête*, M. No ; *Désiré Myriapode*, C. Valton ; *Échec à l'échafaud*, C. Gayraud ; *Dernier contrat*, G. Delbet ; *Le cadeau*, C. Guerrero.



La chambre d'Agathe

IL EST DES SOUVENIRS qui se cristallisent tellement fort qu'il est difficile de savoir s'ils appartiennent au passé, au présent ou au futur. Des souvenirs de poupées ébréchées. Des souvenirs de fin d'été, de fin de dimanche, de fin d'enfance.

Tous les dimanches midi du mois d'août, Louise et ses parents déjeunaient au bord du lac Léman, chez la tante Monique.

Sous le grand magnolia, la tante, l'oncle Claude, les amis en vacances, jamais les mêmes d'un dimanche à l'autre, Louise et ses parents. Les fleurs du magnolia, ouvertes au printemps, restaient fermées au mois d'août. On en devinait à peine la couleur blanche. Mais l'ombre était imposante et l'arbre majestueux. De parfums, point.

Chaque dimanche, le scénario était immuable : après la messe, obligatoire et interminable, Louise montait à l'arrière de la Dauphine verte. On s'arrêtait chez la petite Chinoise pour acheter les fleurs. Souvent des roses. Dans la voiture, personne ne parlait. Comme si l'on se mettait en condition. Chacun à sa façon endossait le costume du dimanche, prêt à jouer le rôle qui lui était assigné. Le père de Louise, le second mari de sa mère, n'était pas totalement accepté par la famille. Sur le qui-vive, il ne connaissait ni ne comprenait les codes. La mère de Louise cachait sa tristesse sous des éclats de rire bruyants. À Louise, le rôle d'enfant modèle dans sa robe à fleurs, ses cheveux blonds noués dans un chignon d'un autre âge. Muette et souriante. Car le sourire faisait partie de la panoplie. Il remplaçait les mots et cachait ce qu'il y avait à cacher.

Après trente minutes de voiture, l'odeur du lac annonçait l'arrivée imminente. Une odeur de pin et de cèdres rouges. Et puis l'allée bordée de grands

peupliers, le premier virage, le lac qui apparaît, le chemin de gravier, les pâquerettes sous les pieds et la grande maison en bois. Un chalet en fait. Un grand chalet. On entrait par une lourde porte en chêne. Dans l'entrée aux murs blancs, quatre objets : un clou, une rose, une poupée sans bras et une patère. Le clou était étrange, gros comme une pomme, vénéré par la tante Monique car rapporté de voyage par son frère, le cameraman. Un clou brillant comme le lac à la fin de l'été. Un clou venu d'Iran. Le tournage d'un film et un décor persan. La rose, le cinéma encore. Rose séchée, conservée dans une poussière poudreuse, lointain souvenir d'un décor depuis longtemps disparu. La poupée. Sans bras, d'un jaune gris, une robe de dentelle rose dont les manches courtes cachaient en partie l'absence de bras. La poupée faisait peur à Louise. Ses yeux globuleux semblaient la fixer dès son entrée dans la maison et ne pas lâcher son regard. Dans son dos, Louise sentait encore les yeux sournois. Cette poupée avait appartenu à Agathe et était sacrée depuis le drame. Elle était accrochée au mur par un système étrange et semblait en lévitation. La robe de dentelle s'agitait à chaque fois que l'on ouvrait la porte.

Après l'entrée, le salon. Du bois partout, le sol, les murs et la grande bibliothèque. La plupart des livres étaient des livres de voyage rapportés par le cinéaste, souvent dans une langue que Louise ne pouvait déchiffrer. Des livres avec des photos splendides, des couleurs d'Afrique et de froid de Sibérie.

Dans la salle à manger, une cheminée en cuivre, un carrelage couleur fuchsia et une véranda qui ouvrait l'espace sur le lac. La table dressée sous le grand magnolia.

Alors l'on s'embrassait. L'on se souhaitait la

La chambre d'Agathe

bienvenue. Les fleurs déjà dans le vase, c'était le temps des compliments au goût de rouille. Et puis l'entrée en scène. Dans la fosse aux lions.

Par ordre d'apparition sous le grand magnolia, dans le camp des vivants : l'oncle déjà installé à la table, la tante, les amis, souvent un couple, les parents de Louise et Louise. Dans le camp des absents : Agathe et le cameraman. Qui bien qu'absent était le seul être vraiment vivant de cette famille. Il ne venait en France qu'à Noël. Souvent retenu au bout du monde par des projets toujours plus mystérieux et sans doute aussi par une envie féroce de fuir les repas du dimanche sous le grand magnolia.

Les présentations sont faites. À chacun maintenant de jouer sa partition dans un orchestre désaccordé.

La tante Monique était gentille. Un peu étrange. Sans comprendre Louise, sans essayer même de saisir ce que cachaient ses yeux éteints, sans essayer de s'approcher de cette enfant quasi sauvage, elle lui témoignait une gentillesse discrète et légère qui faisait penser à Louise qu'elle était de son côté. La tante Monique, qu'une maladie des os courbait chaque dimanche un peu plus, avait au fond des yeux un peu de brillance. Et le baiser qu'elle déposait sur la joue de Louise y laissait l'ombre d'une chaleur.

L'oncle Claude était un ogre. Gros, grand, une tignasse blanche, des larges épaules et un cou épais et court. Louise avait peur de lui, peur de sa voix rauque, de son rire effrayant, de ses colères tonitruantes. L'oncle Claude avait le visage du croquemitaine et du dévoreur d'enfants des contes que Louise lisait dans le grand livre. Siégeant au bout de la table dans un large fauteuil en osier, il organisait le déjeuner, de l'entrée au dessert, sans se lever. Dévorer comme un ogre, rire comme un ogre et hurler comme un ogre. Telles étaient ses activités dominicales.

Le couple invité chaque dimanche jouait un second rôle. Discret et effacé, il ne devait qu'être là. Témoin silencieux de la lourde atmosphère.

Le père de Louise, attentif à trouver sa place dans la famille, souriait, acquiesçait, s'exclamait. Mais toujours à contretemps. Il n'avait pas trouvé la mesure.

La mère de Louise, bien que présente, était dans le camp des absents. Elle était là sans être là. Ses yeux se voilaient souvent. Louise savait qu'elle l'aimait. Elle savait aussi qu'elle ne la comprenait pas. Qu'elle était sourde à ses appels à l'aide.

Une jeune femme blonde, qui faisait office de domestique, et étrangement surnommée Pépé, apportait les plats, servait le vin, débarrassait les assiettes. Sans un mot, le regard froid, elle orchestrait le repas et répondait aux ordres de l'oncle par des hochements de tête. Quand elle arrivait sous le grand magnolia, les

voix s'éteignaient. Longtemps Louise a pensé qu'elle était muette. Et que son rôle était d'être efficace mais invisible.

Et puis le déjeuner commençait. Et la représentation aussi.

Toujours il était question de l'enterrement d'Agathe, la sœur aînée de la tante Monique et de l'aube grise de cet hiver-là. Agathe la lointaine. Et les marchands de nostalgie y allaient de leurs souvenirs sucrés et acides sur la pauvre Agathe. Des arrangements en noir et blanc avec sa vie à elle, qui avait chaviré après la mort du vieux garçon. Et dont ils ignoraient tous si elle l'avait aimé ou pas. Agathe, la lointaine. L'« autre » à leurs yeux. La dérangée. La si faible.

Louise n'avait jamais connu Agathe qui était morte bien avant sa naissance. Elle ne connaissait d'elle que les chuchotements, les allusions. Et la place qu'elle occupait à la table, chaque dimanche d'août sous le grand magnolia.

Louise ne comprenait pas ce qui se cachait derrière les mots à la fois violents et douceâtres. Et souvent, elle plongeait dans le lac en pensée. Elle nageait dans l'eau claire, trébuchait sur les galets ronds et tièdes. Et observait le couple de cygnes qui s'occupait de jeunes cygneaux duveteux, nés au printemps précédent.

Puis venait le dessert. Le gâteau aux pommes.

Et l'heure de la sieste. Car on imposait à Louise de faire la sieste. Sans doute pour parler librement de sujets qui ne concernaient pas les enfants. Des conversations de grands. La fin de la représentation.

L'oncle, parfois, s'absentait, lui aussi. Juste après Louise. Elle entendait son pas lourd dans l'escalier. Puis le son était amorti par le tapis. Et plus rien. Mais toujours il était là quand elle revenait de sa sieste.

Après le dessert, Louise devait donc monter l'escalier ciré, aux marches craquantes et glissantes, passer devant la chambre rouge d'Agathe, toujours fermée à clé, longer une grande bibliothèque, passer devant la photo d'Agathe enfant, une poupée dans chaque bras. Louise ne regardait pas la photo, car comme pour la poupée de l'entrée, les yeux des deux poupées la mettaient mal à l'aise. Les yeux d'Agathe la faisaient presque frissonner. Trop vides ou trop pleins. Louise ne savait pas.

Puis elle entrait dans la chambre des glycines. La chambre dite des enfants.

Louise se sentait mal dans cette chambre. Des vieux vêtements étaient pendus dans l'armoire, odeur de naphthaline et de silence. Le papier peint violet était arraché par endroits. Une marque sur le mur, comme une tache, attirait toujours le regard de Louise. À force de volonté, elle arrivait à la transformer au point de donner vie à de petits chiens. De petits chiens joyeux.

Et le sommeil. Qui toujours arrivait même si Louise le repoussait à toute force, sommeil qui faisait s'écrouler son plaidoyer pour une plage aux galets ronds et chauds.

Ce dimanche-là, Louise dort longtemps. D'un sommeil étrange. La voix de l'ogre, qui annonçait la fin de la représentation et qui habituellement la réveillait, n'avait ce jour-là pas troublé son sommeil. Elle n'avait pas entendu les chaises se cogner les unes aux autres, bousculées par les convives, pressés de quitter la scène, et de reprendre leur liberté.

C'est le silence en fait qui l'avait tenue endormie si longtemps. Et c'est le silence qui l'avait réveillée.

Un silence anormal. Et inquiétant.

Louise se leva. Un peu engourdie. Quand elle regarda par la fenêtre, elle vit que la table n'avait pas été desservie mais que toutes les chaises étaient vides. En ouvrant la fenêtre, elle entendit nettement des dizaines d'abeilles agglutinées sur le morceau restant de la tarte aux pommes.

Elle referma la fenêtre, s'habilla et sortit de la chambre des glycines. Elle remarqua aussitôt que la chambre rouge, celle d'Agathe, habituellement fermée à clé, était entrouverte. Des murmures en sortaient. Ainsi qu'une faible lumière. Elle s'approcha. Un peu tremblante. Jamais elle n'avait vu la chambre rouge. La chambre d'Agathe. Elle posa sa tête contre la porte. Le son étrange ressemblait à la voix de l'ogre. Louise reconnut le timbre de la voix mais cette voix était presque douce, presque chantante. Elle chuchotait. Rassurée, Louise s'approcha davantage et tenta de regarder à l'intérieur de la chambre. Il y faisait sombre, en dehors d'une lumière rouge qui attira le regard de Louise tout d'abord. Elle ne pouvait pas voir l'oncle, elle l'entendait pourtant fredonner. Ses yeux commençaient à s'habituer à la pénombre. Elle aperçut une poupée assise sur le lit recouvert d'un couvre-lit vermillon. La poupée semblait trôner, dans une robe de dentelle rouge elle aussi. Ses cheveux étaient blonds, très longs, et sa tête, légèrement inclinée, sembla bouger quand Louise la fixa. Louise sursauta quand son regard chercha les yeux de la poupée. Ils étaient crevés. Louise sentit ses jambes trembler. Elle posa sa main sur sa bouche pour éteindre le cri qui cherchait à en sortir. Elle voulut partir. Mais quelque chose dans la voix de l'ogre la retint. Cette voix d'habitude effrayante et criarde était chaude et tendre. Louise resta un petit moment, appuyée contre la porte entrouverte. Ses jambes tremblaient encore. Sous le poids de son corps, la porte s'ouvrit un peu plus et Louise poussa un cri. À l'intérieur de la chambre rouge, la chambre d'Agathe, des dizaines de poupées posées partout. Des poupées debout, des poupées assises, des poupées couchées.



Biographie de l'auteure

J'ai 58 ans.

J'ai quitté la région parisienne il y a deux ans pour m'installer en Normandie.

J'ai maintenant le temps d'écrire.

Jusqu'alors j'ai plutôt écrit des nouvelles. Je participe régulièrement à des concours et deux de mes nouvelles ont reçu un prix.

J'ai un attrait particulier, depuis des années, pour la Russie, sa littérature (en particulier Anton Tchekhov), son histoire et ses paysages. J'y vais régulièrement depuis que j'ai commencé à en apprendre la langue.

Parmi les écrivains qui comptent, en dehors des auteurs russes, je citerai Thomas Bernhard, Stefan Zweig et Guy de Maupassant.

Je découvre en ce moment les auteurs polonais Witold Gombrowicz et hongrois Sándor Márai, puisque je me suis lancée dans un projet d'écriture d'un roman qui se déroulera en partie à Varsovie.

Sur le sol, le bureau, les armoires, les chaises, le fauteuil, les murs. Elles étaient toutes vêtues de rouge. Toutes blondes. Avec les cheveux longs. Certaines étaient alignées comme pour une marche militaire, d'autres assises et formaient une ronde parfaite, d'autres couchées sur des coussins rouges, d'autres accrochées aux murs pourpres de la chambre. L'une était accrochée aux rideaux carmin et semblait vouloir s'enfuir. Comme si la présence de Louise les avait sorties de leur léthargie, elles semblèrent s'animer. Et fixer Louise. Le cri sortit cette fois. Car à la place des yeux des poupées, des globes oculaires vides. Des crevasses rouges. Des cratères. Tous les yeux avaient été comme arrachés. Et le sang ne semblait pas avoir coagulé. La chambre d'Agathe comme un cimetière de poupées aveugles.

Avant de s'enfuir, Louise eut le temps d'apercevoir l'ogre. Il était assis sur un fauteuil tout au fond de la chambre. Ne semblait pas avoir remarqué la présence de Louise qui pourtant maintenant se tenait presque face à lui. Une poupée était posée sur ses genoux, il la

La chambre d'Agathe

coiffait avec des gestes doux. Il fredonnait une comptine enfantine, toujours les mêmes paroles répétées à l'infini : « Calme-toi, ma petite Agathe, oui c'est ça, calme-toi... »

Louise descendit l'escalier en courant. Elle trébucha et s'écorcha le genou sur la dernière marche. La poussée de l'entrée ne perdit rien de la frayeur de Louise et un sourire narquois illumina son visage quand le sang de Louise commença à tacher ses chaussettes blanches.

Dans le dos de Louise, le souffle violent de la voix de l'ogre redevenue elle-même : « Pas un mot, Louise, pas un mot, tu m'entends ? »


Louise ouvrit la porte d'entrée. Elle tremblait encore quand elle entendit les voix de sa mère et de sa tante. Et leurs pas sur les graviers du chemin.

Sa mère s'approcha.

« Ah, te voilà, Louise. Nous sommes allées faire un tour. La fin du mois d'août approche. C'est ta dernière semaine de vacances. Ta tante et ton oncle ont proposé que tu restes avec eux cette semaine. Nous viendrons te chercher dimanche prochain. Tu vas profiter de la baignade. Du bon air. Et tu pourras dormir autant que tu veux. Avant la rentrée. Embrasse ta tante et remercie-la. Tu n'oublieras pas de remercier l'oncle aussi. Tu as de la chance qu'ils acceptent de s'occuper de toi. C'est quoi, cette marque de sang sur ta jambe ? Tu t'es blessée ? Pourquoi tu es si pâle ? Qu'as-tu encore inventé pour te faire peur ? »

Quand la Dauphine verte disparut au bout de l'allée de graviers, la tante Monique prit la main de Louise.

« Rentrons, l'oncle nous attend pour le dîner. »

Louise s'assit à la table. L'oncle était calme et l'on n'entendit pas sa voix d'ogre. 

Numéros encore disponibles (suite)

N° 67 – Concours 2012 : *Dernier voyage*, C. Béchaux ; *Les cuisines indiennes*, L. Roux ; *Insomnie*, E. Lagrange ; *Libération*, J. Hamm ; *Le fort et le faible*, S. Dubin ; *Salon-lavoir*, S. Heurtel ; *La fée du canal Saint-Martin*, H. Laly ; *Un père*, B. Oberlé ; *Un ami dévoué*, C. Munier.

N° 69 : « 25 ans du concours Ville de Castres/L'encrier renversé ». *Retrouvailles*, A. Chalvin ; *Fantômes dans la machine*, L. Fétis ; *L'enfant prodige*, G. Lebon ; *Les naufragés*, F. Bouhier ; *Le jour où Milt Albuquerque Junior jeta sa trompette dans la mer*, M. Burlot ; *La fenêtre d'où je regarde passer le temps*, D. Dauphin ; *Confidence pour confidence*, E. Ménard ; *Jabiru*, J.-M. Rueda ; *Je crois que je vais hurler*, J.-C. Chabel ; *L'égyptoyage*, G. Bastide ; *Appel à témoins*, P. Chauvin-Glonneau ; *Maternité*, F. Provinci-Sigoillot ; « Les auteurs en questions... », entretiens ; *Rencontre*, M. Félix ; *Le don d'Alice*, F. Martin ; *Flash-back*, C. Célotti ; *Le sixième océan*, G. Flipo ; *Le terminus de la ligne H*, M. Duru ; *Cette femme qui cherchait le silence*, P. Larriveau ; *Le camping du petit bonheur*, M. Poitevin ; *Maman, j'ai peur !*, J. Matignon ; *De l'autre côté*, L. Allaert ; *La couverture*, É. Potdevin ; *Nous irons en enfer ensemble*, A. Vocanson ; *Grands seigneurs*, C. Béchaux.

N° 71 : *Sonate*, C. Bonne ; *Poisson d'avril*, L. Combe ; *Apocalypse Mao*, F. Duret ; *Nuit, jour, nuit : soleil décapité par la faucille d'argent*, S. Algara ; *Déraisons*, J. Brochard ; *Les choses de l'entre-deux*, J. Guillaud-Bachet ; *Une heure à tuer*, C.-M. Hadrien ; *Le joueur de oud*, V. Laplanche ; *En apnée*, D. Buonavista ; *Le guidon entre les dents*, M. Chotek ; *Cinq*, D. Tournié ; *Ring*, A.-C. Ordas ; *Le riz au lait de Sophie M.*, P. Janjaud.

N° 72 : *Caméscopie*, D. Guérin ; *La nuit qui ronge*, M. Fèvre ; *Nicky*, G. Vieilfault ; *Jetlag*, S. Gentilhomme ; *Songe à la douceur*, M. Mathis ; *Le dire avec des fleurs*, M. Camboulives ; *Rouge, perd, foutu*, V. Baret ; *La basket rouge*, L. Alexandre ; *Quelques œillets rouges*, J.-P. Gremillet ; *Clocca*, X. Poursines.

N° 74 : *L'ombre de la colline*, L. Marconi ; *Lorsque fleurissent les pierres*, V. Laplanche ; *Eclaireurs*, M. Brémaud ; *Si on ne mange pas de pain, un jour, il n'y en aura plus...*, A.-S. Guénéguès ; *Down by the seaside*, T. Covolo ; *Rêve de funambule*, M. Gendault ; *Zacharie*, G. Ambroise ; *Comptes de fée*, M. Gengoux ; *L'étranger des dunes*, A. Sao.

N° 75 – Concours 2015 : *Dernière illusion*, T. Covolo ; *La vilaine propagande des vendeurs de croisières*, A. Modat ; *Entre deux fêtes*, M. Pontacq ; *Un toit pour la nuit*, A.-M. Dallais ; *Au moindre galhauban*, S. Chalandre-Saint-Martin ; *Garçon manqué*, L. Combe ; *Là-bas, tu verras...*, M. Fèvre ; *Une pensée pour Daniel*, A. Dhotel ; *La lettre silencieuse*, S. Salgas ; *Un si long sommeil*, E. Broc ; *Le vivier*, G. Vieilfault.

N° 76 : *La chambre*, A. Demouzon ; *Billy Rank est un type super*, T. Covolo ; *De cygne en cerf*, A. Barthelet ; *Cheveux au vent sous le turban*, C. Borie ; *La Douze, c'était moi*, F. Bouchut ; *L'arrê fantôme*, D. Mazeran.

Suite page 64

BULLETIN D'ABONNEMENT ET DE COMMANDE (frais de port inclus)

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____ E-MAIL _____

L'abonnement (4 numéros) : 34 € (France) 38 € (dom-tom) 43 € (autres pays)

Je m'abonne à partir du numéro 86 pour les numéros 86 à 89

Je commande le n° 85 (prix de vente à l'unité) 10 € (France) ; 12 € (dom-tom) ; 14 € (autres pays)

Je commande un ou plusieurs anciens numéros (1 n° : 5 € [France] ; 6 € [dom-tom] ; 8 € [autres pays] ;

2 n°s : 8 € ; 10 € ; 12 € ; 3 n°s : 10 € ; 14 € ; 16 €) • Numéros disponibles : 56, 63, 65, 67, 71, 72, 74, 75, 76, 77, 79, 80, 83.

Les numéros 69, 81, 82, 84 (numéros vendus 10 € [France] ; 12 € [dom-tom] ; 14 € [autres pays]).

Numéro(s) commandé(s) : _____

Envoyez ce bon avec le règlement à **L'encrier renversé, 25, chemin de l'Arnac, 81100 Castres (France)**

Contact : encrier.reverse@wanadoo.fr

À PROPOS DE BOTTES

Rubrique animée
par Gérard Charpentier



Pêle-mêle liminaire

La majorité des concours disposent aujourd'hui d'un site ou d'un blog avec accès direct au règlement. Nous ne vous conseillons que trop de vous reporter au règlement intégral avant de participer à tout concours.

Pour régler votre participation, en cas de concours payant bien sûr, si vous habitez l'étranger vous pouvez inclure dans l'enveloppe un coupon-réponse international ou effectuer un virement (avec le code IBAN).

Concernant la forme, soyez sobre dans la présentation de votre tapuscrit : 1 500 signes par page (norme éditoriale ; en cliquant [si vous utilisez Word] sur l'onglet Fichier, puis Propriétés, puis Statistiques vous serez renseignés au signe ou au mot près), une seule police de caractères (imposée parfois) simple et lisible, pas de fioritures ou illustration, folioyez, agrafez la liasse en haut à gauche ; pas de spirale, ni réglette, ni couverture. Les jurés ont un grand nombre de nouvelles à évaluer, rendez-leur la lecture agréable.

Une petite méprise perdure dans de très nombreux règlements au sujet du signe ; rappelons qu'il peut être un caractère (du grec *kharattein* : « graver » : lettre, apostrophe, chiffre, signe de ponctuation ou symbole) ou un blanc entre deux mots, entre un mot et un point-virgule, un deux-points... (appelé espace [au féminin] en typographie). Dans un texte de 1 000 caractères, le nombre de signes sera de 1 200 en moyenne, la différence est considérable. En cas de doute, demandez donc à l'organisateur de le lever.

Quand le concours limite la participation aux « auteurs non édités » il faut généralement comprendre « non édités... par un éditeur ». Si vous êtes autoédités ou avez fait paraître une ou des nouvelles en recueil collectif, en ligne, en revue : vous pouvez participer. Les organisateurs réclament le plus souvent des textes inédits et/ou non primés.

À moins d'avoir de solides préventions contre La Poste, ne recommandez pas votre envoi.

Pour ce qui est du fond, chassez les fautes d'orthographe et de syntaxe, laissez reposer votre œuvre un temps pour la reprendre ensuite, lisez-la à voix haute... : certains jurés — peu patients il est vrai — s'ébrouent, trépignent, fulminent à la vue d'œuvres mal ficelées... et le verdict alors est sans appel !

Le principe de l'anonymat (c'est une excellente chose) est généralement appliqué, ne faites donc pas

apparaître votre identité et vos coordonnées sur le tapuscrit mais sur un feuillet indépendant (un numéro de mobile et/ou un mail sont préférables afin d'être joint rapidement).

Les auteurs des trois meilleures nouvelles sont le plus souvent récompensés.

La présence des lauréats à la remise des prix est souhaitée, voire obligatoire pour empocher le prix. Mesure justifiée par le réel désir des organisateurs de rencontrer les distingués auteurs et d'enrichir par leur présence la manifestation qui leur est dédiée. Il est évident dans ce cas que les frais de transport, d'hébergement et de bouche doivent être à la charge de l'organisateur du concours. Ce dernier ne peut décemment pas « convier » un auteur à parcourir des centaines de kilomètres pour ne lui remettre qu'une jolie médaille ou un diplôme et un chèque-lire, lireli lirelette, de quelques euros...

Vous allez découvrir *infra* une sélection d'une quinzaine de concours auxquels participer ces mois prochains : concours dotés, gratuits ou payants. Dans ce dernier cas les frais d'inscription sont en rapport avec les prix décernés, car il est aberrant de s'acquitter de frais de participation supérieurs à 10 € lorsque aucun prix en espèces ou aucune publication ne récompense les lauréats.

Sont absents de cette sélection (donc non exhaustive) les concours qui limitent la participation à une aire géographique trop réduite ou bien demandant des frais d'inscription trop élevés en rapport des récompenses offertes (prix ou publication). Nous avons aussi éliminé les concours (de plus en plus nombreux) qui n'attribuent aucun prix en espèces (ou en nature) et ne débouchent sur aucune publication.

Les « fiches » concours ci-dessous sont sommaires, nous vous invitons de nouveau à lire chaque règlement avant de concourir.

Pour signifier notre avis — tout relatif — sur ces concours, nous leur avons attribué des « encriers » (de 1 à 4). En gras, les adresses postales ou électroniques où adresser — ou sites où déposer — vos manuscrits.

Le concours idéal ? Il est gratuit ou demande une participation de maximum 10 €, il offre un prix en espèces au moins égal à 500 € pour le lauréat, et il offre une publication. Si en plus vous êtes convié à ses frais à la remise des prix, c'est le graal !

À PROPOS DE BOTTES

Au fil de l'Aire : Gratuit et ouvert aux plus de 16 ans. Envoyer avant le 31/10/2020 une nouvelle inédite de 10 000 signes max. en 2 ex. Prix aux lauréats : 500 €, 300 €, 200 €. Prix remis fin mars 2021 lors d'une soirée consacrée à la nouvelle. Mail : contact@desnouvellesbonnesnouvelles.fr

Des nouvelles, bonnes nouvelles !, Association Au fil de l'Aire, Bibliothèque, 13, rue du Four, 55260 Pierrefitte-sur-Aire.

Avis : Même s'il n'y a pas de publication, c'est gratuit et bien doté.

Berric (Ville de) (2^e édit.) : Ouvert aux auteurs non édités. Envoyer une nouvelle inédite et non primée avant le 30/6/2020 de 3 à 5 pages (mentionner dans le texte un ou plusieurs lieux de Berric) par voie postale en 4 ex. **et** par mail : concours.berric@gmail.com Inscript. : 5 €. + enveloppe timbrée. Il existe une catégorie « adultes » et une « jeunes ». Prix aux lauréats : 250 €, 150 €, 100 €. Publication possible.

Mairie de Berric, concours de nouvelles, 16, place de l'Église, 56230 Berric.

Avis : Une inscription modeste pour un prix tout aussi modeste, une courte nouvelle à contrainte.

Encr'Âges (Assoc.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 15/6/2020 une nouvelle inédite de 6 000 signes max. (sur 2 pages) sur thème (« Au fil de l'eau ») par voie postale en 2 ex. **et** par mail : concours@encrages-puymoyen.com (format Word ou OO). Inscript. : 10 €. Prix aux lauréats : 200 €, 150 €, 100 €. Publication en recueil.

Concours de nouvelles Encr'Âges, Sixte de Fraguier, 35, rue Paul-Abadie, 16000 Angoulême.

Avis : Limité à 100 participants. Les prix sont modestes, vu le montant de l'inscription, mais une publication est annoncée.

Feignies loisirs animations culture (Assoc.) : Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 14/6/2020 une nouvelle inédite de 15 000 signes max. sur thème (« Vendredi 13 ») en 5 ex. Prix aux lauréats : chèques-lire de 350 €, 200 €, 120 €. Courriel : mediatheque@ville-feignies.fr

Espace Gérard-Philippe, mairie, BP 71079 Feignies, 59606 Maubeuge Cedex.

Avis : C'est gratuit et une publication locale est envisagée.

George-Sand (Concours international de la nouvelle) (16^e édit.) : Ouvert à tous les auteurs féminins. Déposer avant le 31/5/2020 une nouvelle inédite de 23 000 signes max. (la nouvelle débute par : « Le jour venait de se lever ») sur le site : www.concours-georgesand.fr et l'inscription par voie postale : 14 € (réduction à 8 € pour les 18-26 ans ou 5 € pour les mineurs). Prix aux lauréats : 1 200 € et pour les mineurs : 500 €. Publication des meilleurs textes par les éd. L'Harmattan.

APCI/Gérard Robin, 26, rue de Coings, 36130 Déols.

Avis : Exclusivement réservé aux femmes, ce concours très bien doté (pas donné toutefois, 14 € pour les plus de 26 ans) ne propose pas de publication systématique chaque année.

Gérard de Nerval (Assoc.)/Arthémuse (Éditions) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 31/5/2020 une ou plusieurs nouvelles inédites de 15 000 signes max. sur thème (« Disparition inquiétante au Touquet » et pour cadre Le Touquet) par mail : arthemuse.editions@gmail.com Inscript. : 10 €. Prix au lauréat : 1 000 €. Publication d'un recueil. Site : www.editionsarthemuse.com

Éditions Arthémuse, 32, rue du Théâtre, 75015 Paris.

Avis : Organisé conjointement par une association et un éditeur. L'inscription est élevée mais le prix est à la hauteur.

Gruyères (Prix d'écriture de la Ville de) : Gratuit et ouvert aux plus de 21 ans. Trois genres proposés : récit, conte, nouvelle ; 2 catégories : première publication ou auteurs publiés. Envoyer avant le 30/6/2020 une nouvelle inédite et non primée de 30 000 signes max. à contrainte (il faut inclure 5 mots parmi 10 proposés) en 7 ex. par voie postale **ou** par mail (Word) : info@lheber.ch Prix au lauréat : 1 500 CHF offert par la Ville de Gruyères. Publication par les éditions de l'Hèbe. Site : www.lheber.ch **Editions de l'Hèbe SA, Prix d'écriture PEG, Chemin du Lac, 39, 1637 Charmey, Suisse.**

Avis : Un concours annuel existant depuis 2007. Gratuit et très bien doté.

Illfurth (Prix de la Ville d') : Gratuit et ouvert aux adultes « non professionnels ». Envoyer avant le 30/6/2020 une nouvelle inédite de 4 pages max. (de 35 lignes) sur thème (« Jeux olympiques ») par voie postale en 6 ex. **et** par mail : bm.illfurth@orange.fr Prix aux lauréats : lots d'une valeur de 200 €, de 100 €...

Bibliothèque municipale, 8b, route d'Altkirch, 68720 Illfurth.

Avis : Un concours gratuit mais sans publication.

L'encrier renversé/Ville de Castres (Prix de) (32^e éd.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 1^{er}/6/2020 (prorogation en raison du confinement) une nouvelle inédite de 22 500 signes max. (environ 15 pages) en 4 ex. Inscript. : 5 € (gratuit pour les candidats habitant l'étranger ou les outremer, les mineurs [copie d'une pièce d'identité], les abonnés et ceux qui commanderont le numéro concours 2020 [10 €]). Prix aux lauréats : 1 000 €, 300 €, 200 € (prix Marie-Schembré, cumulable), 150 € (prix Lycéens, cumulable). Publication dans *L'ER*. Courriel : ngfencrier@gmail.com ou encrier.reverse@wanadoo.fr

L'encrier renversé, concours de nouvelles, 9, hameau En Priou, 81580 Cambounet-sur-Sor (France).

Avis : Soutenu par la Mairie de Castres pour les 2 premiers prix et le Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées pour le prix Lycéens. Pour info, le concours rassemble chaque année environ 10 % de textes provenant de l'étranger et 20 % de textes provenant de la Région Occitanie, 70 % des nouvelles nous arrivent de toutes les autres Régions de France (dont 30 % d'Île-de-France).

Le Loir littéraire (Assoc.) : Ouvert à tous. Envoyer avant le 1^{er}/6/2020 une nouvelle inédite de 10 000 signes max. sur thème (« Ils y croyaient »), par voie postale en 2 ex. **et** par mail (Word, OO, LO) : nouvelles2020@leloirlitteraire.com Inscript. : 12 €. Prix aux lauréats : 800 €, 400 €, 300 €, 200 €, 200 €. Publication d'un recueil. Rens. : contact@leloirlitteraire.com

Le Loir littéraire, La petite Bruère, BP 90033, 72201 La Flèche Cedex.

Prix LÉLIA (Assoc.) : Gratuit et ouvert à tous les auteurs de plus de 15 ans. Envoyer avant le 15/6/2020

une nouvelle inédite de 8 000 signes max. sur thème (« Inavouable »), par voie postale en 5 ex. et par mail (Word) : lelia95isleadam@orange.fr
Prix aux lauréats : 100 €, 80 €, 60 €, des ex. du recueil sont offerts aux auteurs présents au sommaire d'icelui. Publication d'un recueil rassemblant les 10 premiers.

Concours de nouvelles, LÉLIA, BP 42, 95290 L'Isle-Adam.

Avis : Concours gratuit, doté de prix et aboutissant à une publication.

Maison des écritures Lombez Occitanie/Scènes Matalis (Assoc.) (3^e édit.) :

Ouvert à tous les auteurs de France métropolitaine. Envoyer avant le 30/4/2020 une nouvelle inédite de 5 000 à 7 000 signes (la nouvelle débute par : « Voilà que tu recommences à mettre ton nez dans mes affaires, l'été dernier ne t'a pas suffi. »), par voie postale en 1 ex. et par mail : concours@maison-ecritures.fr
Inscript. : 5 €. Prix aux lauréats : un stage d'une valeur de 295 €, 70 €, 50 €, 50 €.

Maison des écritures, concours de nouvelles, 4, rue Notre-Dame, 32220 Lombez.

Avis : Saluons l'effort fait par la Maison des écritures de Lombez qui accueille chaque année un écrivain résident qui préside le jury.

Nouvelle de la Ville du Mans (Association pour le Prix de la) :

Ouvert à tous. Envoyer avant le 1^{er}/5/2020 une nouvelle inédite de 10 pages max. sur thème (« Ce que je m'en fous de la société future ») en 5 ex. Inscript. : 8 € + enveloppe timbrée. Prix aux lauréats : 300 €, 200 €, 150 €. Courriel : manyman@wanadoo.fr

Prix de la nouvelle de la Ville du Mans, Ligue de l'enseignement, FAL 72, 18, rue Béranger, 72000 Le Mans.

Avis : Prix remis au cours de la manifestation « Faites lire ! » en octobre 2020.

Ozoir-la-Ferrière (Ville) :

Ouvert aux auteurs majeurs. Envoyer avant le 30/6/2020 une nouvelle inédite de 9 000 signes max. en 2 ex. Inscript. : 5 €. Prix aux lauréats : 300 €, 200 €, 100 €. Un 4^e prix peut

être décerné sous la forme d'un lot de livres. Publication en recueil. Tél. : 01 64 43 55 15.

Hôtel de ville d'Ozoir-la-Ferrière, service culturel (concours de nouvelles), 45, av. du Général-de-Gaulle, 77330 Ozoir-la-Ferrière.

Avis : Prix remis lors d'un café littéraire à l'automne. Concours ancien et sérieux.

Pouchkine 82 (Assoc.) :

Gratuit et ouvert à tous. Envoyer avant le 30/6/2020 minuit une nouvelle inédite de 8 000 signes max. (la nouvelle débute par : « La Lada avançait lentement entre les hautes herbes lestée des 38 caisses de pommes récoltées la veille dans le verger de la datcha »), par mail (Word) : contact@pouchkine82.com
Prix aux lauréats : 250 €, 100 €, 50 €. Publication des 10 meilleurs textes sur site.

Avis : Un concours gratuit organisé par l'association éponyme dont le prix sera remis dans le cadre d'« Octobre russe 2020 ». Attention ! limité aux 100 premiers participants.

Riantec (Prix de la nouvelle)/ Les amis des arts et de la culture (26^e édit.) :

Gratuit et ouvert à tous les adultes. Envoyer avant le 31/8/2020 une nouvelle inédite de 8 pages max. sur thème (« Désobéissance ») en 5 ex. Prix aux lauréats : 300 €, 150 €. Publication sur un site internet. Tél. : 06 19 70 51 12, courriel : clchambon@yahoo.fr

Association Les amis des arts et de la culture, BP 27, 56670 Riantec.

Avis : Un vieux concours gratuit à faire ! Désobéissez !

Thierry-Jonquet/Toulouse Polars du Sud (Prix) (12^e édit.) :

Ouvert à tous. Envoyer avant le 28/5/2020 une ou plusieurs nouvelles inédites de 12 000 signes max. sur thème (« Treize à la douzaine ») en 6 ex. par voie postale et par mail : concours.nouvelles.tps@laposte.net
Inscript. : 5 € par nouvelle. Prix aux lauréats : 300 €, 200 €, 100 €. Publication possible.

Concours de nouvelles Thierry Jonquet/Toulouse Polars du Sud, 3, rue Georges-Vivent, BP 73657, 31036 Toulouse Cedex 1.

Avis : Prix remis au cours du festival Toulouse Polar du Sud en octobre 2020.

Prix Zadig (éd. Ex aequo) :

Gratuit et ouvert aux auteurs majeurs résidant en France. Envoyer avant le 12/7/2020 minuit une nouvelle policière inédite de 65 000 à 130 000 signes par mail (PDF) : presidente@prixzadig-editions-exaequo.com
Prix au lauréat : 1 000 €. Publication des 3 premiers. Rens. : direction@editions-exaequo.fr
Éditions Ex aequo, 6, rue des Sybilles, 88370 Plombières-les-Bains.

Quelques sites web recensant les concours de nouvelles & appels à textes :

Actuellement le meilleur site voué aux concours de nouvelles : www.concoursnouvelles.com • appels-a-textes.fr • www.nouvelle-donne.net • Le forum du cercle maux d'auteurs : www.forum-mda.com • Le fil de la littérature romande et francophone : weblittera.ch • thierryecrit.wordpress.com (Thierry Covolo annonce la cessation de la rubrique Concours mais nous signalons ce site très instructif.)

- **Blog :** encrierrenverse.canalblog.com
- **Facebook :** <https://fr-fr.facebook.com/encrierrenverse.nouvelles>
- **Wikipedia :** https://fr.wikipedia.org/wiki/L%27Encrier_renversé
- **Adresses postale et internet :** L'encrier renversé, 25, chemin de l'Arnac, 81100 Castres. encrier.renverse@wanadoo.fr



DANS LA RUELLE

RECUEILS DE NOUVELLES

Enterrement des morts, d'Annick Demouzon.

Le nouveau recueil de 19 nouvelles d'Annick Demouzon inaugure une toute nouvelle maison d'édition née de la volonté d'une association de Moissac (82). Son titre pourrait décourager. C'est la mort, bien sûr la mort. Mais légère dès le départ avec la Lucie qui déguste voluptueusement la page nécrologique de son journal, pas qu'elle ignore qui est mort, mais parce que « ce n'est pas tous les jours qu'on est dans le journal ». A. Demouzon dit la vieillesse avec des mots de peintre ou de sculpteur. C'est d'une matière qu'elle parle et elle emballe le banal, le trivial. On en oublie qu'elle nous parle de l'embourbement dans l'engourdissement, le vieillissement et la mort. Elle le magnifie et l'enchanté, nous porte dans un souffle intemporel et beau. C'est le rituel de la vie qui en est sublimé.

Parfois l'ambiance est à la boue en forêt et la pluie omniprésente, la chaleur qui colle. Et ça tourne comme une comptine, les mêmes mots qui reviennent en refrain. C'est limpide. Toujours la mort bien sûr, mais un acharnement à la poursuite de la vérité beau et tendre. Avec parfois un petit air de Maupassant comme dans cette *Ficelle* déjà publiée (et primée) par *L'encrier renversé*, où la mort, c'est celle d'un homme trop grand qui ne rentre pas dans son cercueil... Et ça coule sans afféterie avec le naturel du bruissement de l'eau dans un sous-bois. Avec retenue aussi, sans bavardage ni tous ces mots de la compassion dont on entoure la mort pour titiller les larmes. Non, on se sent plongé dans l'humanité des « taiseux » qui gomme l'inutile et l'insupportable. C'est beau comme l'antique, dirait l'autre. Sans fioritures. Sans lourdeur. Sans scories. Un relent d'Ovide, avec le vent du large, l'intemporel, la mort détricotée, dédramatisée, lyophilisée si j'ose dire, réduite à l'essence de la vie, ce renouvellement perpétuel. La mort aussi qui parfois donne du sens aux actes des vivants si bien qu'un arbre est magnifié par la disparition de celui qui l'a planté, qui fait que cet arbre nous est cher et qu'on le regarde en souriant comme on regarde la vie dans les gesticulations d'un enfant ou les tentatives maladroitement d'un chiot. On a tous en nous des arbres, des bébés ou des chiots que les mots d'Annick Demouzon réveillent avec le sourire et pourtant un pincement au cœur mais dont finalement on sort heureux parce qu'ils révèlent en nous ces couches sédimentaires qui constituent notre histoire pour nous rappeler tout le poids de la vie.

C'est plutôt intemporel, plutôt rural, parfait pour ces temps de bousculade urbaine où on court sans trop

savoir derrière quoi. Ici, on sait. Le souffle est plus lent, on meurt bien sûr mais ce n'est pas grave, ce n'est pas désespérant, ni vain.

J'ai aimé. Je pense que vous vous en seriez douté. D'ailleurs si je n'avais pas aimé, en aurais-je parlé ? Je crois qu'en ces temps où tout le monde éprouve le besoin d'écrire et où les lecteurs se font rares, où même ceux qui désespèrent d'être publiés ne lisent pas ce qu'écrit leur voisin, c'est une lecture saine, vivifiante, c'est pourquoi j'ai eu envie d'essayer de vous tenter pour que vous la partagiez. Pour votre bien.

Ces nouvelles ne déroulent pas seulement un tableautin à l'ambiance prenante. Elles réservent aussi des surprises à la fin, comme la Lucie du départ qui adore la brioche qu'on offre après les inhumations et dont on devine qu'elle en a aidé quelques-uns à se retrouver plus vite dans le journal, avec ce petit je ne sais quoi qui fait que la sienne de brioche est tellement réputée. Dans ces textes sur fond de mort, la pluie n'est pas l'accompagnement obligé d'un moment sinistre mais d'une sensualité vitale si joyeuse qu'on rêve d'un bel orage d'été pour aller vérifier si ça fait vraiment un tel effet et se rafraîchir la mémoire.

J'aime la manière dont elle dit l'impalpable avec peu de mots, avec légèreté. Elle suggère plus qu'elle n'étaie. Alors bien sûr, il y a des fois où ça nous laisse froid. On a raté l'image. Mais à côté, tout ce non-explicité ouvre en nous l'écho de moments pour lesquels ces mots collent parfaitement et l'émotion affleure. Et puis tout à coup c'est la surprise, en lisant « S'en aller » de retrouver écrites par elle ces remarques à propos de pages trouvées sur une morte et où elle semble nous dire, sans trop, ce qu'est écrire pour elle. On se sent conforté dans son plaisir.

Et qu'importe ce dont on parle ! Ce qui compte c'est l'expression et là, elle n'est jamais anodine. De l'un elle dit « ... Le fiel qui suinte de tout son être, l'odeur de la haine, les cris, les insultes ». D'une autre « elle ressemblait à Rimbaud, yeux de pluie, cheveux au vent ». Elle décrit une femme : « [U]ne dame très vieille, usée jusqu'à la trame » et d'une fille, sur ses origines : « [E]t elle, cette chose en trop, jetée sans désir dans le vrac de la vie ». La nuit tombée sur le port, elle parle « de frêles et délicats éclats d'intimité » pour décrire les lumières sur l'eau. Et de l'éloignée qu'on recherche dans les affaires qu'elle a laissées, elle dit : « [C]es petites affaires, les épiluchures de son corps. Encore un peu d'elle, son odeur, cachée entre les choses, des relents de sa vie, englués pour toujours à ces riens. »

En 19 nouvelles des personnages très divers, hommes ou femmes, vieux ou très jeunes, dont elle ne nous dit pas forcément le nom, dont elle ne nous dit pas

forcément grand-chose sauf cet impalpable dans lequel on peut se faufiler et qui met en mots ce en quoi nous nous rejoignons tous. C'est très beau.

Jean-Louis Rech

Éditions Léoforio, 220 p., 16 €.

Chrysalide. Recueil d'histoires courtes, d'Hélène Chambaud.

Douze histoires de quelques pages mais toutes avec un personnage, homme ou femme, plus souvent femme, qui a perdu sa moitié d'orange, comme aurait dit Jean-Louis Bory, et la cherche ou veut la rejoindre dans la mort. Mais ce n'est pas si simple. On est promené en des lieux très divers, avec des moments délicieux, souvent en bord de mer, ou dans des intérieurs douillets, aux senteurs agréables d'épices et de thés, beaucoup de chaleur, un chat, parfois. C'est bien écrit. Mais tellement métaphorique qu'on peut s'y perdre et craindre, parfois, d'être entraîné dans du clinquant de pacotille, façon *Aventuriers de l'Arche perdue* ou *Atlantide* de bas étage. On nous balade aussi dans le temps. Ça brille, ça explose, les effets de lumière peuvent être somptueux. En passant parfois par des envolées auxquelles on adhère plus ou moins comme cet Adam et Ève revisité façon extraterrestres avec des visions de Moyen Âge mêlées de courses interplanétaires imagées à la *Star Trek*... Je dirais aussi que ça donne envie, que ça donne faim parce que c'est souvent très « goûteux ». Mais on croise des tas de gens, des prénoms auxquels il est inutile de s'accrocher. On ne saura rien d'eux. Une écriture poétique qui peut charmer mais qui peut aussi vous laisser au bord du puits avec le sentiment qu'on vous a baladé pour des prunes. On court beaucoup vers la lumière mais on n'y voit rien. Au moins, après la mort omniprésente du début on bascule dans l'exaltation de la vie.

Chaque histoire est précédée d'une citation, souvent percutante. J'en retiens deux, la première et la dernière : « La beauté est dans les yeux de celui qui regarde », Oscar Wilde ; « On dit que le monde appartient à ceux qui se lèvent tôt... Ce n'est pas vrai, le monde appartient à ceux qui sont heureux de se lever », Monica Vitti.

Ce choix donne l'idée d'une pensée vivante à deux doigts de l'humour. Mais pour les histoires, on serait plutôt frustré. Une plume, de belles envolées, mais peut-être une certaine complaisance qui fait que l'auteur ose tout jusqu'au n'importe quoi.

Jean-Louis Rech

Éditions de la Goutte d'étoile, 146 p., 15 €.

NOUVELLE EN REVUE

« **Téléphilie** », *in Brèves*, de Jean Pézenec.

La dernière livraison de *Brèves* (n° 115) contient une très belle nouvelle de Jean Pézenec, familier de *L'encrier renversé*, « Téléphilie ». On est dans le délire d'une dame qu'on devine d'âge avancé, vivant dans « la tour la plus pourrie du Chêne des Anglais » dont on sait qu'au bout de vingt-deux ans de RMI puis de RSA en HLM elle s'est creusé un refuge dans le monde de la télé où elle a son lot d'amis et d'ennemis, de quoi stimuler toute son activité affective pour échapper à un environnement hostile. On y plonge comme au meilleur de Châteaureynaud, entraîné dans un délire échappant à toute réalité.

Elle a ses têtes de Turc comme Laurent Baffie, « le rabat-joie, toujours à casser l'ambiance, toujours à se moquer des gens, jamais un bonjour, jamais un regard pour elle, et méchant avec ça, une vraie gale, une fois il s'était même moqué de Mireille Mathieu, qui était si gentille ». Mais surtout Christine Ockrent : « [...] ah la sale bête, elle la rendait par les yeux, elle la rendait tellement par les yeux, c'était plus fort qu'elle, chaque fois qu'elle la voyait sur l'écran, elle l'injurait, elle la traitait de tous les noms, salope, pouffiasse, connasse, bourrique, grosse truie, sale vache, heureusement on la voyait presque plus [...]. » Elle compense avec le meilleur de ses amis, Jean-Pierre Foucault, qui l'éduque : « [...] ça c'est] un problème de société qu'elle ignorait totalement avant que Jean-Pierre Foucault ne l'alerte sur son existence, mais sur les côtes de Bretagne, à chaque marée basse, il y avait des rats qui essayaient de détacher les berniques des rochers, et il y avait des berniques qui leur coinçaient la patte entre leur coque et le rocher et qui les tenaient coincés comme ça jusqu'à ce qu'ils soient noyés par la marée montante. »

Mais justement, c'est après une grande crise d'indignation contre la Ockrent reparue qu'elle provoque un déluge dans sa tour en allant rafraîchir sa fureur à grandes eaux dans la salle de bains. Ça tourne au cauchemar avec les secours à sa porte qu'elle croit Ockrent cherchant à la tromper pour se venger d'elle en la noyant comme un rat. Si perturbée qu'elle a failli oublier son rendez-vous avec ses amis d'*Amour, gloire et beauté* devant lesquels elle s'apaise enfin tandis qu'on devine à sa porte les pompiers qui vont tout casser pour entrer. C'est fascinant.

Jean-Louis Rech

Revue *Brèves*, n° 115, 160 p., 18 €.

Entre 2 livraisons • L'actualité des parutions

Nous vous présentons ci-dessous une bonne part de la production d'ouvrages ou nouvelles en revue (nouveautés ou rééditions, de langue française ou traductions) parus de mi-décembre 2019 à mars 2020. Les auteurs de nouvelles en quête d'éditeurs trouveront ici un large éventail de maisons ou rédactions où envoyer leurs manuscrits en lecture. Nous allons nous efforcer au fil des numéros d'être le plus complet possible (recenser tous ceux qui agissent en faveur de la nouvelle n'est pas une petite affaire...). À terme donc, seront ici listées toutes les sorties du trimestre/quadrimestre passé. Vous découvrirez les titres (nouvelles ou recueils) inscrits de fraîche date aux catalogues des éditeurs « conventionnels » ou aux sommaires des périodiques dédiés au format court (tous genres confondus), mais également les œuvres proposées par l'édition « alternative » – parfois controversée – toute-présente aujourd'hui sur la Toile. Enfin, *last but not least*, celles du troisième vecteur (nombreux mais peu visible, partant moins aisé à promouvoir), celui de l'autoédition (papier ou numérique). Bonne lecture ! [Le prix des ouvrages indiqué est celui de la version papier. Les auteurs dont le nom est graissé ont été accueillis dans *L'encrier renversé*.]

Adjemian David, « Nos amours parisiennes », éd. Transboréal, 272 p., 11,90 €.

Ag Sarid Issoiden, « Des traces dans le désert : nouvelles ; suivi de Mon fils n'ira pas à Kidal : théâtre », éd. L'Harmattan Mali, 245 p., 24,50 €.

April Jean-Pierre, « Le monstre de Montréal », revue XYZ, n° 141.

Astier Philippe, « Le festin des

amnésiques », revue *Galaxies*, n° 62.

Attal Jérôme, « J'aurais voulu être un Beatles : récit », éd. Mot et le reste, 155 p., 15 €.

Auffray Mickaël, « Le cheveu blanc », éd. La p'tite Hélène, 56 p., 14 €.

Bandello Matteo, « Nouvelle = Nouvelles. 5, Troisième partie XXXIV-LXVIII-Quatrième partie I-XXVIII », trad. de l'ital, éd. Belles lettres, 1 024 p., 85 €.

Ban jean Brigitte/Boileau Bertrand, « Cette trace de ta vie dans la mienne », éd. Anfortas, 141 p., 12,90 €.

Beaumier Jean-Paul, « Les tulipes », revue XYZ, n° 141.

Beauville Anne (de), « Deux noires, une blanche, des croches », revue *Rue Saint Ambroise*, 13/1/2020.

Bertrand Chloé Jo, « Chasseuse de soleil », revue *Solaris*, n° 213.

Blouin Geneviève, « Parler aux murs », revue *Solaris*, n° 213.

Bock Maxime Raymond, « Le faubourg », revue XYZ, n° 141.

Bott François, « Un amour à Waterloo », éd. La table ronde, 115 p., 14 €.

Bouchard Emmanuel, « Matières organiques », revue XYZ, n° 141.

Bourgasser Alain, « Le 17 ?, nouvelles noires », éd. du Bord du Lot, 304 p., 24 €.

Brassard Denise, « La dolce vita », revue XYZ, n° 141.

Briand Arthur, « Les aventures désopilantes de Ladoule », éd. L'Harmattan, 94 p., 12,50 €.

Brixtel Gaëtan, « Vous offrir le pire. 2 », éd. du Horsain, 165 p., 8 €.

Burroughs Edgar Rice, « Récits de la jungle de Tarzan », trad. de l'angl., éd. PRNG, 200 p., 16,95 €.

Cabré Jaume, « Quand arrive la pénombre », trad. du catal., éd. Actes Sud, 268 p., 22 €.

Cabré Jaume, « Voyage d'hiver », trad. du catal., éd. Actes Sud, 290 p., 8,70 €.

Caldine Daniel, « Contes briards », éd. Fiacre, 207 p., 18 €.

Calvo Sabrina, « Baiser la face cachée d'un proton », revue *Bifrost*, n° 97.

Camus Benoît, « Sapins et sorbiers », revue *La femelle du requin*, n° 52.

Camy Christine (de), « Une île », revue XYZ, n° 141.

Carpentier André, « La bille de verre », revue XYZ, n° 141.

Carré Claude, « Grillés », éd. Inédits, 207 p., 17 €.

Carré Claude, « La métaphore », revue *Rue Saint Ambroise*, 24/12/2019.

Carron de la Carrière François, « Douze

contes du temps passé », éd. Saint-Honoré, 130 p., 14,90 €.

Carver Raymond, « Parlez-moi d'amour », trad. de l'angl., éd. Points, 183 p., 6,50 €.

Casset Jean, « Vendredi soir », revue *Nouvelle donne*, 1^{re}/1/2020.

Castant Alexandre, « Mort d'Athanase Shurail », éd. Tarabuste, 108 p., 11 €.

Cecchi Lorenzo, « Protection rapprochée », éd. Cactus inébranlable, 130 p., 17 €.

Centerwall Patrick, « Le vainqueur », trad. de l'angl., revue *Galaxies*, n° 62.

Champagne Christine, « Que reste-t-il de leurs amours ? », revue XYZ, n° 141.

Choupin Catherine, « Adoration », revue *Onuphrius*, n° 41.

Christie Agatha, « Le miroir du mort », trad. de l'angl., éd. du Masque, 325 p., 5,60 €.

Clavel Fabien, « Fides », revue *Galaxies*, n° 63.

Coll., « Amours surnaturelles : anthologie », éd. L'Alsacienne indépendante, 229 p., 16 €.

Coll., « Ce qui reste de nous, et autres poèmes, nouvelles, récits d'exils », éd. Le port a jauni, 115 p., 15 €.

Coll., « Delhi noir », trad. de l'angl., éd. Asphalte, 400 p., 12 €.

Coll., « Dimanches, anthologie : nouvelles, poèmes », éd. Les deux crânes, 180 p., 10 €.

Coll., « Écrit(s) du Nord. 35-36 », éd. Henry, 190 p., 12 €.

Coll., « Face à face », trad. de l'angl., éd. Fleuve, 398 p., 17,90 €.

Coll., « Géante rouge. Hors-série 2019 », éd. Galaxies SF, 192 p., 11 €.

Coll., « Jentayu, H-S, revue littéraire d'Asie. 4, Mongolie », trad., éd. Jentayu, 189 p., 18 €.

Coll., « L'eau-forte : conte & poésie. 9. Étoffes », éd. Sambuc, 50 p., 10 €.

Coll., « Lan 2000 a 20 ans », éd. Lamiroy, 83 p., 8 €.

Coll., « Les secrets de Mardi gras », éd. La Gidouille, 176 p., 16 €.

Coll., « Malédictions », trad. de l'angl., éd. Black Library, 368 p., 17 €.

Coll., « Osez... 20 histoires de passion sexuelle », éd. La musardine, 234 p., 8,90 €.

Coll., « Sens interdit(s) », éd. Goater, 110 p., 8 €.

Coll., « Vauriens », trad. de l'angl., éd. J'ai lu, 1 152 p., 11,90 €.

Coll., « Welcome to the club : 20 nouvelles électriques inspirées par Les Thugs », éd. Kicking books, 185 p., 15 €.

Connolly John, « Musique nocturne »,

- trad. de l'angl., éd. Pocket, 512 p., 7,90 €.
- Cornélus Henri, « El Verdugo », revue *Onuphrius*, n° 41.
- Crépeau Jeanne, « Des fois, la nuit », revue *XYZ*, n° 141.
- Croci Xavier, « De l'ombre, récits », éd. Sans escale, 141 p., 13 €.
- Cuguen Fabrice, « Petits pas entre ciel et terre », éd. Les impliqués, 126 p., 14,50 €.
- « Dabit Eugène, Fauteuils réservés, et autres contes », éd. Gallimard, 96 p., 2 €.
- Dambrine Sylvie, « Viens... je vais te raconter la suite », éd. Presses du midi, 149 p., 16 €.
- De la Torre Valérie, « Une petite fugue », revue *Rue Saint Ambroise*, 26/1/2020.
- Debats Jeanne A., « Les anges rêvent-ils de Lamashires ? », revue *Galaxies*, n° 62.
- Delalande François, « Rêve de gosse », revue *Rue Saint Ambroise*, 4/3/2020.
- Devigne Lilian, « Les génies », revue *Nouvelle donne*, 1^{er}/3/2020.
- Diallo Moussa Seydou, « Tranches de vie », éd. L'Harmattan Sénégal, 121 p., 14 €.
- Dietrich Jean-François, « Les effacements », éd. Ex aequo, 138 p., 13 €.
- Dion-Ortega Antoine, « Le pique-nique », revue *XYZ*, n° 141.
- Dorais David, « Super Sexe », revue *XYZ*, n° 141.
- Douay Dominique, « Le ciel au-dessus », revue *Galaxies*, n° 62.
- Drieu la Rochelle Pierre, « Le faux belge », éd. Pierre-Guillaume de Roux, 128 p., 16,50 €.
- Du Fail Noël, « Les contes et discours d'Eutrapel », éd. Classiques Garnier, 801 p., 39 €.
- El Morabethi Khalid, « Textes », revue *La femelle du requin*, n° 52.
- Eman Xavier, « Une fin du monde sans importance : chroniques. 2 », éd. La nouvelle librairie, 147 p., 9,90 €.
- Engler Jean-Baptiste, « Épîtres interdites », éd. Vibration, 288 p., 20 €.
- Estiot Alexandra**, « Feu rouge », revue *XYZ*, n° 141.
- Etiemble Sophie, « Tous les êtres aimés », éd. du Bord du Lot, 184 p., 22 €.
- Féraud Gabriel, « Kumak », revue *Galaxies*, n° 63.
- Ferrare Gabrielle, « Les œufs à la neige », éd. Librinova, 125 p., 11,90 €.
- Flamand Sophie, « Fusion », éd. Lamiroy, 120 p., 8 €.
- Flaubert Gustave, « Trois contes », éd. De Gruyter, 254 p., 99,95 €.
- Gaillard Noé/Canal Richard, « Le chœur malade », revue *Galaxies*, n° 62.
- Genicot Geneviève, « Canicule », éd. maelstrÖm reEvolution, 48 p., 3 €.
- Goddyn Régis, « Albédo », revue *Galaxies*, n° 63.
- Goeller Roland, « Au bout des terres », revue *Rue Saint Ambroise*, 3/2/2020.
- Gogol Nikolai Vasilievitch, « 2 nouvelles de Pétersbourg », trad. du russe, éd. Gallimard, 144 p., 2 €.
- Gregory Daryl, « Les neuf derniers jours sur Terre », trad. de l'angl., revue *Bifrost*, n° 97.
- Guérin Françoise, « Au chevet des vivants », éd. Zonaires, 70 p., 9 €.
- Guka Han, « Le jour où le désert est entré dans la ville », éd. Verdier, 116 p., 14,50 €.
- Hamelin Lise, « Pépin », revue *Rue Saint Ambroise*, 31/12/2019.
- Hecquard Micheline, « La dame au chapeau jaune, et autres personnages : histoires normandes », éd. Eurocibles, 112 p., 15 €.
- Heritage Stuart, « Boris Johnson et les trois ours, et autres contes sarcastiques pour rire un peu de notre temps », trad. de l'angl., éd. Autrement, 160 p., 16 €.
- Hoffmann Ernst Theodor Amadeus, « Le violon de Crémone », trad. de l'all., éd. Bleu nuit, 64 p., 4,90 €.
- Howard Robert E., « L'apparition sur le ring », trad. de l'angl., revue *Galaxies*, n° 63.
- Hubner Emilie, « Voilà », revue *Rue Saint Ambroise*, 16/2/2020.
- Huston Nancy, « Rien d'autre que cette félicité : monologue », éd. Parole, 84 p., 12 €.
- Inoue Yasushi, « La mort, l'amour et les vagues, et autres récits », trad. du jap., éd. Philippe Picquier, 106 p., 5,50 €.
- Iturriaga Osa Teresa, « L'or de Serendip, contes », trad. de l'esp., éd. L'Harmattan, 77 p., 12 €.
- Jucquois Guy, « Récits interrompus... : tout compte fait », éd. EME, 232 p., 23,50 €.
- Kerurien Yvon, « Un café-cognac », éd. Miartlo, 78 p., 5,90 €.
- Kim Tae-Yong, « Cochon sur gazon », trad. du coréen, éd. Decrescenzo, 260 p., 16,50 €.
- Laberge Albert, « Monsieur le président », revue *Onuphrius*, n° 41.
- Lammens Marc, « Sentiers énigmatiques d'Euterpe : contes pour chercheurs sur la voie », éd. Champs-Élysées-Deauville, 180 p., 20 €.
- Lamur Sylvain, « Monstresse », revue *Solaris*, n° 213.
- Lamur Sylvain, « Plongée », revue *Galaxies*, n° 63.
- Larriaga Jean, « L'homme qui mit fin à ses jours pendant *Chantons sous la pluie*, et autres cocasseries », éd. L'Harmattan, 121 p., 14 €.
- Le Guin Ursula K., « La vallée de l'éternel retour », trad. de l'angl., éd. Mnemos, 624 p., 35 €.
- Leccia Marie-Françoise, « Studio Gabriel », éd. Abatos, 94 p., 14 €.
- Lecomte Ludovic, « Bandes originales », éd. Ella, 251 p., 9,50 €.
- Leibiusky Javier, « La conspiration des Riobambas », éd. La p'tite Hélène, 138 p., 18 €.
- Leloup Fabienne, « Vice pur », revue *Galaxies*, n° 62.
- Leman Bob, « Bienvenue à Sturkeyville », trad. de l'angl., éd. Scylla, 184 p., 20 €.
- Leroux Daniel K., « Les miroirs de la tourbière », éd. Atelier du grand tétras, 143 p., 16 €.
- Lesieux Régis, « Tu l'aimeras toujours : recueil de nouvelles en picard », éd. Engelaere, 200 p., 14,90 €.
- Lieutaud Pierre, « Circuit », revue *Nouvelle donne*, 30/1/2020.
- Ligner Meddy, « Le seigneur des rings », revue *Galaxies*, n° 63.
- Liu Ken, « Pensées et prières », trad. de l'angl., revue *Bifrost*, n° 97.
- Lus Bruno, « Du café dans le muguet », revue *La femelle du requin*, n° 52.
- Magnant Raymond, « Vers un autre loin », éd. L'Harmattan, 104 p., 12,50 €.
- Mahiout Rabah, « Mohand Pierre Augustin, et autres nouvelles », éd. Ressouvenances, 123 p., 16 €.
- Mallarmé Stéphane, « Contes indiens », éd. de L'aube, 83 p., 10 €.
- Malte Marcus, « Intérieur nord », éd. Zulma, 192 p., 8,95 €.
- Maltère Céline, « Les météorites », revue *Galaxies*, n° 62.
- Mansfield Katherine, « Le pin, les moineaux, et toi et moi, nouvelles inédites », trad. de l'anglais, éd. du Chemin de fer, 287 p., 23 €.
- Markaris Pétros, « Trois jours », trad. du grec, éd. Points, 168 p., 6,30 €.
- Maupassant Guy (de), « Romans, contes et nouvelles. 1 », éd. Robert Laffont, 1 150 p., 32 €.
- Maupassant Guy (de), « Romans, contes et nouvelles. 2 », éd. Robert Laffont, 1 379 p., 32 €.
- Mbengue Serigne Amadou, « Le taximan : nouvelle », éd. L'Harmattan Sénégal, 135 p., 15,50 €.
- Menu Marc, « Alors, c'est du jazz », éd. Quadrature, 96 p., 10 €.
- Meyer Dominique, « Le chant des

Entre 2 livraisons

- chevaux », éd. Gunten, 200 p., 18,50 €.
- Minière Isabelle, « Après la fin », éd. Le verger, 120 p., 10 €.
- Minkoff Velina, « Les shorts rouges », trad. de l'angl., éd. Hémisphères, 170 p., 10 €.
- Miyazawa Kenji, « Les pieds nus de lumière », trad. du jap., éd. Cambourakis, 234 p., 10 €.
- Modat Arnaud**, « La démente sera mon dernier slow », éd. Paul&Mike, 204 p., 15 €.
- Moissinac Christine, « Par monts et par cœur », éd. L'Harmattan, 163 p., 17,50 €.
- Mondragon Juan Carlos, « Le sous-marin Peral », trad. de l'esp., éd. du Seuil, 240 p., 21 €.
- Monteiro Krishna, « Ce qui n'existe plus », éd. Le lampadaire, 98 p., 10 €.
- Mordillat Gérard, « Subito presto », éd. Albin Michel, 274 p., 19 €.
- Moreau Marie-Hélène**, « Conte de fées », revue *Nouvelle donne*, 15/1/2020.
- Morello Lorenzo, « Rapt », éd. Lamiroy, 34 p., 4 €.
- Morin Hugues, « Une nouvelle fantastique », revue *Solaris*, n° 213.
- Muller Jérémie, « À chacun son rôle », éd. L'Harmattan, 171 p., 18 €.
- Musset Alfred (de), « Contes », éd. Classiques Garnier, 391 p., 14 €.
- Nguidjol Antoine, « La nonne amoureuse, et autres récits », éd. L'Harmattan, 155 p., 17 €.
- Nin Anaïs, « L'intemporalité perdue, et autres nouvelles », trad. de l'angl., éd. NIL, 234 p., 18 €.
- Nodier Charles, « Contes », éd. Classiques Garnier, 970 p., 21 €.
- Nsilou Boris, « Un père en voyage », éd. L'Harmattan Congo, 77 p., 12 €.
- Null Matthew Neill, « Allegheny River », trad. de l'angl., éd. Albin Michel, 273 p., 21,90 €.
- Okorafor-Mbachu Nnedi, « Kabu kabu », trad. de l'angl., éd. ActuSF, 428 p., 18,90 €.
- Orelli Giovanni, « Les myrtilles du Moléson », trad. de l'ital., éd. La baconnière, 220 p., 20 €.
- Ouissaden Mohamed, « Énigme à Mogador », éd. Marsam, 120 p., 14 €.
- Papadimitrakopoulos Ilias Ch., « Bains de mer chauds, et autres recueils », trad. du grec, éd. Miel des anges, 140 p., 12 €.
- Parise Goffredo, « Les Américains à Vicence, et autres nouvelles. 1952-1965 », trad. de l'ital., éd. Istituto italiano di cultura di Parigi, 232 p., 16 €.
- Parola, « De la nuit jailliront nos lueurs », éd. Pera Melana, 168 p., 15 €.
- Parrot Frédéric, « Nouvelle représentation », revue *Solaris*, n° 213.
- Pautrat Laurent, « Des vies qui passent », éd. du Bord du Lot, 310 p., 24 €.
- Pelot Pierre, « Ailleurs sous zéro », éd. Héloïse d'Ormesson, 158 p., 16 €.
- Péronne Jacques, « Des nouvelles de la Lune, et autres histoires », éd. L'Harmattan, 258 p., 23,50 €.
- Peslouan Hervé (de), « La nouvelle illusion », revue *Galaxies*, n° 63.
- Pinson Marie, « Bifrontem », éd. de l'Auguste, 135 p., 12 €.
- Pitz Clarence, « Le mot de la fin », éd. Lamiroy, 34 p., 4 €.
- Plas Alain, « Je bien-êtreai : le chant du Chrysostome », éd. Sourire en bandoulière, 32 p., 10 €.
- Plenacoste Marcel, « De Polminhac à Lyon... conte suivi d'une nouvelle », éd. Maloloire, 81 p., 9,50 €.
- Pochesci Bruno, « C'est pour demain », revue *Galaxies*, n° 62.
- Poe Edgar Allan, « Histoires extraordinaires », trad. de l'angl., éd. Flammarion, 379 p., 3,80 €.
- Prato Dolores, « Brûlures », trad. de l'ital., éd. Allia, 48 p., 6,20 €.
- Ravalec Vincent, « Nouvelles », éd. Au diable Vauvert, 1 776 p., 29 €.
- Remy-Wilkin Philippe, « Vertige ! », éd. maelström reEvolution, 36 p., 3 €.
- Renault Anne, « Si loin est l'horizon », éd. L'Harmattan, 147 p., 13 €.
- Rosbach Jean-Sébastien, « Chamanes : les chants de la déesse », éd. Création, réalisation d'expositions et d'événements, 133 p., 30 €.
- Roux Frédéric, « Comptés debout », éd. Arbre vengeur, 160 p., 9,50 €.
- Schirach Ferdinand (von), « Sanction », trad. de l'all., éd. Gallimard, 169 p., 16 €.
- Shriver Lionel, « Propriétés privées », trad. de l'angl., éd. Belfond, 449 p., 21 €.
- Sidibé Hamed, « La crise malienne : chronique d'un pays qui vacille », éd. Les impliqués, 279 p., 29 €.
- Sieglwart Agnès, « L'audace du perce-neige », éd. Gunten, 140 p., 14,90 €.
- Simon Dominique, « Amours immoraux : genre amoral et pervers », éd. Encre rouge, 146 p., 15 €.
- Sizun Marie, « Ne quittez pas ! », éd. Arléa, 235 p., 20 €.
- Storme Agatha, « La fenêtre », éd. maelström reEvolution, 24 p., 3 €.
- Taj-Aldeen Almosa Mustafa, « La peur au milieu d'un vaste champ, et autres nouvelles », trad. de l'arabe, éd. Sindbad, 203 p., 20 €.
- Tanner Rachel, « Le fumet des sacrifices », revue *Galaxies*, n° 63.
- Tardif Jean-Claude, « Contes gris : récit poétique », éd. Racine et Icare, 213 p., 23 €.
- Tchoubak Sadegh, « Nuit d'insomnie, et autres nouvelles », trad. du pers., éd. Sillage, 90 p., 9 €.
- Thilliez Franck, « Au-delà de l'horizon, et autres nouvelles », éd. Pocket, 413 p., 7,90 €.
- Thomas Claude, « Zupfka, et autres fantaisies dérivantes », éd. Dricot, 177 p., 16 €.
- Tillinac Denis, « Spleen à Daumesnil ; Le tour des îles », éd. Dilettante, 64 p., 10 €.
- Tolstoï Lev Nikolaïevitch, « La tempête de neige, et autres récits », trad. du russe, éd. Gallimard, 555 p., 8,50 €.
- Töpffer Rodolphe, « Le lac de Gers », revue *Onuphrius*, n° 41.
- Tourguéniev Ivan Sergueïevitch, « Moumou », trad. du russe, éd. Ginkgo, 60 p., 5 €.
- Vanden Bemden Linda, « Les dimanches d'Angèle », éd. Quadrature, 83 p., 10 €.
- Vann David, « Le bleu au-delà », trad. de l'angl., éd. Gallmeister, 176 p., 8,10 €.
- Veiga Teresa, « Folles mélancolies », trad. du port., éd. Chandaigne, 300 p., 21 €.
- Vergnaud Béatrice, « Evasion », revue *Nouvelle donne*, 14/2/2020.
- Walther Daniel**, « La mort en Colchide », revue *Galaxies*, n° 63.
- Walther Daniel**, « Le service des affaires classées : Flinguez-moi tout ça ! », revue *Galaxies*, n° 62.
- Whale Laurent, « Naufragés de l'espace : une anthologie autour de P.-J. Héroult », éd. Critic, 270 p., 18 €.
- Williams Tennessee, « Le boxeur manchot », trad. de l'angl., éd. Robert Laffont, 240 p., 8,50 €.
- Williams Tennessee, « Le poulet tueur et la folle honteuse », trad. de l'angl., éd. Robert Laffont, 256 p., 8,50 €.
- Wyn Michel, « Vous m'en direz des nouvelles ! », éd. Glyphe, 164 p., 16 €.
- Zerhouni Leïla, « Staccato », éd. Lamiroy, 44 p., 4 €.
- Ziesemer Katinka, « Bryxxel », éd. maelström reEvolution, 48 p., 3 €.
- Zweig Stefan, « Amok ; La ruelle au clair de lune », trad. de l'all., éd. Robert Laffont, 160 p., 4 €.

Liste des 485 participants au 31^e concours de nouvelles de *L'encrier renversé*/Ville de Castres

Aho-Nienne Céline (75), Ainas Jessy (74), Akyne Alexis (92), Alazard Noémie (92), Albert (79), Alègre Bernadette (24), Alfonsi Lauralie (05), Amy Cécile (74), André Jean-Louis (71), Arbona Claude (89), Argelliès Lisa (974), Augendre Daniel (83), Aumaitre Faustine (45), Aussenac Sabine (31), Avril Gérard (08), Awenengo Dalberto Marc (56), Ayel Blandine (71), Azar Fadi A. (Liban), Balandras Jil (01), Baraona Geneviève (75), Barbat Isaac (75), Barber Zélia (78), Barcelonne Catherine (66), Basile Fernande (31), Bathily Aboubacar Idrissa (93), Beghin Joëlle (34), Bekkour Hicham (93), Beltran Robert (11), Benet François (91), Bengobsame Hélène (44), Benoit Tristan (75), Bensimon Jean (95), Bérichel Cécile (31), Bernardon Évelyne (92), Bernot Régine (31), Berruero Évelyne (69), Berthelier Marie (31), Bertin Jean-Pierre (03), Berton Malie (31), Bessaies Cédric (75), Bezin Emmanuel (06), Biard Romain (42), Bitaine de La Fuente Marie-Thérèse (Esp.), Biteau Jean-Michel (49), Blatrier Jean-Michel (92), Bled Alain (974), Blitman Sophie (Suède), Boitard Sandrine (92), Bonneville Charles (40), Bonnot-Bangui Lucienne (89), Bonot-Laxar Diane (06), Bontoux Martine (13), Borie Christine (19), Boucly Jean-François (92), Bouguet Catherine (35), Boulade Sébastien (31), Bourhis Tali-Aisha (34), Bousquet Bernard (24), Boxberger Pierre (71), Boyer-Bressolles Marc (81), Broc Emmanuel (32), Bru Élisabeth (92), Brun Zayil (69), Buchard Jean-Paul (30), Burnik Jacques (59), Bussière Jean-François (85), Cabassu Loredana (Suisse), Cabrol Frédéric (81), Cahour Michel (13), Camboulives Mireille (30), Camus Mélanie (Belg.), Capet François (Belg.), Capiello Sandrine (67), Carayon Léa (33), Carbone Christophe (31), Carral Louis (75), Carré Claude (45), Casteuble-Maimoun Ghislaine (94), Catala-Bailly Lorient (81), Caule Annette (81), Cavalarro Pierre (13), Cazin Bernard (34), Chabirand Christoph (974), Chalandre Sophie (77), Chalaye Dominique (44), Chalon Lise (69), Chambaud Hélène (16), Champagne Val (38), Chaplais Gérard (44), Chaumillon Thierry (32), Chauvet Benoît (74), Chauvin Maylis (All.), Chemin Cécile (59), Chenière Laura (94), Chérencé Jacques (30), Cherifi Corinne (44), Chevaillier Luc (78), Chevallon Valérie (01), Chevroulet Icare (Suisse), Chokrollahi Vanya (75), Chollet François (31), Chouteau Guillaume (86), Cissé Mohamed (34), Claverie Marine (32), Clémancet Laurence (91), Clunet Sabrina (91), Cochet Manon (41), Cogneau François (41), Condé Nicolas (34), Cornet-Carayol Maryse (69), Corniquet Claire (Belg.), Corrieras Jean (75), Couetti-Smiff Patty (59), Coulon Thierry-Daniel (74), Couniot Patricia (Belg.), Courapied Romain (35), Courberand Timothée (38), Croenne Stéphane (59), Croon Albert C. (75), Crubézy Philippe (93), Curtis David (56), D. Cirielle Rose (Suisse), Daireaux Guy (14), Daniel Hélène (13), Darmon Danielle (75), Davant Alaïa (64), Day Damien (51), De Castéra Laetitia (75), De Filippis Gérald (95), De La Roche Augustin (69), De Lacombe France (34), De Meringo Alain (75), De Monsabert Marie (31), De Oliveira Léna (43), De Paep Louise (83), De Sète Anne (34), Defosse Annick (75), Degrima Robert-Michel (34), Delcourt Joseph (31), Denat Michèle (31), Denizet Paul (13), Derminon François (35), Desbois Maréva (75), Desportes Aurore (49), Diaz Amélie (13), Dick Christian (Suisse), Dimitri Michèle (17), Divry Cyrille (16), Donceel Michel (Belg.), Du Breuil Christian (28), Dubois-Pellarin Claudine (75), Duc Hélène (02), Dulac Denise (40), Dullin Sandra (69), Dupont David (38), Dupuis Romane (24), Duquesne Camille (974), Duval Justine (92), Duvernois François (69), Edgar Line (31), Eggenschwiler Angélique (Suisse), Erbanche Emma (74), Estiot Alexandra (75), Estrade Albert (09), Étienne Jean-Louis (11), Exbrayat Matthieu (45), Fabrèges Arthur (43), Facquier Laurence (31), Fatseas Théo (69), Faubert Serge (31), Fay Sylvette (83), Fearon Méabh (75), Féat Hervé (974), Ferragne Christophe (31), Ferrandi Raymonde (75), Ferrazzo Manuel (Suisse), Feugray Mickaël (76), Fèvre Muriel (90), Fievet Camille (62), Filiatrault Nicole (Can.), Firzé Agnès (13), Fischer-Gode Léa (75), Fleurot Denis (94), Floriot Philippe (81), Folliot Marian (81), Forcioli Sébastien (20), Forestier Brigitte (78), Fossey Bénédicte (94), Fourchard Benoît (54), Fourmaux-Poulain Christine (75), Fournon-Gohier Régine (34), François Magali (83), Frédérique (11), Freyssenge Gérard (31), Gache Flavien (69), Gamess Maïna (69), Garant Améline (87), Garcia Chloé (06), Garcia Lin (92), Gautier Benoît (93), Gautier Brice (69), Gautron Adrien (18), Genier Myriam (Suisse), Génin Patrick (Nouv.-Cal.), George-Perrin Francis (26), Germond Sabine (77), Gest Julien (55), Gilles Lucas (75), Gilles Yann (30), Giraudeau Laure (81), Girot Marc (94), Gnaro Essoham (Togo), Goeller Roland (33), González Romane (32), Gorsky Julie (94), Goudet Michel (94), Goujon Pierre (18), Grandjean Mathilde (59), Grange Jacques (72), Grobet Thierry (Suisse), Gueguen Jessica (32), Guerrero Catherine (81), Guéze Chloé (33), Guillot Sandy (69), Guitard Aurélie (78), Haas Alice (Suisse), Haas Marie-Do (69), Hagendorf Yetty (75), Hamet Camille (75), Hamm Joël (71), Hardy Jean-Philippe (34), Harmange Pierre (71), Hemery Margaux (35), Henriet Virginie (24), Herambourg Guillaume (76), Hernandez Cristobal (43), Heurtaux Catherine (75), Hochard Régine (73), Horeau Olivier (93), Horvath Guy (69), Huard Clément (34), Huertas Frédéric (34), Humbert Sandrine (91), Jacquemont Guillaume (75), Jallade Marie-Françoise (69), Janjaud Patrick (81), Jeanne André (84), Joannette Isabelle (Can.), Jordan-Meille Antoine (56), Joseph Nicole (04), Jossau Johanna (63), Julien Gladys (94), Kaiser Alexis (75), Kathelyn Dina (Belg.), Keppens Delphine (77), Kim David Hoon (USA), Klein Mel H. (75), Klotz Sébastien (04), Kohn Raphaël (13), Kolarek Julia (68), Kotsov Alain (75), Kurtovitch Nicolas (Nouv.-Cal.), Labbre-Cayla Michèle (33), Lacroix Philippe (86), Lafarge Dominique (31), Lamaison Dennis (31), Lambalez Fanny (31), Lamotte Léo (50), Lamy Christine (14), Landelle Laura (92), Larc'Hantec Mariannig (56), Largeron Lucas (92), Laurent Chloé (92), Laurent Claire (974), Laussedat Valérie (38), Lavrut Marie-Ève (39), Le Berre Ronan (41), Le Dœuff Loïc (40), Le Hardÿ Éléonore (Belg.), Le Saux Marie-Françoise (56), Le Zar (24), Lechner Max (94), Lecocq Pierre (14), Ledrole Robert (13), Lefèvre Océane (11), Lefrançois Camille (14), Legoupil Henri (34), Lehmann Serge (Roum.), Leone Maximilien (59), Léri Livia (13), Lerne (62), Leroy Lionel (58), Leroyer Philippe (31), Lesbros Aurélie (66), Levigny Dominique (40), Lhomme Xavier (68), Lienhard Michèle (67), Lieutaud Pierre (20), Lloret Nicole (06), Lobet Marie (26), Logvenoff Ivan (76), Lolablaba, la plume enchantée (Suisse), Lorano Sacha (35), Lorentz Paul (Grèce), Lorigoux Marie (17), Lucas Sophie (84), Lys Christophe (33), Lysière Camille (64), Machorowski-Cascella Marthe (75), Machrouh Meriem (Maroc), Madaune Émilie (59), Malatraït Camille (01), Malaval Janine (74), Malaval Pierre (74), Mamier Claude (81), Marche Jean-Michel (54), Marconi Laurence (77), Marin Frédéric (21), Marsigny Bernard (42), Mas Alison (83), Masson Dorian (75), Mathieu Sébastien (88), Maurin Andrée (75), Maury Jean-Louis (24), Maury Nino (45), Mazeran Denis (13), Mazière Franck (69), Meunier Denise (75), Meyel Marie (26), Michel Corinne (974), Minet Céline (11), Moine-Dupuis Isabelle (21), Moïsdon Donatien (UK), Mollitor Marie (Belg.), Monégier Charlotte (974), Monié Ana (11), Monnet Estelle (Suisse), Mora Jorick (30), Moreau Marie-Hélène (75), Morin Jean-François (34), Morineau Mireille (75), Mujinja Astrid (R. D. Congo), Mussard Meld Andréa (974), Napoly Patricia (78), Navarro Daphné (UK), Niel André (13), Noor (09), Obadia-Blandin Michèle (06), Olivier Boris (Belg.), Ondella Floriane (67), Orgueil Maëva (974), Orth Fanny (31), Ouairy David (Esp.), Pacaud Agnès (56), Paillous Jean-Claude (31), Palach Jean-Marie (94), Palazzi Matteo (91), Papeux Olivier (Belg.), Parodi Alain (07), Parrot Raphaël (56), Pastor Myriam (31), Paul Emma (25), Pèce Michèle (75), Perriau Jean-Christophe (91), Pesenti Françoise (84), Petetin Maud (26), Peylet Madeleine (91), Philippon Laure (34), Pillard Annick (33), Pillard Philippe (78), Pinaly Catherine (974), Pinel-Mano Claudine (92), Pioger Laurane (34), Piot Victorine (38), Pithioud Dominique (37), Plasson David (31), Plubel Julien (92), Pluche Christian (73), Poitevin Martine (37), Poiterek Pauline (87), Poncet Nadine (01), Pons Roch (31), Pontacq Marie (29), Pontoire Michel (49), Portmann Patricia (94), Pournin Anais (75), Pourtau-Darriet Dominique (UK), Pradal Bruno (38), Prieur Aude (45), Pujol Pascale (93), Puybareau Yvan (88), Quentin Marie-Christine (61), Rhandrianaisona Mampianina (Madag.), Rautenstrauch Muriel (44), Ravat Kristian (84), Reemond José-André (89), Regaud Laurie (13), Regnault Stéphane (All.), Renier Simon (45), Réséda Léa (83), Rey Jérôme (81), Reydellet-Kwarten Guy (82), Rhayour Ouafae (Maroc), Rimbart Jacques (54), Ringuet Christine (42), Rioton David (69), Robert Jacques (92), Robichon Jean-Yves (85), Rochas Didier (38), Roche François (06), Roche Guilhem (04), Rose (93), Rothhammer-Gache Gisèle (42), Rouhart Martine (Belg.), Roulet Raphaëlle (38), Ruault Bertrand (16), Ryckaert Valentin (69), Sabatier Janine (64), Sachs Édith (26), Saillier Sylvain (67), Samad Hicham (93), Samuel Julie (75), Sauvage Swann (29), Sayoud-Leclercq Zia (59), Schaffner Sarah (Suisse), Schurmans Fabrice (Port.), Schwarcz Valérie (03), Secher Claude (31), Seigneurin Xavier (UK), Sellier Lielle (75), Sham (73), Sibiril Steven (69), Sicco Jean-Loup (46), Simonet-Avril Anne (26), Solamens Dominique (37), Soldermann Laurence (13), Sorel Claude (81), Soubieux Denis (37), Soulié Arnaud (31), Spaeter Sonia (57), Stambach Emmanuelle (31), Talec Marie (75), Terekhov Vera (19), Testa Marie-Françoise (76), Testud Marie-Thérèse (83), Thery Christian (31), Thiéry Béatrice (Suisse), Thomassin David (59), Tournier Pierrette (38), Tran Noemi T. L. (75), Tugène Christine (67), Uguen Patrick (78), Valnet (75), Valot Grégory (93), Walton Corinne (63), Van der Stegen Sophie (Belg.), Vanguard Anne-Do (Suisse), Vaultier André (68), Veaux Colette (37), Vecciani Odile (30), Vega Chantal (32), Verdier Sébastien (974), Vergnaud Françoise (24), Verhaeghe Julie (81), Vermot Marie (71), Vernay Jean-François (Austr.), Veyrunes Philippe (13), Vial-Marchiset Annie (70), Viarnès Joëlle (31), Victoire Claire (81), Vielle Jean-François (35), Vincent Thierry (34), Viollet Daniel (69), Visat Guillaume (64), Viva Vigoureux Aline (Esp.), Von der Weid Edwige (Suisse), Weber Christine (31), Westphal Marine (68), Williams Nathalie (66), Wirzbicki Marjorie (69), Wlodarski Nadège (75), Yan Marie (All.), Yoko Pascale (92), Zeng Thomas (13), Zwynckx Alexandre (31).

LES 128 MEMBRES DES JURYS 2019

LE JURY FINAL

Les représentants de la Ville : Brigitte Laquais (1^{re} adjointe au maire chargée de la culture et de l'animation), Michèle Galissard (adjointe au maire chargée de l'éducation).

Les représentants de nos partenaires et des milieux culturels : Jean-Baptiste Gélabert (Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées), Christiane Rolland-Hasler (auteure).

Les précédents lauréats de L'ER : Gérard Bastide, Catherine Béchaux, Michel Burlot, Chantal Célotti, Jean-Claude Chabel, Patricia Chauvin-Glonneau, Thierry Covolo, Annick Demouzon, Pierre Denizet, Mireille Félix, Patrick Larriveau, Marc Nicolaieff, Wernicke.

LE JURY DE SÉLECTION : Pierre Angers, Chantal Bourdoncle, Philippe Bourdoncle, Georges Brial, Dominique Bruguière, Aline Callas, Marie-Claude Capela, Béatrice Cayre, Gérard Charpentier, Martine Charpentier, Sandrine Estrabaut, Chantal Fabréga, Geneviève Ferré, Carine Forest, Isabelle Galinier, Jacques Gardes, Suzanne Gardes, Élise Judas, Jeannine Loubière, Micheline Maffre, Nelly Pillon, Cathy Pyronnet, Jean-Louis Rech, Caroline Saulière.

LE JURY DU PRIX LYCÉENS : Nos remerciements à Carine Forest, Amélie Régis, Magali Séverac, professeurs de lettres, à Christel Gazeau et Nathalie Gastou-Fauré, professeurs documentalistes, aux 82 élèves des trois classes de seconde générale et première professionnelle du lycée de la Borde-Basse de Castres et du lycée Maréchal-Soult de Mazamet pour leur aide et leur participation au prix Lycéens.

LE JURY DU PRIX MARIE-SCHEMBRÉ : Pierre Angers, Ingrid Bréveillier, Dominique Bruguière, Gérard Charpentier, Martine Charpentier, Carine Forest, Anne-Sophie Micos, Cathy Pyronnet, Jean-Louis Rech.

Numéros encore disponibles (suite)

N° 77 : *Cavalcade*, M. Guilloux ; *Gigognes*, J.-Y. Broudic ; *La surprenante histoire de la femme nue qui regarde par la fenêtre*, J.-M. Géromin ; *Passe-Velours*, S. Lavarte ; *Comme une branche dans le feu*, É. Rochlin/Y. Sallet ; *Les rides de madame Marin*, M. Sombrun ; *À double tour*, M. Obadia-Blandin ; *Mesdames*, E. Broc ; *Le retour*, P. Vidal ; *Les gerbes de chrysanthèmes*, C. Caitucoli.

N° 79 : *La vie est un chef-d'œuvre d'humour juif*, A. Modat ; *Adèle*, A. Estiot ; *Aquarium*, F. Pacory ; *Deuxième chance*, P. Crubézy ; *Chez Pasquin*, A. Dardenne ; *L'odeur sucrée des baies sauvages*, B. Oberlé ; *L'exposition*, G. Tiné ; *Une deuxième vie, demain*, L. Bonnot-Banguy ; *Night Blues*, C. Léon ; *Le goût de vivre*, M. Delon ; *Ça ne mange pas de pain*, C. Salmon ; *La lâcheté punie par les dieux*, F. Rollin.

N° 80 – Concours 2017 : *Un trou dans la mémoire*, V. Mouligneaux ; *Les trois coupables*, M. Nicolaieff ; *Le vent de novembre dans mes cheveux défaits*, P. Pillard ; *Mens sana in corpore sano*, A. Tallent Pengam ; *La mounaque*, M. Balazs ; *Pour les beaux yeux de Nels*, S. Dullin ; *L'audition*, M. Parrinello ; *Demain, des conteneurs sur un quai*, R. Pons ; *Un corps égratigné*, M. Labbre ; *Cœur à cœur*, C. Lysièrre ; *Les dés sont jetés*, M.-H. Moreau.

N° 81 : « Nouvelles de La Réunion et de l'océan Indien ». Préface de P. Fleutiaux ; *Sur la piste de Fort-Dauphin*, N. Attoumani ; *Troundra*, A. Baco ; *Sur les rives de la baie de Rassi*, N. Djailani ; *L'éclatement*, T. Mouttare-Mahamoud ; *Chut*, O. Fekre ; *La quête*, E. Laope-Cerneaux ; *Les pleurs du tamarinier*, C. Huet ; *Grand chantier*, C. Pinaly ; *Un cerceuil en plein ciel*, J.-F. Samlong ; *Les migrations océanes*, M. Rakotoson ; *La photo*, S.-R. Assonne ;

Paula, F. Adam de Villiers ; *La morsure du temps*, A. Bisson ; « RLN » : *Retiens La Nuit*, S. Boyer ; *L'amoureuse*, S. Cadet ; *Les quatre cents coups*, B. Couturier ; *Entre mères*, A. Dégardin ; *Une nuit à la Bastille*, H. Féat ; *La retraite d'Arthur*, F. Jousseume ; *L'histoire d'une fille...*, É. Jullin ; *Direction le paradis*, Y. Moullan ; *Les œuvres du mal*, S. Sergent ; *Colette, petite coquette*, V. Siarane ; *Les mains liées*, L. Toussaint.

N° 82 : « Nouvelles du Québec ». Préface de P. Mottet ; *Un être statistique*, G. Pellerin ; *Un chat, la nuit*, C. Lahaie ; *Pourquoi j'ai conquis l'espace*, J.-F. Beauchemin ; *Point de fuite*, C. Deslauriers ; *La ruée*, C.-K. Korb ; *Un grand froid*, A. Perreault ; *Le joker*, B. Bergeron ; *L'ombre d'un chien*, S. Massicotte ; *Les idées viennent dans la douche*, D. Bélanger ; *L'oubliée*, J. D. Kurtness ; *Les perdrix d'Hitchcock*, B. Boucher ; *Bill*, M.-C. Malenfant ; *La bête aura toujours soif*, M. Dufour.

N° 83 – Concours 2018 : *Le chef-d'œuvre*, M. Nicolaieff ; *Le vieux Chinois*, M.-C. Quentin ; *Alors, tu vas vraiment faire ça ?*, S. Lucas ; *Départ obligatoire*, J.-P. Buchard ; *Mémère*, N. Marfaing ; *Elle attendait sa déclaration*, P. Morvilliers ; *Le silence mélodieux du pinson*, G. Verdet ; *Le collier*, C. Bouguet ; *L'homme qui regardait passer les drames*, F. Schurmans ; *Le chant du ramier*, M.-C. Haguet ; *Les deux types*, S. Sbillé.

N° 84 : *Passer au niveau supérieur*, T. Covolo ; *J'adore Cioran*, G. Jacquemont ; *La chambre d'Agathe*, C. Delamare ; *Le verre*, V. Struxiano ; *Ça fera l'affaire*, T. Pastierik ; *Le photographe*, M. Labbé ; *Trop cheum !*, S. Croenne ; *Nina*, P. Rivet ; *Défouloir*, F. Buclon ; *Neuf secondes*, M. Obadia-Blandin ; *L'aiguilleur*, J.-F. Gief.

PRIX DE LA NOUVELLE DE LA VILLE DE CASTRES/L'ENCRICRER RENVERSÉ

PODIUMS 1989-2019

Prix de l'académie du Trèfle 1989 : n^{bre} de part. : (157) ; 1^{er} : **Antoine Chalvin** (« L'archipel », *LER* n° 7), 2^e : **Jean-Luc Coudray** (« Séjour chez les Pygmées »), 3^e : **Jean-Claude Lecat** (« L'amour de l'art »).

I^{er} Prix de la Ville de Castres 1989 (« Folie ô folies ») (121) **Claude Ecken** (« En sa tour Annabelle », *LER* n° HS), **Hubert Ben Kemoun** (« Requiem »), **Jean-Claude Lecat** (« Démonologie automatique »).

II^e Prix 1990 (245) **Laurent Fétis** (« En bas pour le comte », *LER* n° 12), **Lorenzo Soccavo** (« Le pamphlétaire »), **René-Pascal Baudey** (« Lettres à Pauline »).

III^e Prix 1991 (318) **Guy Lebon** (« L'enfant prodige », *LER* n° 15), **Marie-Martine Martin** (« Les fourmis »), **Hélène Mas** (« Mon mari »).

IV^e Prix 1992 (330) **Florence Bouhier** (« Les naufragés », *LER* n° 18), **Dominique Renaud** (« Le joueur d'échecs »), **Jacques Boireau** (« Entre deux trains »).

V^e Prix 1993 (606) **Michel Burlot** (« Raspoutitsa », *LER* n° 22), **Michel Cals** (« Loin des sirènes »), **Philippe Biget** (« Le 51^e mot »).

VI^e Prix 1994 (697) **Diane Durga** (« L'argent du diable », *LER* n° 25-26), **Louis Reynes** (« La dernière grille »), **Joëlle Wintrebert** (« L'été des martinets »).

VII^e Prix 1995 (450) **Emmanuel Ménard** (« Confiance pour confiance », *LER* n° 29-30), **Serge Marland** (« L'effet Baladouf »), **Marianne Ghirardi** (« Dans le bleu »).

VIII^e Prix 1996 (411) **Jean-Marc Rueda** (« Le sherpa ébahi », *LER* n° 32-33), **Jean-Michel Blatrier** (« Règlement de conte de Noël »), **Gwénaëlle Gobé** (« Drack »).

IX^e Prix 1997 (300) **Jean-Claude Chabel** (« Marine », *LER* n° 36-37), **Jean-Marcel Dubos** (« La célibacchante »), **Marie-Anne Labail** (« Un mot beau »).

X^e Prix 1998 (211) **Gérard Bastide** (« L'en allée de Jérusalem », *LER* n° 39-40), **Michel Abax** (« L'an Milles »), **Monique Chavanne** (« L'heure du soleil »).

XI^e Prix 1999 (257) **Patricia Chauvin-Glonneau** (« L'œil du témoin », *LER* n° 42-43), **Gérard Delbet** (« L'autobus »), **Henri Gumbeau** (« Deus ex machina »).

XII^e Prix 2000 (131) **Françoise Provini-Sigoillot** (« Mamé Tambouille », *LER* n° 45-46), **Marie-Odile Strey** (« Foison »), **Lise Martin** (« L'homme coing »).

XIII^e Prix 2001 (211) **Mireille Félix** (« Écrit sur le sable », *LER* n° 48), ex aequo : **Claudine Chanard** (« Anaïs »), **Danièle Grondein** (« À l'envers à l'endroit »).

XIV^e Prix 2002 (127) **Frédérique Martin** (« À titre posthume », *LER* n° 50), **David Coulon** (« Thanatothérapie »), **Patrick Janjaud** (« Petites annonces »).

XV^e Prix 2003 (182) **Chantal Céloti** (« Au bord de la mer », *LER* n° 51), **Gilles Mangard** (« Poésie orientale »), **Pierre Giraud** (« Cheikh Ahmed »).

XVI^e Prix 2004 (131) **Georges Flipo** (« L'exposition Vuillard », *LER* n° 54), ex aequo : **Éric Fouassier** (« Bienvenue »), **Jean-Louis Layrac** (« J'ai rêvé Maria »).

XVII^e Prix 2005 (148) **Magali Duru** (« La clôture », *LER* n° 56), **André Fanet** (« L'effet Fred »), **Éric Fouassier** (« Zapping »).

XVIII^e Prix 2006 (223) **Patrick Larriveau** (« Les alizés », *LER* n° 58), **Pascale Corde-Fayolle** (« Le conteur »), **Guylaine de Fenoyl** (« Traversée solitaire »).

XIX^e Prix 2007 (385) **Martine Poitevin** (« L'effraie », *LER* n° 59), ex aequo : **Francine Bibian** (« La reconnaissance du ventre »), **Sylvette Heurtel** (« Savoir finir »).

XX^e Prix 2008 (340) **Julie Matignon** (« Le guéridon Napoléon III d'Émilienne de Saint-Éloi », *LER* n° 61), **Annick Demouzon** (« La boîte »), **Patrick Ledent** (« Le peintre d'Ostende »).

XXI^e Prix 2009 (507) **Lodewijk Allaert** (« La voie est libre », *LER* n° 62), **Sarah Berti** (« Galère et compagnie »), **Bernadette Alègre** (« Le cadeau de la sirène »).

XXII^e Prix 2010 (696) **Élisabeth Potdevin-Marin** (« La mémoire du vent », *LER* n° 63), **Dominique Chappey** (« Intimes convictions »), **Élisabeth Pacchiano** (« Des promesses, du vent »).

XXIII^e Prix 2011 (395) **Anne Vocanson** (« Le trésor des Leoni », *LER* n° 65), **Christian Jacques** (« Tacet »), **Sabine Aussenac** (« Le rossignol et la burqa »).

XXIV^e Prix 2012 (373) **Catherine Béchaux** (« Dernier voyage », *LER* n° 67), **Laurine Roux** (« Les cuisines indiennes »), **Emmanuèle Lagrange** (« Insomnie »).

XXV^e Prix 2013 (501) **Annick Demouzon** (« La Ficelle », *LER* n° 70), **Tania Shebabo-Cohen** (« Les gouttes d'eau »), **Laurine Roux** (« Longue est la nuit »).

XXVI^e Prix 2014 (417) **Wernicke** (« Le sud », *LER* n° 73), **Laurence Marconi** (« Sans filet »), **Florian Morin** (« Derrière la fenêtre »).

XXVII^e Prix 2015 (245) **Thierry Covolo** (« Dernière illusion », *LER* n° 75), **Arnaud Modat** (« La vilaine propagande des vendeurs de croisières »), **Marie Pontacq** (« Entre deux fêtes »).

XXVIII^e Prix 2016 (449) **Pierre Denizet** (« Salinger envolé », *LER* n° 78), **François Salmon** (« Des amours »), **Gérard Delbet** (« Lucien »).

XXIX^e Prix 2017 (430) **Virginie Mouligneaux** (« Un trou dans la mémoire », *LER* n° 80), **Marc Nicolaieff** (« Les trois coupables »).

XXX^e Prix 2018 (524) **Marc Nicolaieff** (« Le chef-d'œuvre », *LER* n° 83), **Marie-Christine Quentin** (« Le vieux Chinois »).

XXXI^e Prix 2019 (485) **Sophie Chalandre** (« Le dossier K », *LER* n° 85), **Camille Hamet** (« Moucharabieh »).

XXXII^E CONCOURS FRANCOPHONE DE LA NOUVELLE

*L'encrier
renversé*

ARTICLE PREMIER • La revue de nouvelle *L'encrier renversé* organise son 32^e concours francophone de nouvelle. Il sera ouvert du **1^{er} janvier au 1^{er} juin 2020**. La Ville de Castres et le Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées en sont les partenaires.

ARTICLE 2 • Le concours est ouvert à tous les auteurs francophones résidant en France ou à l'étranger. Aucun thème n'est imposé. La participation est libre.

Elle est gratuite :

- pour les abonnés à *L'encrier renversé* [cf. encrierrenverse.canalblog.com] ;
- pour les participants qui commanderont le numéro « concours 2020 », parution en mars 2021 [10 €] ;
- pour les moins de 18 ans, qui auront à fournir la copie d'un document d'identité accompagnée d'une autorisation de participation signée de leur représentant légal ;
- pour les candidats domiciliés à l'étranger, hors France métropolitaine, Corse et Monaco.

Pour les autres candidats la participation au concours est fixée à **5 €** [chèque établi à l'ordre de *L'encrier renversé*].

Les membres des jurys et les organisateurs ne sont pas autorisés à concourir.

ARTICLE 3 • Chaque auteur ne peut envoyer qu'une seule nouvelle.

Le manuscrit sera dactylographié en **quatre exemplaires**. La nouvelle ne devra pas excéder **22 500 signes**, soit 15 pages [déf. du signe : lettre, chiffre, signe de ponctuation, apostrophe, symbole ou espace entre mots].

Les pages seront simplement reliées par une agrafe, sans spirale, sans couverture ni réglette.

Les nom et adresse de l'auteur seront inscrits sur une feuille indépendante. Dès réception un codage garantissant l'anonymat du candidat sera effectué. L'emploi d'un pseudonyme est autorisé. Les manuscrits non retenus ne seront pas renvoyés aux auteurs mais détruits.

ARTICLE 4 • La nouvelle proposée ne devra **jamais avoir été publiée**, quel que soit le support [recueil, revue, journal, autoédition, Internet, etc.], à la date de parution du numéro « concours » de *L'encrier renversé* [1^{er} trimestre 2021].

ARTICLE 5 • Les manuscrits seront adressés du **1^{er} janvier au 1^{er} juin 2020 minuit** [cachet de la poste faisant foi] à l'adresse postale suivante :

L'encrier renversé (concours de nouvelle), 9, hameau En Priou, 81580 Cambounet-sur-Sor (France)

Aucun avis de réception ne sera envoyé.

ARTICLE 6 • Le concours est doté de **quatre prix** :

- le **premier prix** [prix de la Ville de Castres/L'ER], doté d'un montant de **1 000 euros**, est offert par la Ville de Castres ;
- le **deuxième prix**, doté d'un montant de **300 euros**, est offert par *L'encrier renversé* ;
- le **prix Marie-Schembré**, doté d'un montant de **200 euros**, est offert par *L'encrier renversé*. Il récompensera l'un des auteurs participants résidant en Région Occitanie.
- le **prix Lycéens**, doté d'un montant de **150 euros**, est offert par le Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées à l'un des auteurs finalistes choisi par des élèves des lycées de la Borde-Basse de Castres et Maréchal-Soult de Mazamet.

Les **dix premiers textes** ainsi que ceux des **lauréats du prix Marie-Schembré et du prix Lycéens seront publiés** dans le numéro « concours 2020 » de *L'encrier renversé*. Leurs auteurs recevront deux exemplaires de ce numéro.

ARTICLE 7 • Pour le prix de la Ville de Castres/L'ER, un premier jury composé des membres de *L'encrier renversé* et de jurés choisis par la rédaction opérera une sélection de nouvelles après lectures [chaque manuscrit est lu par quatre jurés].

Une seconde sélection de 10 à 20 nouvelles sera ensuite proposée au jury final par le comité de rédaction de *L'encrier renversé*.

Le jury final sera composé de Lodewijk Allaert (lauréat 2009), Gérard Bastide (lauréat 1998), Catherine Béchaux (lauréate 2012), Michel Burlot (lauréat 1993), Chantal Céloti (lauréate 2003), Jean-Claude Chabel (lauréat 1997), Sophie Chalandre (lauréate 2019), Patricia Chauvin-Glonneau (lauréate 1999), Thierry Covolo (lauréat 2015), Annick Demouzon (lauréate 2013), Pierre Denizet (lauréat 2016), Mireille Félix (lauréate 2001), Patrick Larriveau (lauréat 2006), Julie Matignon (lauréate 2008), Virginie Mouligneaux (lauréate 2017), Marc Nicolaieff (lauréat 2018), Françoise Provini-Sigoillot (lauréate 2000), Christiane Rolland-Hasler (nouvelliste et critique), Wernicke (lauréate 2014), de plusieurs élus et représentants de la Ville de Castres, des médiathèques de la Communauté d'agglomération de Castres-Mazamet, de libraires et d'un représentant du Crédit agricole Nord-Midi-Pyrénées. Celui-ci classera les textes retenus du 1^{er} au 10^e.

ARTICLE 8 • Les **prix seront remis à Castres en mars 2021**. Seuls les lauréats résidant sur le territoire métropolitain, invités par les organisateurs, devront être obligatoirement présents pour recevoir leurs prix.

Les candidats dont les nouvelles seront sélectionnées pour le jury final seront avertis avant la mi-août 2020, les lauréats seront prévenus au mois d'octobre, le Prix Lycéens à la fin décembre 2020.

ARTICLE 9 • Aucun recours fondé sur les conditions de déroulement du concours ou ses résultats ne sera admis. La participation au concours implique de fait l'acceptation totale et sans réserve du présent règlement.

Le seul fait de présenter une œuvre au concours sous leur nom implique pour les participants qu'ils garantissent en être bien les auteurs.

Les organisateurs se réservent le droit de modifier ou d'annuler ce concours si des circonstances extérieures les y contraignent.

De A à Z

L'encrier renversé

a ouvert ses colonnes à :

Michel Abax, Frédéric Abon, Josette Abondio-Desclercs, Françoise Adam de Villiers, Bernadette Alègre, Line Alexandre, Serge Algara, Lodewijk Allaert, Gérard Ambroise, Émilie Ansciaux, Anne Andrei, Jean-Charles Angrand, Gillian Arnoux, Gilles Ascaride, Isabelle Ascencio, Sedley Richard Assonne, Isabel Asúnsolo, Nassur Attoumani, Julie Auberti, Sylvie Aubriot, Cyrille Audebert, Guy Aurel, François Aussanaire, Dominique Aussenac, Sabine Aussenac, Véronique Auzoux, Michel Avocegamou, Gérard Avril, Abdou Baco, Gilles Bailly, Ella Balaert, Jean-Pierre Baratte, Geneviève Baraud, Jean-Noël Bardy, Véronique Baret, Christiane Baroche, Agnès Barthelet, Christiane Bastard-Gruel, Gérard Bastide, Anne Batiot, René-Pascal Baudey, Matthieu Baumier, Pierre Béarn, Jean-François Beauchemin, Catherine Béchaux, David Bélianger, Simone Bellière, Lyse Bellion, Philippe Benhamou, Hubert Ben Kemoun, Jacques Bens, Bertrand Bergeron, Georges Bernay, Philippe Bertels, Sarah Berti, Jeanne-Marie Bertrand, Jean-François Bianco, Francine Bibian, Philippe Biget, Alexandra Bisson, Claire Blanchard-Thomasset, Jean-Michel Blatrier, Philippe Blatrier, Raphaëlle Blomberg, Jodi Bobal, Carole Boda, Jean Bodin-Millançay, Sophie Boichat-Lora, Désirée Boillot, Jacques Boireau, Ève Boismartel, Yann Boissière, Florence Boivin, Rémy Bombay, Claire Bonne, Lucienne Bonnot-Banguï, Christine Borie, Jean Botrel, Bernard Boucher, Françoise Bouchet, François Bouchut, Catherine Bouquet, Florence Bouhier, Claude Bouhot, Daniel Boulanger, Sandrine Bourguignon, Amélie Bousquet, Sabine Boyer, Maryelle Boylaud-Pottier, Raymond Bozier, Philippe Braz, Magalie Brémaud, Simon Brest, Pascale Brice, Denis Bright, André Briotet, Emmanuel Broc, Joëlle Brochard, Philippe Brondeur, Jean-Yves Broudic, Serge Brussolo, Jean-Paul Buchard, François Buclon, Philippe Buffel, Philippe Bugeau, Despina Buonavista, Michel Burlot, Armand Cabasson, Yves Cabon, Henri Cachau, Sonia Cadet, Cécile Caitucoli, Jean Calbrix, Michel Cals, Mireille Camboulives, Bernard Campiche, Claude Canal, Richard Canal, Paulot Candillier, Françoise Carayol, Jacey Carina, Christian Carpentier, Emmanuelle Cart-Tanneur, Alexandrine Cauquil, Philippe Cayeux, Chantal Célotti, Christel Cerruti, Jean-Claude Chabel, Sophie Chalandre-Saint-Martin, Antoine Chalvin, Béatrice Chamayou, Nicole Chamboissier, Marie-Charlotte Chamoux, Claude de Champs, Claudine Chanard, Gérard Chaplais, Dominique Chappey, Jean Chatard, Georges-Olivier Châteaureynaud, Guy Chaty, Yohan Chaudurier, Patricia Chauvin-Glonneau, Monique Chavanne, Cheps, Marie Chotek, Pierre Claudé, Corinne Clément, Serge de Closets, Ronan Cognet, Simone Collet, Frédéric Collomb-Muret, Lise Combe, Christian Congiu, Pascale Corde-Fayolle, Christian Cottard, Pierre Couailler, Audrey Coubères, Jean-Luc Coudray, David Coulon, Gilles Coupet, Étienne Courty, Bruno Couturier, Thierry Covolo, Claudine Créac'h, Stéphane Croenne, Philippe Crubézy, Dane Cuypers, Louis-Philippe Dalember, Anne-Marie Dallais, Anne Dandurand, Albert Dardenne, Blaise Daures, Louise Debrakel, Catherine Debras, Albert Dégardin, Bruno Dehaye, Catherine Delamare, Daniel Delatour, Olivier Delau, Gérard Delbet, Jean-Pierre Delebecq, Maximilien Delefosse, Jacques Deloge, Marc Delon, Daniel Delort, Martine Delort, Axel Demain, Christel Demier, Alain Demouzon, Annick Demouzon, Anne Deniau, Pierre Denizet, Patrick Denys, Serge Denys, Denis Dercourt, Camille Deslauriers, Pascal Dessaint, Jean-Baptiste Destremau, Alain Dhotel, Marion Dinse, Thierry Di Rollo, Nassuf Djailani, Sadoum Djedouboum, Laurent Dol-Cauwet, Martine Dorra, Christine Doucet, Sylvie Dubin, Jean-Marcel Dubos, Jacques Ducl, Pierre Ducasrozet, Nicole Dufaÿ, Louise Dufour, Michel Dufour, Vincent Duhamel, Paul Dulieu, Sandra Dullin, Éric Dulorier, Vincent Dumas, Laurent Dumortier, Patrick Dupuis, Marie-Jo Durant, Françoise Duret, Diane Durga, Magali Duru, Patricia Duthion, Bruno Duval, Claude Ecken, Jean Effer, Pierre Efratas, Alain Emery, Angélique Escande, Alexandra Estiot, Franck Evrard, Frédéric Fabre, Isabelle Fabre, Pierre Fallais, André Fanet, Françoise Favretto, Hervé Féat, Oluren Fekre, Mireille Félix, Guylaine de Fenoyl, Albert Ferlin, Patricia Ferlin, Paulette Ferlin, Suzanne Fery-Forgues, Laurent Fétis, Muriel Fèvre, Pierrette Fleutiaux, Georges Flipo, Éric Forestier, Éric Fouassier, Luc-Michel Fouassier, Marie-Cécile Fourès, Laure Fraysse, Claude Frigara, Pierre Gabriel, Frédéric Gaillard, Noé Gaillard, Xavier Gardette, Tesha Garisaki, Franck Garot, Catherine Garry, Thierry Gatinet, Florence Gaudin, Jean-Paul Gavard-Perret, Christian Gayraud, Francis Gazanhes, Mary Gély, Monique Gendrault, Martine Gengoux, Serena Gentilhomme, Bertrand Genzel, Jean-Marc Géromin, Marianne Ghirardi, J.-B. Ghudel, Alain-Claude Gicquel, J.-F. Gief, André Ginabat, Céline Gineste, Charlotte Gingras, Pierre Giraud, Christine Gire, Éric Giuliana, Joël Glaziou, Gwénaëlle Gobé, Yvon Godefroid, Françoise Godel, René Godenne, Jean-Louis Godet, Claire Gondor, Serge Gorin, Michel Gorsse, Mathias Gosselin, Henri Gougau, Didier Goupil, Denis Gout, Pascale Goze, Jean-Paul Gremillet, Pierre Gripari, Jordy Grosborne, Danièle Grondein, Guy Grudzien, Michael Grynszpan, Anne-Sophie Guénéguès, Dominique Guérin, Catherine Guerrero, Patricia-Jeanne Guibal, Jean-Marc Guilbert, Johann Guillaud-Bachet, Marion Guilloux, Henri Gumbau, Cécile-Marie Hadrien, Marie-Claire Haguet, Joël Hamm, Nehru Hattais, Méline Haud, Christine Hervieu, Yves Heurté, Sylvette Heurtel, Denis Heuzé, Marc Hillman, Élisabeth Horem, Michel Host, Céline Huet, Sylvie Huet, Daniel Ichbiah, Jean-Christophe Issartier, Guillaume Jacquemont, Christian Jacques, Alain Jacquet, Isabelle Jamme, Patrick Janjaud, Marius Jauffret, Ivan Jersen, Victor Jestin, Franck Joannic, Franck Joly, France Jousseau, Claire Julier, Émilie Jullin, Habiba Karaoui, Agnès Kédim, Alain Kewes, Bernard Kieken, Renaud Kiselman, Sébastien Klotz, Carl-Keven Korb, J. D. Kurtness, Nicolas Kurtovitch, Marie-Anne Labail, Michelle Labbé, Michèle Labbre, Nathalie Laborde-Barrié, Christian Lacour-Ollé, Jean-Pierre Lacroix, Gilles Lades, Claude Lafargue, Emmanuèle Lagrange, Christiane Lahaie, Isabelle Lallemand, Hélène Laly, Christine Lamy, Jean-Paul Lamy, Lanzain, Expédite Laope-Cerneaux, Valérie Laplanche, Fabrice Lardreau, Patrick Larriveau, Karina Larsen, V. Lassus, François Laur, Paul Lautier, Alain Laval, Guy Laval, Sylvie Lavarte, Michel-François Lavaur, Jean-Louis Layrac, Bruno Léandri, Guy Lebon, Sylvie Le Bras, Philippe Lecarme, Jean-Claude Lecat, Patrick Ledent, Loïc Le Doeuff, Christian Lefèvre, Pierre Lefur, Henri Legre Okou, Stéphane Le May, Françoise Le Mée, Ségolène Le Mestre, Yvonne Le Meur-Rollet, Camille Léon, Cédric Le Penven, Denis Leroux, Philippe Leroyer, Didier Leuenberger, Gérard Levoyer, Anne Leyrisset, Janine Lionet-Bonis, Michel Loetscher, Sharon Lombardi, Pierre Lorain, Albert Lorcey, Thomas Lorson, Marion Lovinger, Sophie Lucas, Camille Lysièrre, Éric Lysoe, Marthe Machorowski, Patrick Magnan, Marie-Noëlle Magne, Jean-Pierre Magne-Picard, Dominique Mainard, Marie-Claude Malenfant, Philippe Malouet, Jean Malzac, Marc Mamias, Gilles Mangard, Gaëlle Mann, Laurence Marconi, Pascale Maret, Nadia Marfaing, Estelle Mariotte, Serge Marland, Frédérique Martin, Jean-Claude Martin, Jean-Loup Martin, Lise Martin, Marie-Martine Martin, Hélène Mas, Sylvie Massicotte, François Mathieu, Ginette Mathieu, Lise Mathieu, Magali Mathis, Julie Matignon, Mauricette, Christian Maury, Denis Mazeran, Cécile Ménanteau, Emmanuel Ménard, Françoise Menninger, Paule Méranie, Jacqueline Mercier, Lydie Mercier, Marion Mercure, Jean-Claude Méresse, Jean-Jacques Méric, Claude Mesplède, Serge Munier, Pierre Michel, Denise Miège, Georges-Noël Milcent, Gilbert Millet, Laure Missonnier, Arnaud Modat, Sylvie Moisant, Bernard Mollet, Micheline Montagne, Gilles Moraton, Marie-Hélène Moreau, Sigrid Morgane, Martine Morillon-Carreau, Florian Morin, Camille Morineau, Pierre Morvilliers, Emmanuel Moses, Philippe Mottet, Touhfat Mouhtare-Mahamoud, Virginie Mouligneaux, Fabrice Moulin, Yasser Moullan, Fabien Muller, Catherine Munier, Marie-Line Musset, Roland Nadaus, Stéphane Nappes, Michel Naudin, Marc Nicolaieff, Frédéric Nivaggioli, Mathilda No, Marius Noguès, Didier Nordon, Michèle Obadia-Blandin, Bérénice Oberlé, Anne-Claire Ordas, Joël Oustalet, Élisabeth Pacchiano, Fabienne Pacory, Louis-Gilles Pairault, Thibault Paris, Jean-Marie Palach, Colette Panconi, Guy Panisse, Jean-Bernard Papi, Micky Papoz, André Paradis, Dominique Paré, Hugues Paris, Richard Parmentier, Melissa Parrinello, Parviz, Thibault Pastierik, Philippe Pays, Geneviève Peigné, Gilles Pellerin, Isabelle Pellier, Jean-Claude Perier, Annie Perreault, Françoise Pertat, Henri Pevél, Jean Pézennec, Marc Pfeiffer, Bertrand Philibert, Jean-Louis Picherit, Philippe Pillard, Nathalie Pillat, Catherine Pinaly, Georges Pochet, Roch Pons, Élisabeth Potdevin-Marin, Jean-Claude Poignant, Martine Poitevin, Roch Pons, Marie Pontacq, Xavier Poursines, Pascal Prévot, Françoise Provinci-Sigoillot, Claude Pujade-Renaud, Marie-Christine Quentin, David Quéva, Sylvie Raffray, Jean-Yves Ragot, Michèle Rakotoson, Patrick Ramamonjisoa, Jean-Louis Ramond, Jean-Louis Rech, Dominique Renaud, Anne Reymond, Louis Reynes, Monique Riboulet-Laurent, Catherine Richard, Gildas Richard, Christine Riche, Yannick Rigaud, Fabienne Rinaudo, Philippe Rivet, Jacques Robert, Élisabeth Rochlin, Marie-Françoise Roger, Christiane Rolland-Hasler, Yvonne Rollet, Frédéric Rollin, Monique Romagny-Vial, Roger Rossetti, Sylvie Rouch, Laurine Roux, Michel de Roy, Jean-Marc Rueda, Robert Ruwet, Laura Sabarthès, Alain Sagault, Olivier Salaün, Pierre Salducci, Simone Salgas, Yann Sallet, Catherine Salmon, François Salmon, Jean-François Samlong, Aoubakri Sao, Philippe Saubadine, Nathalie Saulnier, Annie Saumont, Élodie Sauvage, Sylvestre Sbble, Marie Schembré, Catherine Schmoor, Jean-Paul Schneck, Fabrice Schurmans, Éric Scilien, Sylvie Senanedj, Sandra Sergent, Tania Shebabo-Cohen, Shunga, Valérie Siarane, Chris Simon, Lorenzo Soccavo, Samuel Socquet-Juglard, Pierre Solié, José Solivères, Paul Solo, Martine Somburn-Tesnière, Claude Sorel, Denis Soubieux, Sophie Stern, Marie-Odile Strey, Vincent Struxiano, Christian Suc, Sabrina Sudre, Alain Suffriti, Rémy Talbot, Adeline Tallent Pengam, Alain Tarrieu, Jean Terrier, Martin Thibault, Guillaume Thiberge, Pascal J. Thomas, Patrice Thoméré, Isabelle Thyresse, Ghyslaine Tiné, Henri Topage, Augustin Tost, Danièle Laurié, Adeline Tournier, Michèle Tournier, Adrien Tourtebatte, Laurence Toussaint, Loan Treca, Nicolas Tremblay, Cristina Triumph, Félix Trunfio, Marie-Léontine Tsbinda, Julie Turconi, Corinne Valton, Étienne Vanden Dooren, Maryse Vannier, Guy de Vansay, Luce Van Torre, Marie-Claude Varechon, Philippe Venant, Jean-Christophe Vera, Renée Verbeurgt-Paricard, Gilles Verdet, Lou Vernet, Bernard Vernières, Philippe Veyrunes, Jacky Viallon, Pierre Vicard, Philippe Vidal, Guy Vieilfault, Viviane Villa-Lobos, Suzanne Villebrun, Fernande Vincent, Anne Vocanson, Abraham de Voogd, Louis Vuitton, Daniel Walther, Wernicke, Jacqueline Weyl, Hypatie Wills, Joëlle Wintrebret, Patricia Yves, Martin Zeugma, Christian Zimmermann.

En couverture, photo de fond : « accolades » dans différents corps, proposées en 1808 dans le catalogue typographique de la fonderie de Joseph-Gaspard Gillé (rachetée en 1827 par Honoré de Balzac, qui, avant d'être un titan des lettres, fut imprimeur et fondeur de caractères...).



Sophie Chalandre

Lauréate du Prix de la Nouvelle
VILLE DE CASTRES / *L'encrier renversé*

